M. Albespy,
contrôleur des contributions directes.
à Blaye.

John Carter Brown
Library
Brown University

A30e

20PV

MÉLANGES

INTÉRESSANS ET CURIEUX.

TOME SECOND.

RPJCK

MÉLANGES
INTÉRESSANS ET CURIEUX
OU
ABRÉGÉ
D'HISTOIRE NATURELLE,
MORALE, CIVILE, ET POLITIQUE
DE L'ASIE, L'AFRIQUE, L'AMÉRIQUE, ET DES TERRES POLAIRES.

TOME SECOND.

A PARIS,
Chez DURAND, Libraire, rue du Foin.

M. DCC. LXIII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

RPJCB

MÉLANGES
INTÉRESSANS ET CURIEUX,
OU
ABRÉGÉ
D'HISTOIRE NATURELLE,
MORALE, CIVILE, ET POLITIQUE.
DE LA LAPONIE.

INTRODUCTION.

QUOIQUE nous nous ſoyons clairement expliqué dans nôtre préſace, que nous ne traiterions d'aucun pays ſitué en Europe, nous avons cru devoir nous écarter de cette règle, en faveur de la Laponie. Ce pays offre des productions ſi différentes de celles

des autres contrées ; ses habitans, encore plongés, pour la plupart, dans les ténèbres de l'idolatrie, sont si remarquables par leurs mœurs, leurs façons de vivre, & leurs usages, qu'il nous a semblé que cette description concouroit surement à nos vues.

De tous les ouvrages que nous avons sur la Laponie, celui de Scheffer est, sans contredit, le plus étendu & le plus estimé. L'érudition de son auteur, & les secours en tout genre qui lui furent procurés dans le temps, par M. le Comte de la Gardie, Grand-Chancelier de Suede, le mirent à portée de faire une histoire aussi complete qu'exacte. Dès qu'elle parut, elle fut aussitôt traduite en Anglois, en Allemand, en Italien, & en François ; & c'est en faire un éloge vrai, que de rapporter ces circonstances.

Cependant, pourra-t-on objecter, on n'y trouve pas cette coutume extraordinaire, qu'ont les Lapons, d'offrir leurs femmes, leurs filles, aux étrangers, & même d'estimer davantage celles qui ont eu l'honneur d'en

être deshonorées? pourquoi donc? C'eſt que cela n'eſt pas vrai. C'eſt que le voyageur François, qui a rapporté ces faits, a été mal informé ou trop crédule; ou plutôt, c'eſt qu'il a été bien aiſe de convertir en aſſertions des oui-dires, pour avoir occaſion d'embellir, par ce trait ſi ſingulier, la relation d'un voyage où plus d'une fois il a ſacrifié la vérité à la plaiſanterie.

» On ne verra point, dans cette » Hiſtoire, (dit le traducteur François de Scheffer), des armées rangées en bataille, des ſiéges, des » aſſauts, ni cette fine politique dont » toutes les autres hiſtoires ſont remplies. La faim, le froid, la ſolitude » la guerre contre les bêtes féroces, » ſont les ſeuls ennemis qui exercent » la force & l'adreſſe de ces peuples. » On remarquera, parmi cette nation » barbare, des traits d'humanité, qui » mériteroient toute l'admiration publique dans nos climats, & qui ſont » très-communs chez ces ſauvages. » Enfin, (ajoute ce traducteur) cet-

» te hiſtoire offre des ſingularités ſi
» extraordinaires, qu'il ſemble que
» Scheffer ait donné plutôt la deſ-
» cription d'un nouveau monde, que
» l'hiſtoire d'un peuple qui habite la
» même partie de la terre que nous.

C'eſt cet ouvrage eſtimable, qui nous a fourni une partie des ſecours néceſſaires pour donner l'Hiſtoire naturelle de la Laponie & de ſes peuples. Nous avons auſſi puiſé dans les relations de Regnard (*a*), de la Motraye (*b*), de M. M. de Mau-

(*a*) Cet écrivain, célébre par ſes ouvrages dramatiques, eſt aſſez connu pour nous diſpenſer d'en parler. Il étoit accompagné de deux autres jeunes gens d'un mérite diſtingué, MM. de Corberon & de Fercourt. Ils mirent à la voile de Stockholm le 23 juillet 1681.

(*b*) Cet auteur, qui a eu beaucoup de part à la confiance du fameux Charles XII, roi de Suéde, a donné la relation d'un voyage, que la ſimple curioſité lui fit faire en 1718, en Laponie. Il paroît avoir mis plus d'exactitude dans ſes obſervations, & plus de vérité dans ſes récits que Regnard. Celui-ci ſemble n'avoir cherché qu'à égayer ſon imagination comique, en amuſant un lecteur de bonne foi par des faits merveilleux & controuvés.

pertuis, & l'Abbé Outhier (c), des lumieres ſur quelques objets qui n'étoient pas aſſez developpés dans Scheffer.

Les différens ouvrages de M. Linnæus, dont le mérite eſt ſi bien connu, nous ont été ſurtout, de la plus grande utilité. Ce ſçavant naturaliſte fit un voyage, en Laponie, au mois de mai 1732, & n'en revint qu'au moi de ſeptembre ſuivant. Sa *Flora Laponica*, qu'il a publiée à ſon retour, ne renferme pas ſeulement une deſcription exacte des plantes de Laponie; mais elle offre encore un grand nombre d'obſervations ſur les coutumes & les mœurs des Lapons. Nous n'avons pas manqué d'en faire uſage.

(c) Ces ſçavans étoient du nombre des académiciens, qui s'avancerent juſques ſous le cercle polaire en 1736, pour déterminer la figure de la terre.

DE LA LAPONIE.

Tous ce pays, qu'on appelle aujourd'hui Laponie, a été inconnu des anciens *. Ils comprenoient, ſous le nom de Seriſinie, & de Biarmie (*d*), La Finlande & la Bothnie d'aujourd'hui. Ils regardoient ces contrées, comme les plus ſeptentrionales, & ne croyoient pas qu'il y eût des terres au-delà (*e*). Il n'y a qu'environ ſix ſiècles que Saxon le grammairien, leur donna le nom de Laponie, *Laponia*. Le mot de *Lape* ſignifie, en langue du pays, un exilé. Les Lapons, qui étoient ſortis de la Finlande, ſe

* Hiſtoire univerſelle, par une ſociété de gens de lettres, traduit de l'Anglois, *tom. IV*, *pag.* 142.

(*d*) Géographie d'Hubner, *tom. III*, *p.* 192.

(*e*) Hérodote, liv. IV, nous apprend que ces régions ſeptentrionales, ne ſçauroient être traverſées, ni même apperçues, à cauſe de la prodigieuſe quantité de plumes qui rempliſſent l'air, & qui couvrent la terre, comme il dit l'avoir ſçu des habitans même; mais, ajoute-t-il dans un autre endroit, il eſt vraiſemblable qu'ils ont pris pour des plumes de gros flocons de neige.

retirerent dans un canton plus au nord ; & c'eſt de là qu'il fut nommé *Lapland*, c'eſt-à-dire *Pays des Exilés*. Il comprend un terrein fort étendu, borné, au Couchant, par les montagnes de Norvege ; au Nord, par la mer glaciale ; à l'Orient, par la mer blanche ; & au Midi, par le golphe de Bothnie.

Toute la Laponie ſe diviſe communément en trois parties.

La plus conſidérable, qui commence au ſoixante-quatrieme degré, & finit au ſoixante & douxieme, appartient au Roi de Suede. Sa longueur eſt de deux cent lieues de France, ſur cent-vingt, ou cent-trente de large.

La ſeconde partie, qui dépend du Danemark, eſt compriſe dans la province de Nordland, & les habitans s'appellent Finn-Lapons. Elle peut avoir cent lieues d'étendue, ſur cinquante de large. C'eſt dans cette Laponie que ſe trouve Waranger, port très-fréquenté par les Anglois & les Hollandois, qui viennent achetter les pelleteries que les Lapons y apportent.

La troisieme division de la Laponie, qui est sujette du Czar, s'appelle Laponie-Moscovite. Elle a environ six à cent werstes de longueur, sur quatre cent de largeur, c'est-à-dire, environ cent soixante lieues de long, sur cent de large (*f*).

Nous ne nous attacherons pas à faire l'histoire particuliere de toutes ces parties de la Laponie : nous décrirons, en général, tout le pays compris sous ce nom, & ses habitans, en observant seulement les diverses coutnmes que peut produire la différence des dominations auxquelles ces peuples sont sujets, ou qui naissent des religions établies parmi eux.

La situation de la Laponie y rend l'hiver très-long, & le froid excessif. Pendant trois mois, le soleil ne paroît pas sur cet horison. Quelque con-

(*f*) Cette étendue a été déterminée un peu différemment par un homme de lettres estimable, qui a donné l'année derniere en François, un bon Mémoire sur les Samojedes & les Lapons ; il a été imprimé à Konisberg en Prusse. On peut en voir l'extrait dans le Journal Encyclopédique de nov. 1762, p. 50.

tinuelle que ſoit cette nuit, on s'apperçoit cependant du lever & du coucher du ſoleil, par un crépuſcule de peu de durée, qui ſe montre le matin & le ſoir. Dans les longues nuits, la lune fait ici le même office que le ſoleil : elle eſt encore aidée par la lueur que repand la neige, par la clarté des aſtres & la ſérénité fréquente du ciel, de maniere qu'on fait la nuit, au clair de lune, tout ce qui ſe fait ailleurs à la faveur du ſoleil. On s'aſſemble, on pêche, on voyage, on vacque enfin, pendant l'hiver, aux affaires extérieures, tout de même que dans un autre temps.

Tout ce pays eſt rempli de hautes montagnes, perpétuellement couvertes de neige. Les plus élevées ſont celles qui ſéparent la Laponie de la Norvege; on les appelle *Felices*.

Les vents qui regnent, avec violence, dans la Laponie, y amenent quelquefois une quantité ſi prodigieuſe de neige que, quand on en eſt ſurpris, on n'a point d'autre reſſource que de ſe coucher par terre, en ſe cou-

vrant de ſon traîneau, ſi l'on en a un, & de laiſſer ainſi paſſer l'orage; enſuite on continue ſa route (*g*). Quelquefois il fait des brouillards ſi épais & ſi obſcurs, que les voyageurs ne s'entrevoyant pas ſe heurtent les uns contre les autres.

La rigueur du froid convertit tout en plaine ſolide; les ruiſſeaux, les rivieres, les lacs (*h*), ſont gelés pendant huit mois de l'année. La neige, qui vient enſuite à les couvrir, forme une plaine d'une grande étendue, ſans aucune interruption, & d'une triſte uniformité.

La chaleur de l'été égale la violence du froid en hiver. C'eſt au mois de juin que ce dernier perd ſes droits. Les neiges & les glaces ont diſparu :

(*g*) Dès le commencement de l'hiver, on a le ſoin de planter des baliſes ou des branches de ſapin, qui marquent les chemins qui conduiſent aux lieux fréquentés : ſans cette précaution, ils ſeroient impraticables.

(*h*) Il s'en trouve pluſieurs qui ont huit à dix lieues de tour, & même juſqu'à vingt & trente.

les oiſeaux ſe font entendre : l'herbe commence à poindre. La nature offre alors l'aſpect riant d'une campagne verdoyante, arroſée par de belles rivieres, dont rien ne dérobe plus le cours, & coupée par des lacs ſucceſſivement battus par les aquilons, & mollement agités par les zéphirs. Pendant l'été, le ſoleil éclaire continuellement, ou ne ſe cache que très-peu de temps. Sa force eſt ſi grande alors, qu'un homme ne peut ſe tenir pieds nuds ſur une pierre qui a été expoſée aux rayons de cet aſtre ; c'eſt ce qui oblige les Lapons, à marcher toujours chauſſés, même dans le plus fort de l'été.

La foudre & les orages ſont aſſez communs dans cette ſaiſon, & font des ravages affreux.

L'été & l'hiver ne ſont point amenés par des ſaiſons intermédiaires. On voit avec ſurpriſe des herbes & des petits arbres en feuilles dans des lieux, qui, quelques jours auparavant, n'étoient couverts que de glaces & de neige.

Tout le pays eſt très-pierreux, ou très-humide. La grande quantité de lacs & de ruiſſeaux qu'on y rencontre, rend, en quelques endroits, le terrein ſi mol, qu'il s'affaiſſe ſous les pieds, & qu'il fait craindre à chaque inſtant qu'il ne fonde tout-à-fait. Auſſi, n'y a-t-il que très-peu d'endroits labourables, ſi ce n'eſt dans la partie méridionale, aux environs de Peſlo (*i*), & ſur les bords du golfe de Bothnie, où l'on recueille de l'orge, du ſeigle, & un peu de houblon. Les pâturages y ſont auſſi très-communs & très-bons.

Au pied des montagnes, qui ſéparent la Laponie de la Norvege, il ſe trouve de grandes forêts très-claires, & coupées par une quantité prodigieuſe de lacs & de marais.

Scheffer compte, en Laponie, ſix fleuves conſidérables, qui donnent leurs noms à ſix provinces ou pré-

(*i*) Voyez le Voyage de M. l'abbé Outhier, & la *Flora Laponica* de M. Linnæus, *parag.* 20 *du Prolegomena*.

fectures, ſous leſquelles eſt compriſe toute la Laponie Suedoiſe : ces ſix préfectures ſont en allant du Sud au Nord (*k*).

Agermanland Lap-Marck, où eſt Aoſala, qui eſt la ville (*l*) ou plutôt l'habitation la plus conſidérable de ce diſtrict.

Uhma Lap-Marck, où ſont Lickſala & Loiſby.

Pithea Lap-Marck, où ſont Arieplogs, ou Ariernſuy, &c.

(*k*) Voyez la Méthode de Géographie par M. l'abbé Lenglet du Freſnoy, troiſiéme édit. *tom. III, p.* 108, & 109.

(*l*) Toutes les villes de Laponie, à l'exception de celles qui forment des ports de mers, ne méritent tout au plus que le nom de hameau. Ce n'eſt qu'un amas de dix à douze bâtimens faits d'arbres, & couverts d'écorce de bouleaux ; les uns ſervent d'égliſes, d'écoles ; les autres à loger les paſteurs, & ceux attachés au ſervice de ces égliſes. Quelquefois des Lapons, riches & ſincérement Chrétiens, viennent auſſi fixer leur domicile près de ces bâtimens ; & voilà ce qui compoſe une ville en Laponie.

Lulea Lap-Marck, où se trouve *Lulha.*

Tornea Lap-Marck. Cette préfecture est la plus considérable, & s'étend depuis le cercle Polaire, jusqu'à la mer.

Et *Kimi Lap Marck.*

Ces gouvernemens généraux de la Lapponie, sont encore divisés en plusieurs autres petits cantons, dont le détail n'intéresse nullement.

Outre ces fleuves, on y voit grand nombre de rivieres & de ruisseaux, beaucoup de lacs & de marais, tous très-poissonneux. Mais comme le pays est fort inégal & montueux, cela donne lieu à des cataractes impétueuses, qui apportent à la navigation des obstacles très-difficiles à surmonter en quelques endroits, & invincibles en d'autres.

La Laponie a aussi des fontaines, & des sources d'eau très-bonnes & très-agréables en été. Près de Lyksala (*m*),

(*m*) Paroisse de la Lapponie d'Uhma, & peu éloignée des Félices.

(dit Scheffer) il se trouve une source, dont les eaux divisées, forment trois ruisseaux. L'un coule vers l'orient, le second vers l'occident, & le troisieme vers le septentrion. Les Suedois se se servent de ces eaux, pour appaiser les douleurs de dents, & elles ont la propriété singuliere de ne jamais geler, quoiqu'on en expose à l'air dans un vase (*n*).

Le terroir de la Laponie n'est pas le même par tout. Vers la Bothnie, & sur le bord de quelques fleuves, il produit des herbes potagéres, & des légumes, tels que des navets, des choux, des raiforts : ailleurs, sa grande humidité, ou les quantités de pierres ou de sable qui couvrent le terrein, y causent une stérilité insurmontable. En été, surtout dans les lieux voisins de la Norvege, des vents impétueux enlevent, de dessus les Felices, de gros tourbillons de sable, & les repandant

---

(*n*) On peut voir l'explication de ce phénomène dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, *tom.* IX, avant 1699, *pag.* 475.

çà & là, cauſent par tout de grandes incommodités. Il arrive ſouvent que ces ſables dépoſés ſur des montagnes de neige auſſi formées par les vents, & recouvertes d'une croute legère de glace, occaſionnent des erreurs dangereuſes aux voyageurs. Ceux-ci, trompés par la ſurface ſablonneuſe de ces colines, ne voyent aucun danger à y paſſer. Ont-ils fait quelques pas? la croute de glace ſe briſe, ces malheureux enfoncent, & tombent juſqu'à la terre ferme, ſans qu'ils puiſſent être ſecourus : c'eſt ainſi qu'ils trouvent, à la fois, la mort & leur ſépulture.

L'aſpérité du climat, la ſtérilité du ſol concourent ici à ne laiſſer croître aucun arbre fruitier, ni même de ceux des forêts qui ne peuvent reſiſter aux grands froids, tels que le chêne, le noiſetier, le hêtre, &c. Des pins, des ſapins, du bouleau, du cormier, des ſaules, des trembles, des aulnes, des cornouillers, des genevriers, des peupliers, ſont les ſeuls qu'on y voit; encore ne naiſſent-ils pas par tout in-

distinctement. M. l'Abbé Outhier (*o*) parle d'un arbre ressemblant à l'acacia, qui croit aux environs de Tornea. C'est un des plus beaux de cette contrée ; il porte des fleurs blanches en ombelles, qui produisent ensuite des grains d'un très-beau rouge, mais dont on ne fait aucun usage.

Les arbrisseaux y sont beaucoup plus communs. Une sorte de caprier, & les groseliers des trois sortes, y viennent en très-grande quantité. Ils sont hauts & beaux, principalement dans le pays élevé. Les Lapons ne font aucun cas de leurs fruits ; parce que la chaleur manquant pour leur maturisation, il reste aux groseilles une acidité tout-à-fait désagréable.

Il n'en est pas de même des mures, qu'ils appellent *Hiortron*. Ce fruit ressemble beaucoup à nos mures de buisson. Il est d'un goût excellent, & le plus estimé des Lapons. Il n'y a point de plus sûr & de plus prompt

---

(*o*) Voyage au nord, *pag.* 124.

remède contre le ſcorbut. Les habitans ne ſe contentent pas de manger ces mures fraîches, ils les confiſent encore pour en faire le même uſage en d'autres temps de l'année. La tige de cette plante n'a pas plus de ſix à ſept pouces de haut (*p*).

On y voit auſſi des framboiſes & toutes ſortes d'airelles, dont les habitans paroiſſent ſe ſoucier fort peu. Le lingon (*q*) croit de même dans les lieux ſecs & dans les bois. Ses feuilles ſont ſemblables à celles du buis. La tige, après avoir rampé, comme la véronique, la longueur de quatre à cinq pouces, s'éleve, & porte à ſon extrêmité un bouquet de jolies fleurs, en gobelet, de couleur purpurine : ces fleurs donnent, en automne, des grains rouges aigrelets, de même goût que l'épine vinette.

(*p*) M. Linnæus en a donné la deſcription *parag.* 208, *pag.* 166. Il l'appelle *Rubus caule unifolio, & unifloro foliis ſimplicibus*, &c.

(*q*) *Vaccinia rubra. Arbutus caulibus procumbentibus foliis rugoſis ſerratis*, Flor. Lap. parag. 161.

Il se trouve dans les prés une espece de narcisse très-joli, connu des botanistes François, sous le nom de *Sceptrum carolinum*; du muguet, du pied de chat, une autre plante dont les fleurs exhalent une odeur assez semblable à celle du chevrefeuille (*r*), & l'angélique de rocher, *Petrosa*. Les Lapons l'appellent leur herbe, *Samigraes*, ou *Posko*; & les Suedois, l'herbe des Lapons, parce que ces derniers s'en nourrissent volontiers, & qu'ils la trouvent d'un goût exquis. La tige en est courte, mais grosse & fort serrée. Cette plante est très-commune, aussi bien qu'une grande oseille, que les Lapons mangent aussi.

Parmi d'autres simples particuliers à ce pays, il s'en trouve quelques-uns qui sont remarquables par leurs propriétés. De ce nombre sont la *Tanaisie*, une sorte de buglosse (*s*), & *la Brass-*

(*r*) Voyez la Relation de M. l'abbé Outhier, *p.* 136.

(*s*) Voyez M. Linnæus, *parag.* 73. Il donne à cette plante le nom de *Lithospermum arvense radice rubra*.

ſique des Rhennes, ou bien *le petit ſoulier des Lapons*. La raiſon de ce dernier nom, eſt qu'effectivement la fleur de cette plante eſt toute ſemblable à un ſoulier de Lapponie.

La Brassique des Rhennes.

Sa racine eſt extraordinairement amère, & ſa tige eſt de la groſſeur du doigt. Elle a ſes feuilles plus larges que celles de la Braſſique ordinaire. Sa fleur eſt d'un beau bleu, & contient trois rangs de graine dans ſon godet. Cette herbe acquiert ſa grandeur naturelle en très-peu de temps. Elle étend ſes branches fort au large, & ſa hauteur ordinaire eſt de trois pieds. Sa ſingularité conſiſte dans l'opinion que l'on a de ſon inutilité, & de ſes qualités vénéneuſes. On remarque qu'aucun animal n'en mange, ni même n'en approche; ils la fuient tous comme une peſte dangereuſe (*t*).

(*t*) M. Linnæus obſerve cependant en avoir vu préparer & manger par une femme, ſon mari &

La Tanaïſie, ſi bien connue dans nos climats, ne l'eſt pas moins dans ces contrées. Les femmes de Norvege & de Bothnie, la ramaſſent ſoigneuſement, & elles s'en ſervent pour aider à leurs accouchemens (*u*).

La Bugloſſe, dont nous avons parlé, a des vertus ſi admirables, au rapport de M. Linnæus, qu'il eſt bien dommage qu'elle ſoit inconnue en France, elle ne manqueroit pas d'être bientôt en vogue parmi nos dames. » J'ai vu, dit notre auteur, » pluſieurs jeunes filles, inſpirées par » le deſir de plaire, qui ſe ſervoient » de la racine de cette plante com» me d'un coſmetique, dont les effets » leur étoient tout-à-fait avanta» geux ». Rien de plus ſimple que ſa préparation. Elles lavent cette ra-

---

ſes enfans, ſans qu'aucun d'eux en ait reſſenti aucune incommodité. Il recherche à cette occaſion quelles cauſes empêchent, en Laponie, les funeſtes effets de cette plante, qui, par-tout ailleurs, eſt un poiſon comme la cigue. *Flora Lap. pag.* 72.

(*u*) *Fl. Lap. parag.* 295.

cine, encore fraîche, & s'en frottent le visage. Aussitôt la plus agréable couleur vient animer leurs traits. Ces filles, dont la peau naturellement blanche, est alors embellie par un vif incarnat, ne manquent pas d'attirer sur elles les regards des jeunes gens de leur nation, & de les tenir long-temps extasiés devant un coloris charmant, qui le cede, à peine, à la rose la plus fraîche (*x*).

C'est à quoi nous bornerons la description des plantes qui nous ont paru dignes d'être considérées. Ceux qui desireroient connoître plus particuliérement les autres simples de Laponie, pourront avoir recours à l'excellent ouvrage de M. Linnæus.

Nous allons seulement ajouter encore différentes especes de mousses, que nous avons rangées, ainsi que Scheffer, dans une classe particuliére.

On remarque une variété infinie dans

(*x*) *Fl. Lap. parag.* 71.

ces plantes (*y*). Nous en diſtinguerons de ſix ſortes. La premiere eſt celle des arbres, qui vient principalement aux branches de ſapin ou d'autres arbres. Les Suedois l'appellent *Laaf*. Elle pend en filets fort longs, & ſemble être la chevelure de ces branches. Elle eſt de couleur noire. La ſeconde, qui eſt la plus commune, croit ſur terre & parmi les rochers. Ses feuilles ſont longues, petites & minces, & s'élevent juſqu'à un pied de haut, ſa couleur eſt blanche. Cette eſpece de mouſſe eſt très-utile aux Lapons, qui en font des proviſions pour les Rhennes pendant l'hiver. La troiſieme eſpece a des feuilles plus minces, & ſa couleur eſt d'un jaune verdâtre. C'eſt un poiſon pour les Renards. Les habitans la broient, & la mêlent dans l'appât qu'ils préparent pour ces animaux. La quatrieme croit auſſi ſur terre : elle eſt de couleur rouge, très-courte, ex-

(y) M. Linnæus en rapporte de plus de trente ſortes. *Flo. Lap. pag.* 325.

trêmement douce & délicate. Cette grande moleſſe la fait ſervir au même uſage que la plume, & les femmes couchent leurs enfans dans des berceaux remplis de cette mouſſe. Elles s'en ſervent encore à un uſage qui leur eſt particulier, & que la propreté rend indiſpenſable. Car, dit M. Linnæus, la loi générale de la nature, à l'égard de leur ſexe, quoique moins en force ici que dans les pays méridionaux, ne laiſſe pas, cependant, d'aſſujettir les Lapones aux mêmes indiſpoſitions que les autres femmes. Il eſt vrai, néanmoins, que cette loi ſouffre beaucoup d'exceptions. J'ai vu, dans ces contrées, des femmes qui, pendant toute leur vie, même après leur mariage, n'ont pas eu une ſeule de ces criſes périodiques; d'autres qui n'y étoient ſujettes que l'été, & quelques-unes une fois par an. Mais j'ai obſervé que toutes ces femmes avoient les pieds édémateux (z), c'eſt-

(z) *Hoc etiam muſco catamenia abſtergere que fæ-*

à-dire,

à-dire, gonflés, ou gorgés par des eaux. La cinquieme a les feuilles asſez longues & larges. C'eſt un ſpécifique excellent contre le délire, ſi on la met dans du bouillon après l'avoir bien broyée. La derniere ſorte de mouſſe eſt de la plus grande ténuité, longue & extraordinairement douce. C'eſt avec cette herbe que les Lapons fourrent leurs bottes, leurs ſouliers, leurs mitaines.

Parmi les autres productions de Laponie, on compte encore de bien des ſortes d'agarics (*a*), des mouſſe-

---

minas Laponicas, mihi relatum fuit. Naturam æquè hic ac alibi ſibi ſimilem eſſe fœminas que in Laponia ac alibi legibus menſtrualibus obedire dubium nullum eſt, licet hæ cruoris minorem fundant copiam innocentiſſimæ. Fuere & fœminæ plures hic quas vidi per totam ſine vitæ periodum, ab hac lege exceptæ licet hæ maritatæ ſteriles perſiſtant. Novi & juvenculas quæ non hyeme ſed ſola modò æſtate, has obſervabant criſes. Imò & alias quæ ſemel in anno purgabantur, & hæ quoquot vidi pedes œdematoſos habebant. Fl. Lap. pag. 324.

(*a*) Voyez la *Fl. Lap. pag.* 353. M. Linnæus en déſigne de trente à quarante ſortes.

rons & des champignons. Il eſt une ſorte de ces derniers, qui croît ſur les ſaules (*b*), & qui eſt très-eſtimable par l'odeur gracieuſe qu'elle répand. Les jeunes Lapons trouvent-ils de ces champignons? ils ont grand ſoin, dit M. Linnæus, d'en renfermer des morceaux dans une bourſe, qu'ils pendent devant eux. Ainſi parfumés, ils vont faire la cour aux jeunes Lapones, & chercher à capter leurs bonnes graces, par l'odeur agréable qu'ils exhalent. O ridicule amour! s'écrie notre auteur: toi, qui, dans les autres contrées, fait repandre, à ceux que tu animes, le caffé & le chocolat, les olives & les ſucreries, les vins précieux & toutes ſortes de confitures exquiſes; tois, qui prodigues, à pleines mains, les perles & les diamans, l'or & l'argent, le brocard & les plus excellens coſmétiques; toi, qui ordonnes ces aſſemblées agréables de danſe & de divertiſſement, qui préſides à ces concerts, ces comédies, qui ſont pour toi autant de triomphes, tu te contentes

(*b*) M. Linnæus l'appelle *Boletus acautis ſuperne Lævis, ſalici inſidens, parag.* 527.

de peu dans ces climats ! Un miférable champignon, defféché, eft tout l'art que tu employes *.

DE LA MINERALOGIE DE LAPONIE.

Les montagnes de Laponie renferment des mines de plomb, de fer, de cuivre, & même d'argent. C'eft en 1635, près des frontieres de Norvege, qu'on découvrit les premieres mines d'argent. Elles étoient affez abondantes; mais comme elles ont été ruinées en 1658 par les Danois, qui étoient en guerre avec la Suede, on ne les a pas fouillées depuis ce temps.

De toutes ces mines, il n'y en a que deux, l'une de cuivre, & l'autre de fer, fituées entre le lac & la ville de Tornea, qui foient en valeur. La difficulté de fe procurer les quantités de bois néceffaires à leur exploitation, la grande dureté des marcaffites, qui exige une main-d'œuvre confidérable, empêchent qu'on n'en

(*) *Fl. Lap. parag.* 368.

fouille quelques unes, & même en ont fait abandonner d'autres.

Les mines de cuivre, de Suappawhra, à soixante lieues ou environ de Tornea, furent ouvertes en 1665. Elles ont d'abord été bien entretenues. Mais Renard rapporte que de son temps (en 1681) il y avoit à peine douze ouvriers. » C'est quelquelque chose d'admirable, dit ce » voyageur, que les abymes qu'on » a pratiqués au centre de la terre, » pour aller chercher près des enfers » des matieres de luxe & de vanité. » La plupart de ces trous sont remplis » de glaçons; & quoique dans le » milieu de la canicule, ces glaces » étoient si épaisses, que les pierres » très-grosses que nous y jettions, » rouloient en bondissant, sans laisser » la plus petite marque à l'endroit » où elles avoient touché ».

A l'avantage de renfermer des mines d'argent, de cuivre & de fer, la Laponie joint encore celui de produire des pierres curieuses, des cristaux & des perles. On peut mettre au

rang des premieres, des petites pierres plates, rondes comme des piéces de monnoie de la grandeur d'une demi-rixdale, & de couleur jaune. On les trouve ſur les bords du fleuve Tornao, près des mines dont nous avons parlé. On rencontre auſſi, dans cet endroit, des pyrites octogones, dont les faces ſont parfaitement égales, polies & éclatantes. Leur groſſeur eſt à peu près celle d'une noiſette, & leur couleur eſt d'un jaune de ſoufre.

On voit, çà & là, attachés aux rochers & à des pierres, des cryſtaux de toutes eſpeces de grandeurs & de formes différentes. Quelques uns ſont de la groſſeur de la tête d'un enfant. La figure la plus commune de ces cryſtaux, eſt rhomboidale ou à ſix pans, & terminée par deux pointes. Il y en a de très-nets & très-luiſans, qui ne le cedent en rien à ceux de l'orient.

D'autres ſont marqués de veines jaunes, noirâtres, qui en terniſſent l'éclat, mais qui offrent une variété agréable. Les uns ſont naturellement

polis & legers, les autres rudes & fort inégaux; mais ils ſont plus durs que tous les autres cryſtaux, même que ceux qu'on appelle diamants de Boheme. Les Lapons ſe ſervent de ces cryſtaux, au lieu de cailloux, pour faire du feu, & ils rendent beaucoup plus d'étincelles que ces derniers.

On a encore apporté de Laponie des améthiſtes; mais elles ſont ordinairement pâles & tachées de petits nuages, qui les rendent ténébreuſes. Il s'en trouve quelquefois d'auſſi belles qu'en Boheme, mais c'eſt une exception à la loi générale. Il en eſt de même des topazes. Les unes & les autres de ces pierres ne diffèrent du cryſtal, que par une couleur violette & jaune; mais elle n'a jamais autant de brillant & de vivacité que celles de ces mêmes pierres qui viennent d'orient.

Quelques fleuves de Laponie renferment des perles. Quoiqu'en général elles ne ſoient pas d'une auſſi belle eau que les perles orientales, il

s'en trouve néanmoins quelques-unes qui les valent par leur éclat, & qui les ſurpaſſent par leur groſſeur & par leur forme parfaitement ſphérique. Il eſt à remarquer, dit Scheffer, que les perles n'acquierent cette exacte rondeur, qu'à meſure qu'elles ſe perfectionnent. Lorſqu'elles ne ſont pas mures, une partie eſt ronde, & l'autre moitié eſt plate. Ce dernier côté eſt pâle ou d'une couleur rouſſe, morte & obſcure; tandis que l'autre, qui eſt rond, a toute la beauté & la netteté d'une perle parfaite.

Elles n'y viennent pas, comme en orient, dans des coquilles larges, plates & preſque rondes, telles que ſont ordinairement les écailles d'huitres; mais les coquilles qui les contiennent ſont comme celles des moules, & c'eſt dans les rivieres qu'on les pêche. Les perles imparfaites, c'eſt-à-dire, qui ne ſont pas abſolument formées, ſont inhérentes aux coquilles, & on ne les détache qu'avec peine: au lieu que celles qui ont acquis leur perfection, ne tiennent à rien, & tombent

d'elles-mêmes, dès qu'on ouvre l'écaille qui les contient.

Les oiseaux de terre, qu'on trouve en Laponie, sont des Faisans, des Gelinottes, des Coqs sauvages, des Perdrix à pieds velus (*c*), des Francolins (*d*), des Aigles, des Corbeaux, & des Hiboux blancs & autres. Tous ces oiseaux étant connus de tout le monde, la description en seroit inutile.

Parmi les oiseaux aquatiques, on compte les Cignes, les Canards, les Oies, les Huppes, les Knipers, les Looms, les Sarcelles, les Plongeons, & une infinité d'autres, de la même espece. Les rivieres en sont si couvertes, qu'on les tue à coup de bâton. Tous ces oiseaux sont passagers: ils viennent au mois de mai, & pullulent en si grande quantité, que tout

---

(*c*) Nous en avons donné la description à l'art. de l'Islande, *prem. vol. pag.* 100.

(*d*) C'est une espece de Perdrix de la grosseur de nos Perdrix rouges. *Voyez l'Ornithologie de M. Brisson, tom. I, pag.* 245.

en eſt rempli : l'hiver, ils vont chercher ailleurs des pays où les eaux ne ſoient pas glacées (e). Ces oiſeaux, auſſi connus que ceux de terre, ne nous arrêteroient pas un inſtant, s'il ne ſe trouvoit parmi eux le Loom, dont la beauté mérite qu'on en faſſe le portrait, & le Kniper, qui eſt particulier à la Laponie.

LE LOOM.

Le Loom eſt à peu près de la groſſeur d'une Oie (*f*) ; ſon plumage eſt

(*e*) Scheffer cite un trait de la prudence des Cygnes & des Canards, qui mérite bien d'être rapporté. Ces oiſeaux s'appercevant, au milieu de l'été, que leurs plumes tombent, ils ſe retirent dans de petites iſles, très-éloignées de terre & inacceſſibles. Là, ils ſéjournent juſqu'à ce que leurs plumes nouvelles leur permettent de voler, & d'aller ſur l'eau.

(*f*) Quoiqu'il paroiſſe y avoir beaucoup de conformité entre les qualités de cet oiſeau, & celui que nous avons décrit à l'article du Spitzberg, *p.* 14, *du prem. vol.* ſous le nom de Lumb, cependant ces oiſeaux pourroient bien n'être pas les mêmes, ou du moins l'un être une variété de l'autre. Martens

violet, mêlé de blanc, & perlé d'une maniere très-agréable. Le nom de Loom, qui signifie boiteux, en Lapon, lui a été donné à cause de la grande difficulté qu'il a à marcher sur la terre : aussi s'y repose-t-il très-rarement. Il se tient ordinairement sur l'eau, où il plonge très-bien. Son ardeur à poursuivre sa proie sous l'eau, l'entraîne avec tant de vivacité, qu'on le trouve souvent pris dans les filets tendus pour prendre du poisson.

Le Kniper.

Le Kniper est un oiseau du genre & de la grosseur des Pies (*g*). Il

---

dit que le Lumb n'est pas plus gros qu'un Canard médiocre, qu'il est noir & blanc, &c. M. Linnæus lui donne la grosseur d'une Oie, & rapporte qu'il a un plumage violet. On trouve encore dans l'Histoire naturelle de Norvege, de M. Pontoppidan, la description d'un oiseau appellé Lom, de couleur de gris de souris. *Voyez le IV vol. des Voyages modernes, par M. Puisieux, pag.* 346 *; la Fauna Suecica, parag.* 121 *; & le II vol. des Voyages au Nord, pag.* 92.

(*g*) Voyez le Dictionnaire d'Histoire naturelle,

a la tête, le dos, & une grande partie des aîles, d'un beau noir. Son estomac & son ventre sont blancs : son bec est rouge & armé de petites dents; ses jambes sont fort courtes & de même couleur que son bec. Il a les pattes aussi rouges, & les doigts en sont liés par une membrane, comme celles des Oies. Cette varieté, dans le Kniper, le rend très-curieux.

LES HUPPES.

Les Huppes paroissent être d'une espece particuliére, s'il est vrai, comme Scheffer nous les représente, qu'elles soient des oiseaux aquatiques. Il ne nous en a pas laissé de description (*h*).

---

par M. la Chesnaye-des-Bois, & la Fauna Suecica, *parag.* 113.

(*h*) Il y a apparence que cet historien s'est trompé. Car aucun *Ornithologiste* ne parle de Huppes aquatiques; en vain avons-nous consulté Aldrovande, Willougby, Ray, Belon, Brisson, &c. nous n'y avons rien trouvé qui pût justifier le récit de Scheffer.

La Laponie ne produit ni Chevaux, ni Anes, ni Vaches, ni aucun des animaux domestiques de nos climats. La nature semble avoir pris soin de la pourvoir d'autres animaux plus utiles à ses habitans, par une fourrure très-propre à les garantir du froid excessif de ces contrées.

Les quadrupedes terrestres sont les Rhennes, les Chiens, les Ours, les Elans, les Loups, les Goulus (*i*), les Renards, les Martres, les Ecureuils ou Petit-gris, les Zibelines, les Hermines, les Lievres, & une espece particuliére de Rats très-remarquable, qu'on appelle Lemming, l'*Emblar* (*k*), ou Lemmer.

(*i*) M. Linnæus appelle cet animal *Mustela rufo-fusa; medio dorsi nigro.* Fauna Suecica, parag. 6.

Scheffer le dépeint comme un quadrupede amphibie; on en verra la description ci-après.

(*k*) M. Linnæus le désigne sous le nom de *Mus cauda brevi corpore fulvo nigroque variegato.* Fauna Suecica, parag. 26.

LE RHENNE.

Le Rhenne tire ſon nom du mot Rheen, Suedois, à cauſe de ſa propreté & de ſa legéreté. *Rheen* veut dire net, & *Renna* courir. Les anciens n'avoient aucune connoiſſance de cet animal. Quoiqu'il paroiſſe d'abord ſemblable au Cerf, il en differe, cependant beaucoup, en examinant toutes ſes parties. Le Rhenne eſt plus grand, & ſes jambes ſont moins déliées; il a auſſi les pieds plus courts & plus gros, ronds & fendus. Son bois eſt aſſez élevé, très-plat, & ſe courbe vers le milieu, en formant un demi cercle ſur la tête. Un poil de la même couleur que la peau de l'animal, couvre ce bois d'un bout à l'autre. Au printemps, il eſt ſi rempli de ſang, par tout, qu'en preſſant un bout de cette corne, entre les doigts, on s'apperçoit, par l'action de l'animal, qu'il ſent de la douleur dans cette partie. Ce bois, dit l'evêque de Bergen, eſt alors très-bon à manger; juſqu'à ce qu'il ait acquis la longueur du doigt,

il eſt ſi mol, qu'on pourroit le couper, avec un couteau, comme une ſauciſſe. C'eſt un mets très-délicat, même tout crud. Des chaſſeurs fort enfoncés dans le pays, & *qui ſe trouvent à court de vivres*, (pour nous ſervir des termes du traducteur) mangent ces bois, & ſatisfont, par-là, en même temps, à la ſoif & à la faim (*l*).

Les Rhennes, outre ces deux cornes, ont encore deux autres dagues, qui ſortent de la racine du bois, & qui s'avancent en devant, ſur les yeux & ſur la bouche, ce qui embaraſſe ſi fort leur tête, que quelquefois ils ont de la peine à paître, & qu'ils aiment mieux brouter les arbres qu'ils peuvent atteindre avec plus de facilité (*n*). Ce que nous avons dit de toutes ces cornes, ne doit s'entendre que des Rhennes maſles; les femelles ne les

---

(*l*) Voyez les Voyageurs modernes, traduit de l'Anglois, *tom. IV*, *pag.* 308.

(*m*) M. Linnæus a donné une ample deſcription de cet animal. *Voyez ſes Amœnitates Academicæ*, *tom. IV*, *pag.* 144 *& ſuiv.*

ont pas ſi élevées, mais plus petites, avec moins de rameaux & moins d'andouillers. Ce bois tombe tous les hivers, & revient au printemps. Les femelles ne le perdent qu'après avoir porté. Cependant, ſi elles ſont ſtériles, leur bois tombe, comme aux autres, tous les ans.

La couleur de leur poil eſt plus noirâtre que celle du Cerf. Ce qui eſt remarquable, dans le Rhenne, c'eſt que, lorſqu'il eſt en mouvement, ſoit qu'il courre, ou ſimplement qu'il marche, tous ſes os, & particuliérement les articles de ſes pieds, craquent comme ſi on remuoit des noix (*m*). Ce cliquetis eſt ſi fort, qu'on entend cet animal preſque d'auſſi loin qu'on le voit. On obſerve auſſi que quoiqu'il ait le pied fendu, il ne rumine point (*o*), & il n'a point de fiel, mais

---

(*n*) M. Linnæus en donne la raiſon, *Amœnitates Academicæ*, *pag.* 164, *tom. IV.*

(*o*) C'eſt le rapport de Scheffer & de Renard ; mais M. Linnæus affirme le contraire : nous ne dou-

une petite marque noire dans le foie, ſans aucune amertume. Les Lapons ſont parvenus à apprivoiſer ſi bien ces bêtes, naturellement ſauvages, qu'ils en ont des troupeaux très-nombreux. On trouve encore, dans les bois de grandes quantités de Rhennes ſauvages, qui ſont plus noirâtres que les autres. Les Lapons les chaſſent continuellement, parce que leur peau eſt plus eſtimée que celle des Rhennes domeſtiques, & que leur chair eſt auſſi plus délicate.

Il y en a encore une troiſieme eſpèce, qui tient à la fois du Rhenne ſauvage & du domeſtique, & qui provient de l'accouplement des deux. Les Lapons, pour en avoir de cette ſorte, mènent, dans la ſaiſon du rut, une femelle dans les bois. Les Rhennes, qui proviennent de cette conjonction, ont un nom particulier;

---

tons pas que le ſentiment de ce ſçavant naturaliſte ne doive prévaloir. *Voyez la Flora Lap. pag.* 364, & *Fauna Suecica*, *parag.* 39, *Amœnitates Academicæ*, *tom. IV, pag.* 164.

on les appelle *Katteigiar*. Ils ſont beaucoup plus grands & plus forts que les autres. Ces qualités les rendroient très-propres au traîneau, s'il ne leur reſtoit pas quelque choſe de la férocité de leurs peres. Ils ſont, en outre, fantaſques & fort ramingues. Lorſqu'on les preſſe trop vivement, ils ſe retournent & ſe ruent ſur celui qui eſt dans le traîneau, avec une fureur très-dangereuſe. Pour s'y ſouſtraire, il n'y a d'autre reſſource que de renverſer le traîneau ſur ſoi, & s'en couvrir juſqu'à ce que la colère de l'animal ſoit appaiſée. La femelle porte ordinairement quarante ſemaines, & ne donne qu'un Faon à la fois. Les petits, en naiſſant, ne ſont pas plus gros qu'un chat, avec cette différence, qu'ils ont les cuiſſes plus longues, & aſſez fortes pour ſuivre leurs meres, dès le troiſieme jour, & pour courir avec autant de vélocité qu'elles mêmes. A quatre ans, le Rhenne a acquis toute ſa grandeur; c'eſt alors qu'on le dompte, & qu'on le dreſſe aux uſages qu'on veut en tirer. Les

uns sont destinés aux traîneaux, à courir ; les autres, à porter, ou à traîner de grosses charges & des marchandises. On les désigne par des noms différens, qui reviennent à ceux de *Rhennes de trait*, & *Rhennes de bagage*. Tous sont coupés. Dès qu'ils ont un an, les Lapons leur font l'opération, avec leurs dents, en écrasant, & pressant vivement les testicules, les nerfs & les fibres qui y correspondent. Par-là, ces animaux restent énervés, & sans aucune vertu prolifique. Ceux que l'on conserve entiers, pour la multiplication des troupeaux, ne sont pas en grand nombre. Vingt mâles suffisent ordinairement à cent femelles. Communément les Rhennes ne vivent pas au-delà de seize ans. Quoiqu'ils soient, en général, très-vîtes, leur force ne repond pas à leur legéreté. Attelés à un traîneau, ils pourroient, peut-être, faire six lieues par heure, & trente par jour ; mais, pour cela, il faut que la neige soit fort gelée, & le chemin bien battu. Autrement, le traîneau labou-

rant la neige, le Rhenne a beaucoup de difficulté à tirer, & n'avance que très-lentement. Cet animal a encore cela de particulier, qu'il trouve par tout ſa nourriture. Lorſqu'il eſt fatigué, ſon maître, bien enveloppé pour ſe garantir du froid, détache le Rhenne, qui ne s'éloigne pas beaucoup, & fouille la neige pour paître; de ſorte que le voyageur n'eſt obligé de porter des proviſions que pour lui-même. Point d'animal plus commode & plus avantageux aux Lapons, que le Rhenne. Il tient lieu de tous les nôtres; rien n'en eſt inutile. Ils y trouvent à la fois de quoi manger, boire, ſe vêtir, & faire des ouvrages utiles & agréables. Le poil, la peau, la chair, les os, la moëlle, le ſang, les nerfs, tout eſt mis en uſage. La peau, avec le poil, ſert d'habillement l'hiver. Les Lapons en ont de paſſées & unies pour l'été. La chair de cet animal eſt pleine de ſuc, graſſe, & extrêmement nourriſſante. Ces peuples ne mangent ordinairement d'autre viande que de cel-

le de Rhenne. Les os ſervent à faire des arcs, des arbalêtes, des cuilliers, à armer leurs flêches, & à orner tous les autres ouvrages qu'ils font. La langue, & la moële des os, eſt ce qu'ils ont de plus délicat parmi eux. Le ſang de cet animal, conſervé dans ſa veſſie & expoſé au froid, ſe condenſe, & leur ſert à donner du goût à leurs potages & au poiſſon qu'ils font cuire. Ils n'ont point d'autres fils que ceux qu'ils tirent des nerfs, qu'il tordent ſur la joue de ces animaux (*p*). Les plus fins ſervent à coudre les habits; les plus gros, à réunir & attacher les planches de leurs barques. Le lait de Rhenne, eſt le breuvage le plus agréable que produiſe ce pays.

Les grands ſervices que les Lapons tirent des Rhennes, les obligent d'en avoir le plus grand ſoin, & de les garder nuit & jour, l'hiver & l'été, pour les garantir des inſultes des bêtes féroces, & les em-

(*p*) C'eſt leur façon de filer les nerfs, au lieu de les rouler entre les deux mains, ou ſur une ſurface plate.

pêcher de se perdre. Lorsque la neige est fort haute, cet animal a l'instinct de découvrir, avec les pieds, un espace de terrein, & de brouter la mousse qui s'y rencontre. On dit même qu'il ne manque jamais de découvrir un endroit où il est sûr de trouver la nourriture qu'il cherche. L'hiver, quoiqu'il ne vive que de cette mousse blanche, que nous avons décrite, il est beaucoup plus gras, & son poil est plus luisant qu'en été, où il mange les meilleures herbes. On croit que la raison de cette différence, vient de la chaleur qui est insupportable à cet animal; car, en été, il fait pitié à voir, il n'a que la peau & les os (*q*).

Entre les maladies ausquelles le Rhenne est sujet, il en est une fort singuliére. Tous les ans, au commencement de l'été, il s'engendre sur son dos des vers qui en sortent aussi-tôt qu'ils ont pris vie.

(*q*) Mémoire de M. de Maupertuis, lu à l'Académie des Sciences.

Ces vers proviennent des œufs d'une sorte de mouche, appellée *Œstrum* par M. Linnæus. Leur œufs déposés dans la peau du Rhenne, y causent de petites tumeurs, ou protubérances, dans lesquelles ils éclosent, & produisent de petits vers, qui vivent quelque temps dans la peau de l'animal. Puis ils tombent par terre, & se métamorphosent ensuite, en de grosses mouches velues, qui s'attachent particuliérement à désoler les Rhennes, jusqu'à les rendre furieux, & les faire précipiter dans les lacs, & du haut des rochers (*r*). . Si on en tue un alors, la peau se trouve si pleine de petits trous, & si criblée, qu'elle ne peut être d'aucun usage.

Le bon tiers de ces animaux (*s*)

(*r*) Voyez sa *Fl. Lapp. pag.* 360.

Histoire des Insectes de M. de Réaumur, *tom. IV, pag.* 521 *& suiv.*

(*s*) Tout ce qui termine cet article est tiré d'un Mémoire Allemand, dont l'auteur estimable du Journal Encyclopédique, a donné la traduction. *Voyez le Journal Encyclopédique du premier septembre* 1761, *pag.* 98.

périt réguliérement par cette maladie, que leur caufent les *Taons*, & le refte demeure fi fouvent exténué, qu'on ne peut l'employer à aucun travail. Quand un troupeau de Rhennes eft affligé de ce mal, ils s'arrêtent fouvent, tous à la fois les uns derriére les autres, levant la tête en l'air, fermant les yeux, ferrant les oreilles, frappant du pied, & reftant enfuite dans un état d'immobilité. On a beau les menacer, les tirer, les frapper, ils ne bougent pas, que cet efpece d'accès ne foit paffé. Ce qu'il y a de très-fingulier, c'eft que des troupeaux de plufieurs milliers fe trouvent tout à la fois dans cet état, commençant & finiffant enfemble, comme des foldats qui font l'exercice, repétant cette manœuvre jufqu'à cent fois en un jour. M. Linnæus eft le premier qui ait repandu quelque clarté fur une maladie auffi étonnante, en découvrant qu'elle étoit caufée par cette efpece de groffes mouches, dont nous avons parlé.

Ce fçavant phyficien ayant ouvert quelques-unes de ces tumeurs, y a trou-

vé des chryſalides, parfaitement ſemblables à celles des inſectes. Elles reſſembloient à un œuf de la groſſeur d'un gland, elles ſont blanches, avec une tache noire à l'endroit où elles repondent au trou de la piquûre. Toutes les tumeurs des Rhennes ont au milieu, une ouverture étroite, ſuffiſante cependant pour qu'on puiſſe y faire entrer ſans peine une plume d'Oie, qui s'enfonce juſqu'à la chryſalide. M. Linnæus mit une de ces chryſalides, avec du poil de Rhenne, dans une boete, & au bout de deux jours, il en ſortit une groſſe mouche.

Nous nous ſommes beaucoup étendu ſur la deſcription du Rhenne; ſa grande utilité en eſt la cauſe. Un animal qui ſupplée à tous les beſoins d'un peuple, ne peut manquer d'exciter la curioſité de tout le monde. Au moins, c'eſt ſous ce point de vue, que nous l'avons conſidéré.

Le Chien de Laponie.

On nous repréſente le Chien, comme le ſeul compagnon du Rhenne

dan

dans la domesticité. Il paroît qu'il est à peu près de l'espece de nos chiens de berger. Il en fait aussi les fonctions. On les éleve à veiller sur les troupeaux de Rhennes, à garder la cabanne, & à chasser. Ces Chiens sont très-courageux : les uns sont dressés pour la chasse du Rhenne sauvage, qu'ils sçavent arrêter en pleine campagne, jusqu'à ce qu'il ait été abbatu d'un coup de fusil. Les autres chassent l'Ours, les Martres, les Petits gris, &c.

L'Ours de Laponie ne differe pas de ceux que nous avons décrits. Il s'en trouve de noirs, de blancs, & de cendrés. Leur voracité n'est pas moins grande que celle des Ours de la Nouvelle-Zemble.

L'ELAN.

L'Elan est une autre espece de Cerf, fort commune en Pologne & en Lithuanie. Il y est connu sous le nom de *Loss*. Sa forme tient un peu de celle du Cheval & du Cerf; c'est pour cela qu'on l'appelle *Equicervus*. Sca-

liger (*ſ*), M. d'Ablancourt, & Olaus-Magnus (*t*) ſe ſont mépris ſur le compte de cet animal. Le premier le confond avec le Rhenne; dont cependant il differe beaucoup. Les deux autres l'appellent Ane ſauvage, avec lequel il n'a aucune reſſemblance (*u*). La hauteur de l'Elan égale celle des plus grands Chevaux. Ses cornes ſont larges comme deux fois la paume de la main. Elles ont, à côté, & par devant, des andouillers, mais en petit nombre. Il a les pieds longs, la corne en pointe, & la tête allongée. Ses levres ſont groſſes & pendantes. Sa couleur eſt d'un jaune obſcur, mêlé de gris-cendré.

Cet animal eſt fort doux, & ſe tient volontiers près des maiſons en hiver. Sa peau ſe vend aſſez cher: elle paſſe pour le meilleur & le plus fort de tous les cuirs. On fait, avec la corne de

(*ſ*) Excercit. 206, *pag.* 2.

(*t*) Lib. I, cap. 18, hiſt. de gentib. Septentional.

(*u*) Voyez la Fauna Suecica, *parag.* 37.

ſon pied, des chatons de bagues, que l'on prétend être bonnes pour la crampe & les maladies épileptiques. » C'eſt apparemment, dit l'Evêque » de Bergen, ſur le principe *de curatio per contrarium*; car cet animal » eſt ſouvent attaqué, lui-même, de » la crampe, & s'en guérit, dit-on, » en portant à ſon oreille ſon pied » droit de derrière, dont il ſe gratte (*x*).

LES CERFS.

Les Cerfs, qu'on voit en Laponie, ſont fort petits & preſque comme des Chevreuils. Ils ont des cornes plates, qui tiennent de celles du Cerf & de la Chèvre. Ces animaux n'ayant rien d'ailleurs de diſſemblable aux Cerfs des autres pays, il ſuffit d'avoir fait les obſervations qu'on vient de voir.

LES LOUPS.

Ces animaux ſont très-communs en

(*x*) Voyez les Voyages modernes, *tom. IV*, *pag.* 307.

cette contrées, & ressemblent, en tout, à ceux des autres pays, si on en excepte la couleur de leur peau, qui est blanche ou cendrée. Le poil en est aussi plus gros, plus long, & plus épais. Les Rhennes n'ont point d'ennemis plus à craindre que ces animaux. La faim porte quelquefois les Loups, à attaquer, en grande troupe, les hommes & les femmes. Olaus-Magnus dit qu'ils en veulent particuliérement aux femmes enceintes, & aux petits enfans, qu'ils regardent comme des morceaux très-friands. C'est pourquoi on ne permet jamais à une femme de voyager seule. Les Loups les reconnoissent à l'odeur, & ne manquent pas de les attaquer.

LE RENARD.

Les Renards sont ici très-communs, & l'on remarque, parmi ces animaux, une prodigieuse variété dans la couleur de leurs peaux. Il y en a de jaunes, de noirs, de tannés, de bleux, de cendrés, & de blancs; & d'autres marqués sur le dos d'une raie noire,

depuis le museau jusqu'à la queue, coupée sur les épaules par une ligne de même couleur, qui commence au pied gauche, & se termine au pied droit : le reste de leur corps est roux.

Les noirs sont les plus précieux & les plus estimés de tous. Les peaux sont très-cheres, & se vendent quarante ou cinquante écus. Le poil en est si fin, si long, & si doux, qu'il pend de quel côté l'on veut. Prend-on la peau par la queue ; le poil tombe du côté des oreilles, & se couche, comme si c'étoit sa pente naturelle, & *vice versâ*. Les blancs, & les cendrés sont les moins estimés, parce qu'ils sont les plus communs, & que le poil tombe en peu de temps.

LA MARTRE.

Les Martres ne sont pas moins nombreuses que les Renards. Elles sont de la grosseur d'un chat. C'est ici que se trouvent celles qui fournissent les plus belles peaux. Les plus précieuses de ces peaux sont celles dont le poil de la gorge est plus cendré que blanc.

Les Martres habitent les forêts, se nourrissent d'Ecureuils & d'oiseaux : elles montent sur les arbres pour leur donner la chasse, & attendent qu'ils soient endormis pour les surprendre & les dévorer. Si les oiseaux sont assez forts pour s'envoler, la Martre n'abbandonne pas sa proie. Elle s'attache si bien sur son dos, avec ses griffes, qu'elle a très-fortes & très-pointues, que l'oiseau l'emporte avec lui. La Martre continue à le mordre, jusqu'à ce qu'il tombe épuisé. Mais cette chute lui est souvent très funeste : lorsque l'oiseau s'est élevé fort haut, & qu'il tombe sur des rochers, la Martre se brise aussi bien que lui.

L'Ecureuil de Laponie, ou le Petit-gris.

Les Petits-gris abondent ici d'une maniere incroyable. C'est le même animal qui porte en France le nom d'Ecureuil (*y*), Aux approches de

(*y*) Le mot latin de l'Ecureuil est *Silurus* ou *Sciurolus*; diminutif de *Sciurus*, qui vient d'un mot

l'hiver, leur poil change; de roux, il devient gris-blanc. C'eſt par cette raiſon, qu'on recherche tant leur peau. Plus on avance dans le nord, plus ils ſont gris. Quoique la quantité en ſoit prodigieuſe, en de certains temps, il y en a d'autres où l'on n'en voit preſque pas un, parce que ces petits animaux changent ſouvent de contrée. On a remarqué qu'ils s'en vont par troupes, qui ſemblent innombrables. Quelques auteurs croient que la crainte de manquer de nourriture, les oblige à quitter le pays. D'autres attribuent ce départ, à l'envie qu'ils ont de ſe ſouſtraire aux temps rigoureux qu'ils prévoient, & qui arrivent en certaines années. Lorſqu'ils ſe diſpoſent à partir, Olaus-Petri (z) dit avoir remarqué que ces petits animaux viennent en troupes ſur les bords des lacs, & montent ſur de petits morceaux d'é-

grec qui ſignifie, dit on, qui ſe fait de l'ombre avec ſa queue.

(z) Reuard dit auſſi avoir été témoin de cette particularité. *Pag. 161, tom. prem. de ſes Œuvres.*

corce de bouleau, ou de ſapin, qu'ils y trouvent, ou qu'ils y ont amenés. Leur queue, qu'ils ont ſoin de tenir droite, leur tient lieu de voiles, & c'eſt avec ce ſecours qu'ils s'éloignent du rivage, & qu'ils traverſent les rivieres & les lacs qui ſe trouvent ſur leur route. Ils ſont ainſi pouſſés & balottés par le vent, juſqu'à ce qu'ils aient gagné la terre, ou que les vagues & l'orage aient renverſé la petite barque, & noyé le pilote. Ce naufrage, qui eſt ſouvent de trois ou quatre mille voiles, enrichit ordinairement les Lapons, qui trouvent les débris ſur le rivage. Les Petits-gris, qui arrivent à bon port, ont bientôt réparé la perte de leur eſpece, car ils multiplient infiniment: chaque femelle porte quatre ou cinq petits, & quelquefois davantage. Le corps de l'Ecureuil ne va point à fond: dès qu'il eſt mort, il eſt porté ſur les bords, où on les ramaſſe quelquefois en grand nombre. Lorſqu'ils n'ont pas ſéjourné trop long-temps dans l'eau, leur peau n'eſt point endommagée, & peut

ſervir à toutes ſortes d'uſages.

Les Lapons commencent la chaſſe du Petit-gris, à la Saint Michel. Leurs Chiens ſont ſi bien dreſſés, qu'ils les apperçoivent ſur les arbres les plus élevés, ſans en paſſer un, & leurs aboyemens avertiſſent leurs maîtres, de la préſence du gibier. Cette chaſſe eſt ſi commune & ſi générale, parmi ces peuples, que de toutes les fourrures, celles des Petits-gris ſont les moins cheres : un timbre, qui eſt compoſé de quarante peaux, ne coûte que trois livres.

LES ZIBELINES.

Les Zibelines ſont des animaux de l'eſpece de la Martre : elles ſont très-rares en Laponie. Nous en donnerons la deſcription à l'article de la Sibérie, où elles ſont plus communes, & d'où l'on tire les plus belles.

L'HERMINE.

Il n'en eſt pas de même ici des Hermines, leur nombre eſt très-conſidérable. Cet animal eſt une eſpece de

Belette, de la groſſeur d'un gros Rat, mais une fois auſſi long. Il n'eſt pas toujours de même couleur. L'été il eſt couleur de canelle, & l'hiver il devient auſſi blanc que nous le voyons (*a*). Sa queue eſt auſſi longue que ſon corps, & ſe termine par une petite pointe très-noire: enſorte que l'Hermine réunit le blanc le plus éclatant, au plus beau noir. Les Hermines courent après les Souris, comme les Chats; elles emportent auſſi tout ce qu'elles peuvent atrapper dans les maiſons, particuliérement la volaille & les œufs, dont elles paroiſſent très-friandes. Dans un temps calme, on voit fréquemment les Hermines nager le long de la côte, autour des petites iſles, pour chercher des nids & des œufs

(*b*) Il eſt inutile d'obſerver que, dans les contrées ſeptentrionales, à une certaine hauteur, tous les animaux deviennent blancs l'hiver, & reprennent leur couleur naturelle, dès que les froids ſont paſſés. On attribue la raiſon de ce changement à la rigueur du climat, & à la préſence preſque continuelle de la neige dans ces pays.

d'oiſeaux aquatiques, qui y ſont en quantité. L'hiſtorien de Norvege rapporte que quand les Hermines ont leurs petits ſur quelques unes de ces iſles, elles les amenent au continent, ſur un copeau, ou un petit morceau de bois, qu'elles font ſervir de radeau. La mere nage derriere, & pouſſe la petite barque avec ſon muſeau.

Malgré ſa petiteſſe, cet animal fait périr les plus gros animaux, tels que l'Ours & l'Elan.

Quand l'Hermine voit ſon ennemi endormi, elle ſe gliſſe dans ſon oreille, s'y accroche ſi fortement avec ſes dents aigues, qu'il ne peut pas lui faire quitter priſe. Alors l'animal, fort incommodé, commence à mugir & à courir juſqu'à ce que ſes forces l'abandonnent. Affoibli à la longue, il tombe, languit, & meurt.

On prétend que cette petite bête eſt ſi propre & ſi curieuſe de la blancheur de ſa fourrure, qu'elle paſſeroit plutôt à travers le feu que dans la boue, ou la moindre ſaleté. Cependant les Hermines ſentent très-mauvais. L'odeur qu'elles ex-

halent n'est pas plus gracieuse que celle du Blereau, sur tout lorsqu'elles sont en amour; cela arrive souvent, car elles sont très-lascives.

Une peau coûte quatre ou cinq sols; sa chair n'est d'aucune utilité. Elle se nourrit aussi de Petits-gris & de Souris de montagne. Cette sorte de Souris, tout-à-fait inconnue ailleurs, mérite qu'on décrive les particularités qui la rendent remarquable.

Le Lemmer, ou Lapin de Norvege.

Ces Souris, que les Lapons appellent Lemmucat (*b*), sont de la grosseur d'un Rat ordinaire, de couleur rousse, tachetée de noir. On observe qu'elles ne paroissent pas toujours, mais en certain temps de l'année, à l'improviste, après quelques orages, ou de grosses pluies. On en voit alors des quantités si prodigieuses, que la terre en est couverte, & qu'elles semblent tomber du ciel. C'est ce qui a fait croire à plusieurs auteurs qu'elles étoient apportées par les vents, & qu'elles tomboient avec la pluie. Mais

(*a*) M. Brisson l'appelle Lapin de Norvege.

il eſt plus probable, ainſi que le penſent Strabon & Woſſius, que le Lemmer ne ſort de ſon trou qu'après la pluie, ou que cette eau le fait accroître & groſſir en peu de temps. Ces petites bêtes ne fuient pas à l'approche des voyageurs; au contraire, elles courent à eux avec grand bruit. Si on les attaque avec un bâton, elles le mordent, & s'y tiennent attachées comme ſi elles étoient enragées. Elles ſe battent contre les Chiens, qu'elles ne craignent pas, ſautent ſur leur dos, & leur font des morſures ſi douloureuſes, qu'ils ſont obligés de ſe rouler ſur le dos, pour ſe défaire de ce petit ennemi ſi méchant, & pour en triompher. Ces animaux n'entrent jamais dans les maiſons, ni dans les cabanes. Leur ſéjour ordinaire eſt dans les broſſailles, & le long des côteaux. On les dit même ſi belliqueux, qu'ils ſe font la guerre entre eux. Lorſque les deux partis ſe trouvent dans les prés, ils ſe rangent en bataille, & ſe chargent ſi vigoureuſement, qu'il reſte ſur la place un grand nombre

de morts, de mourans & d'eſtropiés. Les Lapons regardent ces petites guerre comme des préſages aſſurés de plus grandes, qui doivent arriver en Suede. Ils en viennent même à obſerver de quel côté ces animaux s'attaquent. Si les hoſtilités commencent du côté de l'orient, ils concluent que la Suede ſera attaquée par les Ruſſes ; ſi c'eſt de l'occident, ils s'attendent que les Danois ne manqueront pas de leur faire la guerre. Quelque martiale que ſoit l'humeur des Lemmers, ils ont tant d'ennemis, que leur défaite eſt toujours très-conſidérable. Les Hermines s'en nourriſſent. Les Renards en tuent un grand nombre & les traînent enſuite dans leurs tanieres, où ils en conſervent quelquefois des milliers; ce qui s'apperçoit aiſément des Lapons, à qui ces proviſions du Renard font un tort conſidérable, en le diſpenſant de chercher de la nourriture ailleurs, & de donner dans les piéges qu'on lui tend : les Rhennes en mangent de grandes quantités, particuliérement en été : les Chiens leur

ſont auſſi la chaſſe, & s'en repaiſſent encore; mais ce qui eſt remarquable, c'eſt qu'ils n'en mangent que le devant, ſans toucher à la partie de derriere, ſans doute parce qu'il s'y trouve quelque choſe qui pourroit leur nuire. Ce qu'on remarque encore de particulier à l'égard du Lemmer, c'eſt qu'il ne vit que très-peu de temps: il meurt dès que l'hiver eſt arrivé. La connoiſſance qu'il a de ſa fin prochaine, dit Renard, le porte à la prévenir lui-même. On en trouve beaucoup de pendus au ſommet des arbres, entre deux petites branches qui forment une fourche: d'autres, à qui ce genre de mort ne plaît pas, ſe noient dans les lacs (*c*). Ils s'aſſemblent en groſſes troupes, & ſe précipitent dans l'eau. On en trouve quelquefois des

(*c*) Nous ne prétendons pas garantir la vérité de ce ſuicide animal. Nous rapportons ici les termes de Regnard. On verra, plus avant, combien l'on doit être en garde contre tous ſes récits. Il n'eſt pas néceſſaire, ſans doute, d'ajouter que celui-ci eſt de ce nombre.

milliers morts & entaſſés les uns ſur les autres. Ceux qui ne veulent pas ſe détruire eux-mêmes, attendent paiſiblement, dans leurs trous, leur malheureuſe deſtinée.

Les derniers des quadrupedes terreſtres de Laponie ſont les Lievres. Ils ne ſont roux que deux ou trois mois de l'année; le reſte du temps, leur peau eſt d'un beau blanc & très-eſtimée. Aux environs de l'équinoxe d'automne, lorſque les premieres neiges commencent à tomber, le poil blanchit: on en prend alors qui ſont moitié roux, moitié blancs. Leur chair eſt d'aſſez bon goût.

Les quadrupedes aquatiques ſont les Loutres, les Caſtors, & les Goulus. Ces premiers amphibies n'offrent aucune diſſemblance de ceux de nos climats; nous ne nous y arrêterons point. Les ſeconds, ſi renommés par leur eſpece de république, mériteroient un traité particulier pour développer tout ce qu'on rapporte de leur inſtinct & de leur adreſſe. Nous nous propoſons de donner une ana-

lyſe exacte de tout ce qui peut fixer l'attention dans cet animal, à l'article du Canada. Il ne nous reſte plus qu'à décrire le Goulu. Au rapport de Scheffer, c'eſt une eſpece de Loutre aſſez commune en Laponie.

LE GOULU.

Le nom de Goulu, en Latin *Gulo* (*d*), a été donné à cet animal, parce qu'il eſt très-vorace. Il eſt de la grandeur d'un chien, & de couleur noire. Il a la tête ronde, le muſeau allongé, & des dents fortes & aigues, comme celles des Loups. Son corps eſt large, & ſes pieds ſont de la même forme que ceux des Loutres.

(*d*) Pluſieurs naturaliſtes, du nombre deſquels eſt M. Briſſon, penſent que cet animal eſt le même que l'Hyene des anciens, à qui ils donnent le nom de *Gulo ;* mais ce ſont deux animaux fort différens qu'il ne faut pas confondre. L'Hyene ne ſe trouve qu'en Afrique. M. Linnæus en a très-bien fait la diſtinction. Il place le Goulu dans le genre des Belettes, & l'Hyene dans celui des Chiens. *Siſtêma nat. parag.* 8.

Le Goulu eſt l'ennemi particulier des Rhennes ſauvages ou domeſtiques, & ſon adreſſe à les attaquer eſt remarquable. Il monte ſur les arbres les plus élevés, pour mieux voir & n'être pas vu. Découvre-t-il ſon ennemi? il paſſe doucement ſur l'arbre ſous lequel il paît, & d'un ſaut leger il s'élance ſur le dos du Rhenne. Alors, mettant ſes pattes de derriere ſur le col de celui-ci, & celles de devant vers ſa queue, il ſe cramponne, ſe roidit, & le mord avec tant de violence, qu'il lui fend le dos. Il enfonce ſon muſeau dans la bleſſure, & il boit le ſang de l'animal, avec beaucoup d'avidité. Il ſe nourrit auſſi de poiſſon, qu'il pêche comme le Loutre. Sa peau eſt damaſſée & très-précieuſe : on la compare à celle des Zibelines, cependant celles-ci ont quelque choſe de plus doux & de plus délicat au toucher.

Il n'eſt pas poſſible de concevoir l'immenſe quantité de poiſſons qui ſe trouvent en Laponie. On a vu que ce pays eſt coupé d'une multitude de

fleuves, de lacs, de ruiſſeaux. Toutes ces eaux ſont ſi remplies de poiſſons, qu'un homme, en une demie heure, peut en prendre, avec une ſeule ligne, autant qu'il ſçauroit en porter. C'eſt auſſi la marchandiſe la plus commune en Laponie, & ce qui fournit à ſes habitans les moyens de ſe procurer ce dont ils ont beſoin, comme du fer, du tabac, &c.

Prétendre donner la deſcription de toutes les eſpeces de poiſſons, ſeroit une entrepriſe ſans fin. Il ſuffit de dire qu'il s'y trouve toutes les eſpeces qu'on connoit dans nos rivieres, & beaucoup d'autres particulieres au climat.

Parmi tous ces poiſſons, le Saumon tient le premier rang. Il y eſt ſi commun, en certaines années, qu'un officier du bureau de Tornea, en a vu enlever, du fleuve de Tornao, treize-cent barques chargées en un an. Il en eſt de même du Brochet. Les quantités que l'on porte à Stockholm, & à tous les habitans du golphe Bothnique, ſont fort au-deſſus de tout nombre connu,

On trouve de ces poissons d'une grandeur extraordinaire, & telle qu'ils excédent en longueur & en grosseur, la hauteur & la taille d'un homme ordinaire.

On peut encore mettre les Perches au nombre des poissons très-communs. Elles sont remarquables, ici, par leur grandeur. Scheffer rapporte qu'on garde dans l'église de Luhla, ville de Laponie, la tête désechée d'un de ces poissons. Elle a plus de dix pouces de largeur, depuis le haut de la machoire, jusqu'en bas (*e*).

Après avoir traité succinctement des poissons qui peuplent les lacs & les rivieres de Laponie; portons nos regards sur la mer qui baigne les côtes de cette contrée & de la Norvege qui y confine, ainsi que nous l'avons dit. En nous en rapportant à toutes les relations des voyageurs, & des anciens naturalistes, nous y trouve-

---

(*e*) La Motraye dit l'avoir vue, & que cette tête a plus d'une palme en longueur, sur presqu'autant de largeur.

rons de quoi exercer, à la fois, la crédulité & l'admiration.

LA SYRÊNE.

Parmi tous les poiſſons monſtrueux que contient la mer ſeptentrionale, la Syrêne mérite d'occuper la premiere place.

Rien ne prouve mieux combien ſon exiſtence eſt douteuſe, que la diverſité des opinions que l'on a ſur ſa figure. Plut à Dieu, dit le célebre Artedi, qui a donné un excellent ouvrage ſur les poiſſons, qu'il ſe trouvât un véritable ichthyologiſte, qui fut en état de décider, après d'exactes obſervations, ſi ce qu'on rapporte de la Syrêne eſt vrai, ou ſi ce n'eſt qu'un monſtre fabuleux. Il vaut mieux cependant, ajoute-t-il, reſter dans le doute, ſur une choſe qu'on n'a pas vue, que de prononcer hardiment ſur ſa non-exiſtence (*f*).

(*f*) *Petri Artedi ſueci medici ichthyologia*, in-8°. *Lugduni Batavorum* 1738. Ordo V, plagiari, p. 81.

Suivant Gesner, il s'en faut de beaucoup que l'on soit parfaitement d'accord sur la forme de ce monstre. Les uns croient que les Syrênes sont partie femmes, partie oiseaux : les autres soutiennent que la partie supérieure est d'une femme, & celle inférieure d'un poisson.

Voici le portrait d'une espece, que ce naturaliste en fait d'après un auteur qui a concilié les trois opinions.

Les Syrênes sont des animaux très-venimeux, qui, depuis la tête jusqu'au nombril, ressemblent à une femme d'une petite taille. Une tête garnie de cheveux très-longs & très-crasseux, des traits durs & désagréables, deux mammelles flottantes sur la poitrine, & des bras à peu près comme ceux d'une femme ; voilà ce qui compose la partie supérieure de ces prétendus monstres. Elles paroissent souvent avec leurs petits, qu'elles portent dans leurs bras, & qu'elles allaitent à l'ordinaire.

Si les mariniers rencontrent de ces monstres, qu'ils craignent beaucoup, ils leur jettent une bouteille. Les Sy-

rênes s'amuſent à jouer avec cette bouteille, & le navire paſſe ſans danger.

La partie des Syrênes, depuis le nombril, eſt comme celle d'une Aigle, avec des pieds armés de ſerres très-propres à déchirer, & ſemblables à ceux de cet oiſeau. Leur corps ſe termine par une longue queue écailleuſe, de même que celle des poiſſons. Elle leur ſert comme de rames pour nager dans les gouffres profonds où elles ſe tiennent ordinairement. On dit qu'elles ont une voix très-mélodieuſe, dont elles ſe ſervent pour endormir les navigateurs, & que c'eſt pendant leur ſommeil qu'elles les dévorent.

Une autre eſpece de Syrêne eſt, ſelon le même naturaliſte, une ſorte de Serpents, qu'on trouve en Arabie. Ces Serpent ſurpaſſent les chevaux à la courſe, & quelques-uns mêmes ont des aîles. Le poiſon que porte leur morſure, eſt ſi ſubtil & ſi malin, qu'il cauſe la mort avant qu'on ait reſſenti aucune douleur. C'eſt à quoi ſe réduit tout

ce que Gesner, Rondelet, Willougby, & Artedi disent des Syrênes (*g*).

Le Moine Marin.

Puisque nous traitons des monstres qui habitent les mers septentrionales, nous joindrons ici la description d'un poisson singulier qui fut pêché dans la mer Baltique, en 1546. Tous ceux qui le virent, l'appellerent Moine de mer, & c'est sous ce nom que Gesner nous le fait connoître. En voici l'histoire, telle que cet habile physicien nous l'a donnée.

Ce Moine de mer fut pris avec des Harengs, a quatre milles de Copenhague. Sa longueur alloit à quatre coudées. Sa tête étoit un peu petite, ronde, blanchâtre, & entourée d'un petit cercle noir, comme celle d'un moine nouvellement rasé. Il avoit un visage d'homme noir, des yeux durs,

(*g*) Voyez le Supplément du Journal des Sçavans, du 11 avril 1672.

horribles,

horribles, & une physionomie rebarbative. De son dos sortoient deux nageoires rondes & terminées en pointes, qui figuroient comme deux bras. Une membrane écailleuse, fort dure, & arrondie par le bas, couvroit sa poitrine, & pendoit devant & derriere jusqu'au milieu du corps, comme le cuculle de certains religieux. Sous ce cuculle paroissoit être le milieu du corps de l'animal, qui sembloit avoir une taille fort déliée. A cette taille, commençoit une sorte de juppe, qui avoit en longueur le tiers de la hauteur du Monstre. Il sortoit de cette juppe une queue, qui s'élargissoit à mesure qu'elle approchoit de son extrêmité; de façon que sa fin étoit moitié plus large que son commencement.

Un si rare animal fut gardé précieusement, & conduit à la cour du roi de Danemarck, qui en fit faire plusieurs portraits. On dit que ce monstre vécut trois jours après avoir été pris. On ne lui a jamais entendu articuler aucun son; mais il poussoit des

gémiſſemens qui annonçoient ſa douleur. (*h*)

Nous ſommes bien éloignés de donner ces recits pour des faits vrais dans toutes leurs circonſtances; nous n'offrons ces portraits extraordinaires que comme des productions étonnantes,

---

(*h*) Rondelet, Geſner & le P. Fournier, donnent encore l'hiſtoire d'un monſtre plus ſurprenant, qu'ils appellent Evêque de mer. Ils aſſurent qu'il fut pris en Pologne en 1531, & que le roi le fit enfermer dans une tour. Mais ce monarque cédant bientôt aux ſollicitations des Evêques de terre, & à la douleur de l'Evêque marin, il lui accorda la permiſſion de retourner en mer. Deux Evêques, ſuivis d'une grande foule, accompagnerent notre Evêque marin juſques ſur le bord de la mer; alors celui-ci rentra dans ſon élément. Mais, dit le P. Fournier, il ne s'y enfonça qu'après avoir donné ſa bénédiction aux aſſiſtans; & oncques depuis on n'en a eu de nouvelles.

Quoique cette hiſtoire ait été inſérée dans les annales Eccléſiaſtiques, par l'évêque de Spondée, il eſt aiſé, à tout lecteur de bon ſens, d'en appercevoir l'abſurdité. On reconnoît bien, à de pareils traits, l'ignorance de ces ſiécles groſſiers, où les éccléſiaſtiques étoient preſque les ſeuls qui ſçuſſent lire.

qui font juger de la prodigieuſe variété de la nature dans ſes ouvrages.

Cependant, à moins de ne céder qu'à l'évidence, il n'eſt pas poſſible de douter que la mer ne recéle des animaux ſi ſinguliers par leur forme, que leur exiſtence paroîtra toujours problématique, malgré les deſcriptions que nous en donnent les auteurs anciens. On les accuſe de donner dans le merveilleux, d'admettre tous les prodiges ; mais ne pourroit-on pas nous faire le reproche contraire. Combien de découvertes modernes nous ont appris que ce n'eſt pas ſeulement à la ſimplicité crédule de l'ancien temps, que nous devons toutes ces relations extraordinaires qui nous paroiſſent autant de fables (*i*).

(*i*) Larrey rapporte dans ſon hiſtoire d'Angleterre (*tom I*, *pag.* 403) qu'en 1187 on pêcha, à Oxford dans le duché de Suffolk, un homme marin, que le gouverneur garda ſix mois. Il avoit, dans la figure, tant de conformité avec l'homme, qu'il ſembloit ne lui manquer que la parole ; s'é-

Il est vrai aussi que souvent l'imagination d'un relateur vivement affecté, nous a peint les objets avec des couleurs moins vraies que frappantes : mais qu'en conclurre de-là ? qu'il ne faut ni tout admettre, ni tout rejetter ; qu'on doit examiner scrupuleusement les recits des anciens, distin-

---

tant un jour échappé, il se jetta à la mer, & on ne le revit plus.

L'auteur des délices de Hollande, parle d'une femme marine, qui étonne encore davantage. Suivant cet écrivain, on lui apprit à user de nos alimens, & à filer. Elle vécut quelques années à Harlem. On lui imprima même, dit-il, la connoissance d'un Dieu, & elle ne manquoit pas de faire la révérence chaque fois qu'elle passoit devant un crucifix.

Il n'est pas difficile d'expliquer cette prétendue marque de respect pour l'être suprême par une action purement machinale, telle que les tours surprenans qu'on apprend à différens animaux, & qui ne supposent aucun raisonnement.

Le P. Kirker & Ruysch, donnent la figure d'un poisson, à qui, selon eux, il ne manqueroit que la parole pour en faire un homme. *Voyez Sar. Magnet. lib. VI, pag. 675. Tab. XI de Piscibus, pag. 146.*

guer ce qui eſt poſſible & probable par-là même qu'il n'eſt pas oppoſé à la nature, d'avec ce qui eſt ſurnaturel & contraire aux loix de la ſaine phyſique.

Il ſeroit à deſirer qu'un habile naturaliſte entreprit de nous donner l'hiſtoire de la mer; les tempêtes dont elle eſt agitée, les naufrages qui ont fait périr tant d'hommes, qui ont englouti tant de richeſſes; les combats que l'avarice & l'ambition ont livré ſur ce dangereux élément, ne formeroient pas la partie la plus intéreſſante de cet ouvrage. L'hiſtoire des différentes eſpeces d'animaux que la mer nourrit, ſeroit bien plus curieuſe & moins humiliante que l'expoſition des motifs qui portent les hommes à ſacrifier les douceurs de la ſociété, au deſir effréné de courir les mers pour s'enrichir.

Quoiqu'il en ſoit de la Syrêne, & du Moine de mer, ce ſont, ſans-doute, cette voix mélodieuſe & les traits de l'homme, qui paroiſſent le plus merveilleux. Quant à la forme du

dernier, il ſuffit, comme le dit Geſner, qu'on ait apperçu une légere reſſemblance entre cette forme & l'habillement d'un moine, pour qu'auſſitôt on lui en ait donné le nom & qu'on l'ait dépeint avec le cuculle. Pour les ſons enchanteurs de la Syrêne, il y a apparence que c'eſt une pure fiction, qui a pris naiſſance dans l'imagination d'Homere. Du moins aucun navigateur n'a dit en avoir entendu, quoique pluſieurs aient rapporté en avoir vues.

On ne doit pas croire non plus que les traits humains de ce Moine de mer & des Syrênes, ſoient formés bien réguliérement, & qu'ils aient été exactement deſſinés. Nous penſons que s'ils ont des traits de reſſemblance avec l'homme, on doit ſe les repréſenter à peu près de même que ceux qu'on trouve dans le *Pongos*, le *Orang-outan*, & le *Singe*. Alors, qu'y aura-t-il de merveilleux dans ces individus produits par la nature? En réfléchiſſant ſérieuſement ſur tout ce qui nous paroît extraordinaire, nous

ne trouverons, à proprement parler, de monſtres, que dans le figuré (*k*). Les créatures à qui nous donnons ce nom, quelques difformes & quelques biſarres qu'elles ſoient à nos yeux, ſont des ouvrages de la nature; à la vérité, nous n'y ſommes pas accoutumés; mais l'habitude de les voir, feroit bientôt diſparoître ce qu'on trouve en eux d'horrible & d'effrayant. Puiſque rien n'eſt contre la nature, ſi ce n'eſt ſuivant nos foibles perceptions, toutes ces monſtruoſités ne ſont que relatives. Connoiſſons-nous toutes les formes poſſibles? Il ne peut en entrer dans nos idées, que par les modéles qui excitent nos ſenſations. Comment donc oſons-nous prononcer ſur ces irrégularités? Peut-être traitons-nous de biſarreries & de caprices ce qui eſt le produit de ſes plus grands efforts.

(*k*) Ce ſont ceux qui, joignant des inclinations perverſes à une imagination déreglée, & un caractere méchant, font le mal pour faire le mal, & ſont portés à commettre, de propos délibéré, des actions funeſtes à la ſociété.

Il ſemble que la nature ait pris plaiſir à raſſembler dans les parages du nord, les animaux les plus ſinguliers, & les plus enormes en groſſeur. Parmi ceux-ci on ne doit point oublier le Serpent marin & le Kraken. M. Errich Pontoppidan, évêque de Bergen, & de l'Académie Royale des Sciences de Copenhague, eſt un de ceux qui a le plus exactement décrit ces animaux; c'eſt d'après lui que nous allons en traiter.

Le Serpent de mer.

Le Serpent marin eſt un animal terrible, & particulier aux mers du nord. Il ſe tient toujours au fond, excepté dans les mois de juillet & août, temps où il fraie. Alors, quand le calme regne, il paroît à fleur d'eau; mais il ſe cache bien vîte ſi la mer devient agitée. Les côtes de Norvege, ſuivant l'évêque de Bergen, ſont les ſeuls parages que ce Serpent fréquente. Quoiqu'il n'ait pas encore été poſſible d'en ſaiſir bien préciſément les dimenſions, cependant tous

ceux qui l'ont vû, s'accordent à assûrer, du moins à en juger à une certaine distance, qu'il paroît être de la longueur d'un cable, c'est-à-dire, d'une centaine de brasses (*l*). Son corps semble avoir quinze à dix-huit pieds de circonférence. Sa tête est plate & large; le dessus en est un peu élevé, & son museau est pointu. Quelques-uns aussi l'ont applati comme celui d'une vache ou d'un cheval, avec de grandes narines garnies de plusieurs poils roides qui en sortent comme des moustaches. Ses yeux sont gros, bleux, & brillans comme deux boules d'étain. Cet animal ne se termine pas insensiblement en pointe, comme l'Anguille & le Serpent de terre; sa queue, à peu près grosse de trois ou quatre pieds, semble sortir tout d'un coup du tronc énorme de l'animal. On le voit ordinairement étendu sur la surface de l'eau, décrivant une ligne en plusieurs replis dans

(*l*) On doit se rappeller que la brasse commune a cinq pieds de France.

la même direction que ſa tête. Lorſqu'il ſe meut ou ſe plie, on voit des portions de ſon dos former ſur les eaux, des éminences qui ſemblent autant de tonneaux flottans ſur une même ligne, & à une diſtance conſidérable les uns des autres. Sa peau eſt d'une couleur brune foncée, mais diaprée & parſemée de taches & de raies plus claires, qui brillent comme des écailles de Tortues. Sa couleur autour des yeux & près de ſa gueule, eſt plus foncée que par tout ailleurs.

Ce Serpent marin, dit M. Pontoppidan, ne jette point l'eau par les narines comme les Baleines; mais quand il ſe meut, il met l'eau dans une ſi grande agitation, qu'il la fait couler comme un courant près de la vanne d'un moulin. Il a autour du col une eſpece de criniere pendante, qui reſſemble à une poignée de roſeaux de mer flottans. C'eſt ce qui diſtingue particuliérement le Serpent marin des côtes de Norvege, d'avec ceux des autres contrées. Quelques-uns pré-

tendent qu'il change de peau tous les ans, comme le Serpent de terre.

La rencontre du Serpent marin, dit notre auteur, n'eſt pas moins dangereuſe qu'une ſorte de Baleine, nommée Throld-Wale; il fait ſouvent couler à fonds barques & chaloupes. Quoiqu'il n'y ait aucune relation de laquelle on ne doive ſe défier; cependant ceux qui trafiquent dans le Nord, nous apprennent que ce Serpent s'éléve & ſe jette à travers une chaloupe, & même un vaiſſeau du port de plus de cent tonneaux, & que par ſon poid, il les coule à fond. Un de ces mêmes commerçans, qui dit s'être aſſez approché de quelques-uns de ces Serpens de mer vivans, pour conſidérer de près leur peau liſſe & unie, prétend que quelquefois ils élévent leur tête effrayante hors des flots, & enlevent fort adroitement un homme d'une chaloupe, ou d'un vaiſſeau (*m*), ſans toucher aux autres.

(*m*) *Geſner de aquatilibus*, lib. VI.

On assure que quelquefois ils s'entortillent autour de la chaloupe, & emprisonnent ainsi ceux qui s'y trouvent, en formant un vaste cercle repété en plusieurs endroits. Ce Serpent paroît communément sur l'eau en replis, & les pêcheurs, suivant l'usage ordinaire en pareil cas, ne rament pas vers les ouvertures que laissent alternativement les plis saillans & rentrans du corps de l'animal. S'ils le faisoient, le Serpent en s'élevant, renverseroit la barque; tout au contraire, ils rament contre la partie la plus élevée & la plus apparente; ce qui fait que le Serpent plonge sur le champ, & ils se trouvent délivrés de leurs craintes. Telle est leur ressource, quand ils ne peuvent pas l'éviter. Mais s'ils apperçoivent de loin un de ces animaux, ils rament de toutes leurs forces, jusqu'à se rendre malades, & gagnent la côte ou un petit golfe, parce que l'animal ne peut les y suivre.

Des mariniers, éloignés de terre, apperçoivent-ils près d'eux un de ces

monſtres? il leur ſeroit inutile de chercher à s'en éloigner à force de rames; car ces animaux fendent les eaux avec une rapidité qui égale le vol d'un oiſeau. Pour ſe ménager donc leur ſalut, ils ſuivent la méthode que nous avons rapportée, ou continuent à ramer, en lui jettant tout ce qui ſe trouve ſous leurs mains, ne fut-ce qu'un morceau de bois ou de pierre, la choſe du monde la plus legere; dès que le Serpent ſe ſent atteint, il plonge auſſitôt, & prend une autre route.

L'expérience leur a appris auſſi que de la chair de Caſtor ne manque pas d'éloigner les monſtres les plus dangereux, par l'odeur qu'elle exhale. Dans les mois les plus chauds de l'été, ils ont ſoin de ſe pourvoir de cette drogue, & ils en tirent ſûrement un bon ſuccès dans l'occaſion, ſoit en en jettant un morceau au poiſſon, ſoit en en frottant l'avant & l'arriére de leur barque. On a obſervé auſſi que le Serpent marin ne pouvoit ſoutenir la clarté du Soleil, & on en tire avantage ſi l'on en eſt pourſuivi. On

n'a qu'à revirer de bord, de façon que pour ſuivre, le Serpent ſoit obligé de marcher contre le ſoleil ; alors ce monſtre abandonne ſa proie.

Ce Serpent marin paroît être vivipare comme l'anguille, & on dit qu'en certain temps de l'année, il cherche ſa femelle pour s'accoupler, & on ſuppoſe que c'eſt par cette raiſon qu'il pourſuit alors les vaiſſeaux & les barques, qu'il prend ſans doute, dit l'auteur, *pour des animaux de ſa propre eſpece.* On rapporte auſſi que pluſieurs pêcheurs ont été empoiſonnés par les excrétions du Serpent marin. C'eſt ſur-tout pendant l'été, qu'on les voit flotter ſur l'eau comme un limon gras. On ſoupçonne que cette matiere viſqueuſe eſt quelque choſe qu'ils vomiſſent, ou peut être leur ſperme ; quoiqu'il en ſoit, ſi un pêcheur trouve de cette matiére près de ſon filet, & que par inadvertence il en touche un peu avec ſa main, il y ſurvient une enflure ſubite & une inflammation qui quelquefois devient dangereuſe au point d'exiger l'amputation du membre affligé.

LE KRAKEN.

Nous avons rapporté à l'article du Spitzberg, que Pline & Solin parlent de monſtres marins de neuf cens ſoixante pieds de long, & ces recits, ſans doute, ont paru incroyables. La découverte moderne qu'on a faite du Kraken, pourroit mener à croire qu'ils ne ſe ſont pas écartés de la vérité. On a pluſieurs relations ſur ce poiſſon extraordinaire ; mais, pour mériter qu'on y ajoute foi ſans reſtriction, il ne leur manque que d'être bien avérées ou données par des naturaliſtes ſçavans & exacts, qui auroient obſervé eux-mêmes dans la foule d'animaux que contient ce vaſte globe, ſi dans le nombre infini de poiſſons monſtrueux, dont l'Océan eſt peuplé, ceux d'une groſſeur énorme ſont les plus curieux. Il n'en eſt aucun qui ſoit plus propre à ſatisfaire la curioſité des naturaliſtes, que le Kraken dont nous allons donner l'hiſtoire.

Il eſt aſſez ſingulier que l'animal le moins connu, ſoit un de ceux qui ait le plus grand nombre de noms.

Sans doute que chaque personne qui l'a vu, lui a donné un nom relatif à l'impression qu'avoit fait sur elle une apparition si surprenante. Quoiqu'il en soit, on le connoit également sous le nom de *Kraxen*, *Horven*, *Sechorven*, *Ankertroll*, *Scedraulen*, *Seetroll*, *Seeteufel*, & *Krabben*. Ce dernier nom semble en effet, convenir assez bien à cet animal, autant par son corps qui est rond & plat, que parce qu'il est garni de bras & d'antennes, comme un Krabbe.

Les pêcheurs de Norvege, qui le voient principalement sur leurs côtes, disent unanimement que lorsqu'ils croient être avancés dans la mer à quatre-vingt ou cent toises de profondeur, ils se trouvent fort étonnés, sur tout dans les jours les plus chauds de l'été, de rencontrer le fond à vingt ou trente toises, & quelquefois moins. Ils assurent encore que c'est alors qu'ils font la pêche la plus abondante en merlus & en morue. Suivant leur rapport, ils ont à peine jetté leurs lignes ou leurs

filets, qu'ils les retirent chargés de poiſſons. Ils jugent de-là que le Kraken eſt ſous leur nacelle au fond de la mer. Les pêcheurs ſont charmés de cette rencontre, parce que c'eſt toujours pour eux le préſage certain d'une pêche abondante. On voit quelquefois vingt barques & plus, raſſemblées à peu de diſtance les unes des autres, & toutes occupées à profiter du bonheur que leur procure le Kraken. La choſe la plus importante alors pour eux, eſt d'obſerver avec leurs lignes, ou en jettant le plomb à pluſieurs repriſes, ſi la profondeur de l'eau eſt toujours la même, ou ſi elle diminue. Le dernier cas les avertit du mouvement de l'animal, & qu'il s'approche de la ſurface de la mer. C'eſt alors qu'il faut fuir bien vîte. On abandonne la pêche: on fait force de rames, & on s'éloigne le plus promptement que l'on peut d'un ennemi ſi dangereux. Sont-ils aſſez éloignés du monſtre, pour n'en avoir plus rien à craindre? ils le conſiderent à leur aiſe, & ſa groſſeur énorme ne fait

qu'autoriser les motifs qu'ils avoient de fuir. On le voit s'élever sur la surface de l'eau, & son corps couvre un espace que l'œil a peine à mesurer. Il se laisse appercevoir suffisamment pour faire juger, sinon de sa forme exacte, au moins de son étendue, qui doit être immense, puisque son dos, ou sa partie supérieure, présente une surface de demi-lieue de circonférence.

A peine le Kraken est-il resté quelques instants à fleur d'eau, que la mer paroît couverte d'une grande quantité de petites isles flottantes & couvertes d'algue-marine. On observe sur le dos de cet animal monstrueux, des inégalités semblables à des monticules, sur lesquelles on voit se remuer, avec précipitation, une foule innombrable de petits poissons, qui, roulant sur le côté du monstre, disparoissent tout-à-coup. On voit alors des pointes ou cornes écailleuses qui deviennent plus épaisses à mesure qu'elles s'élevent hors de l'eau. Leur grosseur & leur hauteur les feroient

prendre pour des mâts ordinaires, ſi elles étoient moins luiſantes. Malheur au vaiſſeau, quelque grand qu'il pût être, que les vents porteroient alors trop près de l'animal ; il ſeroit bientôt coulé à fond. Il ne pourroit manquer d'être entraîné dans l'abîme affreux que forme le Kraken en ſe retirant ſous les eaux. En effet, après avoir demeuré quelque temps ſur la mer, il deſcend, & le mouvement qu'il fait dans ſa retraite, occaſionne une agitation & un tournoiement ſi rapide, qu'il entraîne avec lui tout ce qui ſe rencontre dans l'étendue de ſon tourbillon.

Les parties que l'on voit monter, & qui, dit-on, reſſemblent à des mâts de moyenne groſſeur, ſont proprement (ſuivant l'évêque de Bergen), des bras qui ſervent à l'animal à tâter, auſſi bien que des cornes. C'eſt avec cela, ajoute-t-il, qu'il ſe meut, & que vraiſemblablement il ramaſſe de quoi ſe nourrir. Ne nous laſſons pas d'écouter cet auteur ; il va nous apprendre l'adreſſe du Kraken, & les facul-

tés dont il eſt doué. A l'entendre on diroit *qu'il l'a pris ſur le fait.*

» Pour vivre, cet animal a l'inſtinct » de répandre, en certain temps, » une odeur forte & particuliére, au » moyen de laquelle il trompe les au- » tres poiſſons & les attire en foule » autour de lui. Il a encore une au- » tre propriété ſurprenante, que beau- » coup d'anciens pêcheurs connoiſ- » ſent par expérience. Ils ont re- » marqué que pendant quelques mois » il ne fait que manger, & que pen- » dant d'autres, il vuide ſes excré- » mens. Durant cette évacuation, » la ſurface de l'eau eſt teinte de la » couleur de ces excrétions, & pa- » roît épaiſſe & gonflée. Cette bour- » be eſt, à ce qu'on prétend, ſi agréa- » ble au goût & à l'odorat des autres » poiſſons, qu'ils y accourent de tou- » tes parts, & ſe tiennent par-là di- » rectement au deſſus du Kraken. » Alors il ouvre & étend ſes bras ou » ſes cornes dont il ſaiſit ſes hôtes, » les engloutit & les convertit, par » la digeſtion, en amorce, pour at-

» tirer d'autres poiſſons de la même
» eſpece.

L'auteur eſtimable d'un journal qu'on a raiſon de mettre au premier rang, a parlé récemment du Kraken. Voici comment il termine cet article, après avoir rapporté à très-peu près l'hiſtoire de ce monſtre, telle qu'on vient de la voir.

» Nous croyons, dit cet écrivain,
» que ce monſtre doit être rangé dans
» la claſſe des Polypes, ou dans le
» genre des poiſſons à croix. En
» effet, ces pointes qui s'élévent ſur
» ſon dos, doivent être regardées
» comme ſes antennes, ſes bras, ou
» ſi l'on veut, des cornes qui lui ſer-
» vent à ſe mouvoir, de même qu'à
» chercher ſa nourriture. Il eſt vrai
» que la nature a donné au Kraken
» un moyen encore plus certain pour
» conſerver ſa vie. L'odeur qu'exha-
» le ſa tranſpiration eſt ſi forte, qu'el-
» le attire ſur lui une prodigieuſe
» quantité de poiſſons deſtinés à lui
» ſervir de pâture. Heureuſement
» pour eux, le monſtre qui les dé-

» vore, n'a point dans toutes les saisons la même voracité. Il ne mange que durant quelques mois de l'année, & reste ensuite très-longtemps sans prendre aucune espece d'aliments. Il ne fait, durant cette longue abstinence, autre chose que rejetter la nourriture qu'il a prise. Cette excrétion est d'une si grande abondance, qu'elle teint & épaissit la surface de la mer à une distance très-considérable.

» On trouve, ajoute-t-il, dans la relation d'un voyageur (*n*), qu'en 1680, un Kraken, sans doute jeune & inconsidéré, s'étoit jetté dans la cale d'Ulvrangen, située vers les extrémités de la paroisse d'Alstahough (*o*). Porté par le flux près

(*n*) M. Früs, assesseur du consistoire, & ministre à Bodée en Norland, a adressé cette relation à M. Pontoppidan, évêque de Bergen. *Voyez l'Histoire naturelle de Norvege dans les Voyageurs modernes, tom. IV, pag.* 381. *Le Journal Encyclopédique septembre* 1762.

(*o*) Village de Norvege.

» du rivage, il y périt. Ses antennes ou cornes, dont il semble se servir, comme les limaçons, en se tournant, s'étoient si fort accrochées à des arbres, & lui-même étoit tellement embarrassé dans des crevasses de rochers, qu'il ne put s'éloigner de terre en même temps que les flots. Son cadavre remplissoit presque entiérement la cale, & la puanteur qu'exhaloient ses chairs putréfiées, rendirent longtemps cet endroit impraticable.

Pour désigner un pêcheur heureux, les Norvégiens disent proverbialement, *il a pêché sur le Kraken* : sans doute à cause de la quantité de poissons qu'attire cet animal, lorsqu'il vient à fleur d'eau. Il y a quelques années que des pêcheurs eurent beaucoup de peine à s'éloigner avec leurs barques, d'un parage qui leur parut marécageux & peu profond, dans lequel ils avoient été entraînés, malgré la tranquillité de la mer & le calme des vents. Ils ne se doutoient pas de voguer sur le dos d'un Kraken,

lorſqu'ils virent paroître tout-à-coup une de ſes cornes qui briſa une de leurs nacelles.

On a long-temps regardé comme des fables abſurdes, des relations qui pourroient bien être des recits fidèles qu'on n'auroit point rejettés, ſi la nature des monſtres dont nous parlons, eût été mieux connue. Un auteur Danois, dans la deſcription qu'il donne des iſles Feroe, parle de la formation ſubite de quelques terres iſolées qui paroiſſent ſur la mer, flottent quelques inſtans, & diſparoiſſent tout-à-coup. La plûpart de ceux qui ont lû ce récit, prennent pour des rêveries tout ce qu'il dit au ſujet des iſles flottantes. Le peuple moins raiſonneur & plus ignorant croit que le diable, lui-même, vient ſous la forme d'une iſle, ſe réjouir des maux attachés à la condition humaine.

Quelques navigateurs du nord ont pris auſſi les Krakens pour des iſles, ſans ſonger qu'il n'étoit gueres poſſible que des iſles puſſent ſe former ainſi au ſein de l'Océan, preſque continuellement

lement agité par les vents ou par le mouvement du flux & reflux. Urban Hierne, célébre naturaliste Suédois, dit qu'on voit paroître quelquefois, près de Stockolm, dans les ciseaux, une isle qui tantôt paroît stable & fixée à l'endroit où elle s'est formée, & qui tantôt flotte, s'enfonce & reparoît plus loin. Un géographe même, trompé par cette isle apparente, l'a marquée dans sa carte. » Je dessinois, continue M. Hierne, un » ciseaux, dans ce même lieu, lorsque » que je vis trois pointes considéra» blement élévées au dessus de l'eau, » je crus avoir passé les ciseaux; mais, » dans le temps que je demandai à » un paysan ce que c'étoit que ces » trois pointes, elles disparurent. Sur» pris de ce phénomène, ou plutôt » croyant m'être trompé, j'interro» geai de nouveau ce paysan; il me » répondit qu'on voyoit très-souvent » paroître sur la mer cette isle qui » causoit mon étonnement; & que » son apparition étoit toujours l'in» faillible présage d'un ouragan &

» d'une prodigieuse quantité de poiss-
» sons.

Il paroît que le Kraken étoit connu du temps de Pline. Ce que ce sçavant observateur dit, dans son Histoire naturelle, d'un monstre qu'il appelle Physeter, ne peut convenir qu'au Kraken.

Le plus grand animal de la mer des Indes, c'est la Baleine; & de l'océan, c'est le Physeter. Il s'éléve comme une colonne énorme, aussi haut que les voiles d'un navire, & rejette une quantité immense d'eau, qui semble un déluge. Cet animal est comme un grand arbre rond, qui étend ses branches fort au loin, & c'est ce ce qui fait qu'il ne peut entrer dans aucun détroit. Sa forme ressemble à une roue hérissée de quarante pointes ou rayons, & qui paroît avoir de chaque côté deux yeux fermés (*p*).

(*p*) *Maximum animal in Indico mari, Balæna est; in Gallico occeano, Physeter, ingentis columnæ modò se se attolens, altiorque navium velis diluvium quandam eructans, & in oceano arbor in tantum vastis disponit ramis, ut ex eâ causâ fretum numquàm*

On voit que ce paſſage ne peut ſe rapporter à la Baleine, puiſque ſa figure n'a rien qui approche d'une roue hériſſée de pointes, ou d'un arbre rond défendu de tous côtés par de grandes branches. Cette forme, telle que Pline l'a décrite, ajoute notre journaliſte, prouve ce qu'on avance plus haut; c'eſt-à-dire que ce monſtre appartient au genre des Polypes ou Poiſſons à croix, comme l'aſſurent Rondelet & Geſner, qui le nomment *Stella arboreſcens* (q).

---

intraſſe credatur. Apparent & rotæ apellatæ à ſimilitudine quaternis diſtinctæ radiis, oculis duobus utrinque claudentibus.

(q) Il s'en faut beaucoup que ces naturaliſtes attribuent à l'animal, qu'ils appellent *Stella arboreſcens*, la groſſeur prodigieuſe du Kraken; & rien n'eſt peut-être moins ſûr que ce ſoit de ce monſtre qu'ils ont voulu parler ſous ce nom latin. Il n'y a que le nombre infini des ramifications de ce dernier qui le fait reſſembler à l'*Etoile de mer*; la queſtion n'eſt plus alors que de ſçavoir, ſi cette reſſemblance ſuffit pour qu'on puiſſe les déſigner, l'un & l'autre, ſous un nom commun, & les ranger dans le même genre. Le ſçavant Artedi, dont M. Lin-

Il y a très-peu de reptiles en Laponie, sur tout dans la partie haute, voisine des montagnes de Norvége. Dans la région basse & couverte de bois, on voit quelques Serpents & autres animaux de cette espece, qui n'ont rien d'étranger à ceux de nos climats.

Les insectes y sont plus communs. Il est sur tout une sorte de grands Moucherons, de grosses Guêpes, & & des Taons extrêmement incommodes, & dont les piqueures sont très-douloureuses. C'est particuliérement aux endroits près des eaux que ces insectes sont en très-grande quantité. Ils ne tourmentent pas seulement les hommes, mais ils persécutent encore

---

næus a publié, il y a quelques années, l'histoire des Poissons, n'a point du tout parlé de ce monstre. M. Baker, sçavant Anglois, qui a donné un traité des Polypes, ne donne qu'un pied de diamétre à l'animal appellé *Stella arborrescens* ; mais il dit aussi que, sans exagération, ses ramifications montent à plus de trois milles. *Essay sur l'Histoire naturelle du Polype, par M. Baker, traduit par M. Demours, tom. III, pag. 71, & suiv.*

les Rhennes d'une façon si violente qu'on est obligé pour les en délivrer d'allumer de grands feux dont on fait aller la fumée sur l'animal, ou de le faire entrer dans l'eau jusqu'à ce que les insectes aient quitté prise. On voit aussi une espece de cousins si petits qu'ils sont presque imperceptibles. Leur piquure est néanmoins très-vive, & fait autant de douleur que celle d'une éguille (*r*).

Avant que de donner l'Histoire des Lapons, il est à propos d'observer que quoiqu'il se trouve, ainsi que nous avons dit, des villes en Laponie, telles que Pithea, Lulha (*s*), Waranger, Vardhus, Kola, nous n'en donnerons cependant pas la descrip-

(*r*) Voyez la Relation du voyage de M. l'abbé Outhier, & la Flora Lap. *pag.* 359 & *suiv.* M. Linnæus y donne une exacte description de tous les moucherons, mouches & taons qu'il a vus en Laponie.

(*s*) On peut voir la peinture de quelques-unes de ces villes dans la Relation de M. l'abbé Outhier, & des autres dans la Géographie d'Hubner, &c.

tion, parce que tous ces endroits ſont habités par des Finnois, des Danois, ou des Ruſſes policés, qui ne different pas des autres ſujets du Souverain auquel ils ſont ſoumis. Les Lapons n'habitent que dans des cabanes diſperſées çà & là : c'eſt de ce peuple errant que nous parlerons.

DES LAPONS.

Les Lapons ſont très-petits, leur hauteur ne va guere au-delà de quatre pieds & demi. M. de Maupertuis, dans la relation de ſon voyage, dit qu'il lui a paru qu'en général, il y avoit la tête de différence entre nous & les Lapons; que les voyageurs ont exagéré la petiteſſe de ces peuples, mais qu'ils n'ont pu exagérer leur laideur. Ils ont la tête groſſe, le viſage large & plat, le nez écraſé, les yeux bleus, petits, enfoncés & chaſſieux, la bouche très-grande, les joues extrêmement élevées, le reſte du viſage fort étroit, & une barbe peu épaiſſe qui leur pend ſur l'eſtomach. Tous leurs membres ſont pro-

portionnés à la petiteſſe de leurs corps. Les jambes ſont déliées, les pieds petits, & les bras très-menus. Leurs cheveux ſont durs, plats & fort courts. La couleur de ces cheveux, ainſi que de leur barbe eſt noire. A ces traits peu gracieux, les Lapons joignent encore le défaut d'être maigres, courbés & fort dégoûtans. Ils ont le teint pâle, baſané & de couleur rougeâtre ou de cuivre, ainſi que le corps (*t*).

(*t*) Malgré le portrait que nous donnons ici des Lapons, d'après Renard & les Académiciens qui doivent les avoir vus, on ne doit pas cependant en inférer qu'il puiſſe convenir généralement à toute la nation Lapone. Les uns & les autres paroiſſent avoir conclu tout d'un coup du particulier au général. Pour quelques Lapons & Lapones très-laids qu'ils ont vus, ils nous ont donné aſſertivement tout ce peuple pour le plus affreux de l'univers. Il s'en faut bien, que la Motraye ſoit de ce ſentiment. Après avoir voyagé dans preſque toutes les préfectures de Laponie, viſité fort curieuſement un grand nombre de familles, il rapporte qu'il a vu de très-beaux hommes, & encore plus de jolies femmes, bien faites, gaies, vives enjouées, avec une belle peau, & des yeux fort vifs. En le liſant avec attention, on trouvera même qu'il en a moins trouvé de laides, que d'agréables.

Leur force égale leur laideur, & c'est de ces deux côtés qu'on peut dire qu'ils surpassent les autres hommes. Un Lapon fait sans peine un cercle d'une branche d'arbre, d'un arc que le Suédois le plus vigoureux ne peut plier à moitié.

Les Lapones, sans être des beautés, ne sont pas cependant absolument laides. Elles ont, au rapport de Scheffer, un coloris naturel, mélé de blanc, qui produit un effet assez agréable (*u*). Néanmoins leurs traits différent peu de ceux des hommes, & Renard dit que s'il s'en trouve quelques-unes de passables, ce sont toujours des beautés Lapones, qui ne peuvent être reputées pour telles que dans leur pays. Il ajoute que la race Lapone lui semble faire admirablement la nuance entre l'homme & le singe.

Les habillemens des Lapons va-

(*u*) La Motraye le rapporte aussi en plusieurs endroits de sa Relation. *Voyez le II vol. de ses Voyages, pag.* 351, 354.

rient ſuivant les ſaiſons & leurs facultés. Leur habit d'hiver eſt une ſorte de robbe faite comme un ſac, & des culottes fort étroites qui tombent juſques ſur les talons. Ces vêtemens ſont de peaux de Rhennes, le poil en dehors (*x*). La caſaque ne deſcend qu'aux genoux. Elle eſt retrouſſée ſur les hanches par une ceinture de cuir ornée de petits boutons d'étain chez les pauvres. Les ornemens des plus riches ſont d'argent. A cette ceinture pendent un couteau dans ſa gaine, une bourſe un peu plus longue que large, un petit ſac de cuir, & un étui à ſerrer des aiguilles & du fil. La gaine du couteau eſt de cuir de Rhenne tanné, couſue avec des fils d'étain, & partout brodée de ce même fil. La bourſe eſt d'un cuir crud avec le poil & couvert d'une étoffe rouge auſſi brodée en étain. Ils portent dans cette bourſe une pierre à fuſil, qui eſt ordinairement un morceau de criſtal, un petit lingot d'a-

(*x*) Flora Lap. *pag.* 256.

cier & du soufre pour allumer du feu aux endroits où ils se trouvent : cette bourse renferme aussi leur tabac (*y*) & autres choses de peu de conséquence. Le petit sac est orné de même que la bourse, & façonné comme une poire ; c'est où ils conservent leur argent & ce qu'ils ont de plus précieux. Leur étui à aiguilles est d'une forme singuliére, qui mérite atten-

(*y*) Renard n'est pas d'accord de ce fait, & semble s'être égayé sur la façon dont les Lapons gardent leur tabac. ,, Le repas fini, dit-il, les plus
,, riches prennent pour dessert un petit morceau de
,, tabac, qu'ils tirent de derriere leur oreille, c'est
,, là le lieu où ils le font sécher, & ils n'ont point
,, d'autre boëte pour le conserver. Ils le mâchent
,, d'abord ; &, lorsqu'ils en ont tiré tout le suc, ils le
,, remettent derriere l'oreille, où il prend un
,, nouveau goût. Ils le remâchent encore une fois,
,, & le replacent de même encore ; &, lorsqu'il a
,, perdu toute sa force, ils le fument. " De tous ceux qui ont écrit sur la Laponie, Renard est le seul qui leur attribue cet usage. Qu'on juge si l'on doit s'en fier à son témoignage ! surtout après la maniere dont il s'y est pris pour bien examiner la Laponie & les Lapons, & que nous rapporterons ci-après.

tion. Il eſt compoſé d'un morceau d'étoffe de figure triangulaire, long & tronqué par la pointe. Ils le renforcent d'une petite peau dont ils le doublent, & ils y plantent leurs aiguilles. Pour ſerrer cette étoffe, ils ont un étui de la même figure, mais plus épais & plus fort, couvert de drap rouge ou d'une autre couleur, brodé avec des filets d'étain. La pelotte aux aiguilles s'inſere dans cet étui qui repréſente aſſez bien le corps d'un ſoufflet dont les deux extrémités ſont ouvertes dans toute leur largeur. C'eſt par la plus grande ouverture qu'on introduit la pelotte, qui ſe trouve arrêtée à l'autre orifice. Au travers de ce dernier, paſſe une petite courroie qui tient la pelotte ſuſpendue à la ceinture, & c'eſt ſur cette courroie que l'on fait gliſſer l'étui, pour l'ôter & le remettre (z).

(z) On voit de ces ſortes d'étuis en France, où ils portent le nom de cabriolets ou ſoufflets. Comme nous ne ſommes pas verſés dans la ſcience des modes, & dans la connoiſſance de leurs origines,

Outre toutes ces choses, ils pendent encore à leur ceinture des petites chaînes de laiton, & un grand nombre d'anneaux de même métal. Leur tête est couverte d'un bonnet rond, de la même figure que les nôtres. Ils sont d'étoffe rouge ou autre, ou de poils de Renard blanc, filés & travaillés à-peu-près comme des bas d'estame. Ceux qui ont le moyen, y font mettre une bordure de peau de Martre ou de Renard. A la chasse & en voyage, ils ont des bonnets d'une autre espece, qui descendent jusques sur les épaules, & qui leur enveloppent le col & la tête, de façon qu'il ne reste par devant qu'une ouverture assez étroite par où ils peuvent

---

nous ne pouvons pas dire si cette forme d'étuis a été portée de France en Laponie, ou si ce sont les Lapons qui nous en ont fourni les premiers modeles. Cette incertitude paroîtra sans doute un paradoxe injurieux. Des barbares avoir fourni une mode à des François! Cela seroit singulier, ou plutôt c'est incroyable. On nous permettra de rester dans l'indécision, jusqu'à ce qu'un sçavant commentateur nous ait démontré évidemment le contraire.

voir. Ils portent des bottes de peaux de Rhennes aussi avec le poil. Leurs mitaines sont de même façon.

La forme de leurs habits d'été est la même que de ceux d'hiver, mais la matiére est différente. Ils sont faits d'étoffe fort grossiére de laine crue & non teinte. Ceux des riches sont plus fins & de toutes couleurs, très-souvent rouges & jamais noirs ; ils détestent cette couleur.

Leurs bonnets d'été sont faits de la peau d'un *Loom* avec toutes ses plumes. Ils agençent si adroitement tout l'oiseau, que sans retrancher ni la tête ni les aîles, ils s'en font une coeffure qui a très-bonne grace. Les souliers qu'ils portent dans cette saison, sont encore de peau de Rhennes, le poil toujours en dehors. Chacun est l'artisan de sa chaussure, & n'y met pas beaucoup de façon. Ces souliers ont une pointe relevée en devant. Pour les assujettir aux pieds, ils les lient au moyen d'une courroie qui fait trois ou quatre tours au bas de la jambe : ce qui ressemble à des brodequins fort

grossiers. Quelquefois ils les garnissent par dessus, d'étoffe rouge ou d'autre couleur ; & afin que le poil qui est en dehors ne rende pas le soulier trop glissant par dessous, ils ont la précaution de faire la semelle de deux morceaux, dont le poil est dans un sens contraire. Cette chaussure devient-elle trop large ? ils la garnissent de cette mousse fine dont nous avons parlé.

Pour ce qui est des habillemens des femmes, ils consistent pendant l'été en une robbe d'étoffe, plissée par devant, & qui descend jusqu'aux talons. Elles portent une ceinture plus large que celle des hommes, & plus élégamment décorée. Celle-ci est enrichie de petites lames d'argent ou d'étain, découpées en fleurs, en étoiles, en petits oiseaux, & placées si près les unes des autres que cette ceinture semble être une broderie massive d'argent ou d'étain. Elles attachent à cette ceinture, ainsi que les hommes, plusieurs chaînes de laiton : l'une porte le couteau & sa gaine, l'autre la bourse ; une autre, l'étui à aiguille,

& quantité d'anneaux de laiton. Le poids de tous ces ornemens eſt quelquefois ſi conſidérable, qu'il va ſouvent au delà de vingt livres. Elles ne les tiennent pas ſuſpendus à leurs côtés, comme les femmes portent une montre, mais précisément devant elles; tout cet attirail, ſans-ceſſe balancé par leur marche, produit un cliquetis qui leur plaît infiniment. Elles ſont même perſuadées que cela contribue beaucoup à rehauſſer leur bonne mine & à donner de l'éclat à leur parure. Pour ſe couvrir le ſein, elles ont une eſpece de *reſpectueuſe* ou *palatine* d'étoffe rouge, appellée kraka, toute garnie de petits boutons fort près les uns des autres, avec de petites lames d'argent ou de cuivre mobiles & pendantes. Le devant de la robbe, qui couvre la poitrine, eſt auſſi orné de trois rangs de ces petits boutons. Rien de moins compliqué que leur coeffure. Une eſpece de calotte d'étoffe rouge, plate par deſſus & ronde par les côtés, leur couvre la tête juſqu'aux oreilles, & cache tous leurs

cheveux qu'elles ont soin de retrousser. Cet usage n'est pas pratiqué par les Lapones Moscovites. Celles-ci tressent leurs cheveux, & les laissent flotter négligemment sur leurs épaules.

Les jours où les premieres veulent paroître brillantes, tels que les fêtes, les nôces & les foires, ces coeffures sont ornées de galon de fil de lin. Des bas sans pieds, qui leur couvrent les cuisses & les jambes ; des souliers semblables à ceux des hommes ; voilà ce qui forme leur chaussure.

En hiver, leurs habits sont presque les mêmes que ceux des hommes. Une robbe de peau de Rhenne avec le poil, des culottes & des bottes de même, de grands bonnets qui leur enveloppent la tête & le col, composent tout leur accoutrement.

Outre ces différens habillemens, il en est encore un commun aux deux sexes, particuliérement l'été, & dans des circonstances extraordinaires de pêche, de chasse, ou de changemens de demeure. Il est fait tout de cuir, sans poil ; les culottes & les bas sont

d'une même piéce. Cet ajustement sert à les garantir de la piquure des Mouches.

Avant l'an 1600, les Lapons avoient toute la Laponie pour séjour. Il leur étoit libre de transférer leur domicile d'un lieu à un autre, & de s'établir dans un emplacement dont, peut-être, ils étoient d'abord éloignés de cinquante ou soixante lieues. Charles IX (*a*), roi de Suéde, leur ôta cette liberté. Après avoir fait mesurer l'étendue de la Laponie, qui relevoit de sa couronne, compter les marais, les lacs & rivieres de ce pays, ce souverain rendit un édit, par lequel il adjugeoit à chaque famille Lapone, un nombre égal de marais, de rivieres, & un terrein d'environ huit, dix à douze lieues de circonférence, proportionné à leur nombre, & propre à subvenir à leur entretien. Il fut en même temps défendu à chaque famille de sortir de l'espace qui lui avoit été assigné. Depuis cette

(*a*) Ce souverain monta sur le trône en 1604, & mourut en 1611.

époque, la jouissance des Lapons a été bornée au terrein circonscrit par cette ordonnance; mais ils n'en ont pas moins conservé l'habitude de n'avoir aucune demeure fixe. Pourvu que chaque famille ne sorte pas de ses limites respectives, elle peut, à son gré, habiter tantôt un côté, tantôt un autre; & c'est ce qui arrive encore aujourd'hui.

La nécessité où sont ces peuples, de chercher des vivres pour eux & pour leurs Rhennes, est la raison de la mobilité de leur séjour. Au temps de la pêche, ils habitent le canton de leur propriété qui fournit le plus abondamment du poisson. Ce temps passe; celui de la chasse arrive, ils habitent le pays qui y est propre, ayant attention de ménager aussi des pâturages pour leurs Rhennes. De cette façon, en suivant une ligne circulaire, dans une année, ils mangent successivement tout le pays qui est à leur discrétion, & il reproduit à mesure qu'ils s'éloignent du point où ils ont commencé à décrire le cercle.

Quant aux Lapons qui résident dans les forêts, & qui ont aussi des habitations sur les bords des rivieres & des lacs, ils s'arrangent entre eux de façon que ceux qui s'adonnent à la pêche, s'établissent tantôt sur les bords d'un lac, d'une riviere, & tantôt sur ceux d'une autre. Ceux qui nourrissent du bétail, le vont faire paître l'été sur les *Félices*, & reviennent l'hiver dans les forêts, où ils se réunissent.

Il est aisé de pressentir qu'accoutumés à une *ambulance* perpétuelle, les Lapons n'ont pas des habitations bien solides. On en voit de deux sortes. En été, quatre perches plantées en terre, & élevées de douze ou quinze pieds, font à la fois les fondemens & les pierres angulaires du bâtiment. Elles sont percées par enhaut & jointes ensemble par le moyen de quatre soliveaux insérés dans les trous qu'on y a pratiqués. Tous ces bâtons se rapprochent à leur sommet & donnent au batiment une figure pyramidale. Les perches transversa-

les ſervent à en ſoutenir une quantité d'autres, auſſi plantées en terre, & qui compoſent les parois de la cabane. Une groſſe toile enveloppe ces eſpeces de tentes, & défend les habitans des pluies & des orages.

Les maiſons d'hiver, ſans être moins ſimples, ſont un peu plus ſolides & mieux couvertes. Les Lapons les bâtiſſent avec des arbres entiers, plantés en ligne circulaire, & rapprochés par le haut, pour laiſſer un paſſage à la fumée. Quelques-unes de ces habitations ſont couvertes tout autour, de planches, de branches d'arbres, d'écorce de bouleau, de cuir bien tanné, ou de gazons fort ſerrés les uns contre les autres. Toutes les ouvertures ſont bien calfeutrées avec de la mouſſe. Ces maiſons-ci n'appartiennent guères qu'à des riches qui reviennent au même endroit au bout d'un certain temps. Les pauvres ſe bâtiſſent une demeure nouvelle chaque fois qu'ils changent de lieu. Ce n'eſt le plus ſouvent qu'une miſérable hute, compoſée de quelques

perches ſur leſquelles ſont étendus des haillons, ou des peaux d'animaux qui laiſſent encore bien des entrées au vent & au froid. Lorſqu'ils déménagent, ils emportent ſeulement la couverture de la maiſon. En un quart d'heure, une famille de huit ou dix perſonnes ramaſſe tous les uſtenciles du ménage, plie bagage, & le charge très-promptement ſur des Rhennes, qu'ils conduiſent ſur le nouveau terrein qu'ils veulent habiter. Là, on décharge ces animaux: on fait la tente, & dans moins d'une heure on a conſtruit ſon logement, & on s'y trouve établi auſſi commodément que dans celui qu'on vient de quitter. Ces deux eſpeces de maiſons ſont communes aux Lapons Danois & Suédois. A l'égard des Moſcovites, la plupart habitent dans des hutes enfoncées en terre, où des feuilles féches leur ſervent de lits. Chacune de ces premieres cabanes a deux portes, une grande par devant, & une petite par derriere. C'eſt par celle-ci que les hommes apportent

tout ce qui sert à la nourriture de la famille, le produit de la chasse ou de la pêche. Ils regardent comme un crime d'introduire ces provisions par la grande porte. Au contraire, il est défendu en tout temps aux femmes d'entrer ou sortir par la petite. Cette prohibition vient de ce que parmi eux, la rencontre d'une femme est un tres mauvais augure pour un homme qui va à la pêche ou à la chasse.

Le foyer se trouve toujours au centre de la cabanne, & la fumée en sort par un trou pratiqué au sommet. Ce foyer est un petit espace entouré de pierres, toujours surmonté d'un chaudron suspendu au toît par une branche de bouleau qui a un crochet pour servir de crémailllére. L'aire de cette maison est couvert de branches de bouleau ou de sapin, & c'est ce qui y tient lieu de pavé. Sur ces branches sont étendues quelques peaux de Rhennes qui leur servent à s'asseoir.

L'intérieur de ces cabanes est divisé en six piéces. La premiere & la plus grande, est celle qui se trouve

immédiatement derriere la petite porte interdite aux femmes. Cet eſpace eſt occupé par les hommes, ils ont là tous leurs inſtrumens de chaſſe & de pêche. La ſeconde & la troiſieme ſe trouvent aux deux côtés du foyer, dont elles ſont ſéparées par deux pieces de bois qui vont aboutir à la grande porte de devant. Une eſt pour le pere de famille & ſa femme; l'autre eſt pour les enfans & les ſerviteurs. C'eſt-là qu'ils couchent. Quelques peaux de Rhennes, placées ſur le plancher de la cabane, ſuppléent à nos lits & nos matelats qu'ils ne connoiſſent pas. En été, leur uſage eſt de s'envelopper tout le corps dans des couvertures de laine à long poil, & de ſe coucher ainſi. L'hiver ils ſe roulent d'abord dans des peaux de Rhennes, & ſe couvrent par deſſus de ces couvertures de laine qui viennent de Norvege. En toute ſaiſon, hommes & femmes ſe couchent tout nuds. A droite & à gauche de la grande porte, ſont encore pratiquées deux piéces deſtinées aux fem-

mes. C'eſt là où elles travaillent & où celles qui ſont groſſes ont des lits préparés pour faire leurs couches.

Outre ces logemens, ils ont encore deux ſortes de bâtimens qui ſervent de magaſins pour ſerrer leurs proviſions de bouche & leurs effets de commerce ; voici comment ils les conſtruiſent. Après avoir coupé un ſapin à ſix ou ſept pieds de terre, ils y emboitent deux bâtons en ſautoir, ſur leſquels ils établiſſent un petit édifice couvert de planches, & tel qu'un petit colombier. Afin de le mettre hors d'ateinte des bêtes ſauvages & des rats, ils dépouillent ce tronc d'arbre de ſon écorce, & ils l'enduiſent de graiſſe pour en augmenter le poli & la lubricité. Un tronc d'arbre dans lequel ils creuſent des degrés, eſt l'échelle qui ſert à monter dans cette armoire.

L'autre façon de conſtruire leur magaſin eſt d'enclaver des ſabliéres dans quatre arbres, plantés en quarré, & d'éléver ſur ces bois une eſpece de petite hute qu'ils couvrent de planches.

ches. Ils font à ces arbres-ci, la même opération qu'à ceux qui portent l'autre forte de magafin ; cependant la force & la voracité des Ours mettent encore leurs précautions en défaut. Il arrive fouvent que ces animaux renverfent le garde-manger, & dévorent dans une nuit les provifions qu'une famille Lapone avoit amaffées avec bien du temps & beaucoup de peine. Pour obvier à ces inconvéniens, ils ont plufieurs magafins de cette nature & en différens endroits.

Il y a quelque variété dans la nourriture des Lapons. Ceux qui habitent les montagnes, pour faire paître leurs troupeaux, fe nourriffent de chair de Rhenne, & de fromages qu'ils font avec le lait de ces animaux. Quelques-uns achetent, en Norvege, à la foire de S. Jean, des Bœufs, des Vaches, des Chevres & des Brebis dont ils tirent le lait en été; puis ils les tuent toujours en automne, lorfque les pâturages viennent à manquer. Auffi ne confervent-ils pas d'autre bétail que leurs Rhennes.

Tous les autres Lapons ne vivent que de la pêche & de la chaſſe. Entre toutes les bêtes ſauvages dont ils ſe nourriſſent, la chair d'Ours fait particuliérement leurs délices. C'eſt avec cette viande qu'ils font leurs feſtins & qu'ils regalent leurs meilleurs amis.

La langue de Rhenne paſſe auſſi pour un morceau très-délicat, ainſi que la graiſſe & la moëlle des os de cet animal. Au lieu de farine & de pain, ils ſe ſervent de poiſſons ſéchés réduits en poudre, & de jeunes bourgeons de pins qu'ils cueillent au commencement de l'été. L'écorce intérieure de ces arbres remplace auſſi le ſel dont ils font très-peu d'uſage, quoique les Suédois & les Norvégiens leur en fourniſſent. Voici comment ils la préparent.

Après avoir levé la groſſe écorce de l'arbre, ils prennent la petite peau intérieure, qu'on appelle *parenchyme*. Ils la ſéparent en feuilles fort déliées, qu'ils font ſécher au ſoleil. Cette préparation finie, ils rompent en petits morceaux cette peau corticale & ils

en rempliſſent des caiſſes. Ils choiſiſſent un endroit bien expoſé au Soleil, pour enterrer ces caiſſes à une petite profondeur. Ils les couvrent de ſable & les laiſſent ainſi s'échauffer pendant une journée. Un grand feu qu'ils font enſuite ſur la place qui renferme les boëtes, ſéche & cuit ces écorces, en leur donnant une couleur rouge fort agréable & une ſaveur très-flatteuſe. Cette écorce devenue par cette opération extrêmement friable, eſt le ſel des Lappons, qu'ils appellent *Santopelzy*. Ils ont grand ſoin d'en ſaupoudrer preſque tous leurs alimens. Ils font cuire aſſez ſouvent le gibier & le poiſſon enſemble, & les retirent en même temps. Le poiſſon eſt à peine cuit, la viande eſt à demi-crue; n'importe, elle leur plaît d'avantage de cette façon; elle rend plus de ſucs, ils le boivent avec délices. Pour ce qui eſt du poiſſon ou de la viande ſéchée, ils ne prennent pas la peine de les faire cuire. Il eſt vrai de dire que, par l'expoſition au froid pénétrant de ces climats, ces chairs par-

viennent à un degré de mortification & de desséchement, qui ne diffère gueres de la cuisson qu'elles acquierent à l'ardeur brûlante du soleil en d'autres pays.

Les Lapons ont encore une sorte d'aliment composé avec de l'angélique, ou de l'oseille cuite dans du lait de Rhenne. Ils font bouillir le tout ensemble pendant une journée, y mêlent du Santopelzy, & le conservent pour l'hiver.

Quoique l'art admirable des desserts & du confiseur soient inconnus parmi ces pauvres habitans, ils ont cependant des espéces de confitures & de marmelades, qui sont très-estimées chez eux. Ils cueillent des mûres, lorsqu'elles commencent à mûrir, & les font cuire à petit feu dans leur propre suc. Lorsqu'elles sont amolies, ils répandent par dessus un peu de sel très-menu, & les placent dans un vase d'écorce de bouleau bien fermé qu'ils mettent en terre, & qu'ils recouvrent avec beaucoup de soin.

Lorsqu'ils veulent manger de ces

mûres, ils les tirent de là, aussi entieres & aussi fraîches, que si elles venoient d'être cueillies. Cette sorte de confitures est particuliérement en usage dans le temps où les autres fruits manquent.

Leur marmelade se fait aussi avec des mures, des capres rouges, ou autres fruits de ce genre, cuits avec des œufs de poissons cruds, ou même le poisson qu'ils font cuire d'abord. Lorsqu'il est cuit, ils en ôtent toutes les arrêtes, le mettent dans un mortier de bois avec des mures ou d'autres fruits, & pilent le tout ensemble, jusqu'à ce qu'il soit réduit en bouillie.

La rigueur du froid, qui ne permet pas de conserver de la bierre, ou d'autres boissons, réduit les habitans de ces contrées à ne boire que de l'eau. L'hiver, ils en tiennent toujours un chaudron suspendu sur le feu, de peur qu'elle ne gêle; chacun en puise avec une cuillere de bois, & en boit autant qu'il lui plaît. L'eau, dans laquelle ils ils font cuire leurs poissons & leurs viandes, ne leur est pas inutile non

plus ; c'eſt pour eux un breuvage plus agréable que de l'eau pure.

Quoique naturellement tous les Lapons ſoient abſtêmes : cependant il y a apparence que cette qualité ne leur vient que de la rareté des boiſſons ſpiritueuſes. Les liqueurs fortes ſurtout paroiſſent avoir beaucoup d'attraits pour eux. L'eau-de-vie eſt le plus grand régal qu'on puiſſe leur faire : elle eſt, pour ainſi dire, la clef de leur ame, & le véhicule de leur amitié. C'eſt un moyen immanquable de ſe concillier leurs bonnes graces, & d'en obtenir tout ce que l'on deſire.

Après avoir vû ce qui peut compoſer leurs repas ; conſidérons un peu la maniere dont ils les prennent ? S'ils ne nous préſentent pas des exemples de délicateſſe ni de propreté, nous y trouverons des leçons admirables de reconnoiſſance envers le créateur, & des ſignes non équivoques de leur amour pour la paix & l'union entre eux.

En hiver, ils s'aſſoyent en cercle au tour du feu & du chaudron, qui eſt au

milieu, ou près de l'endroit destiné au pere de famille & de sa femme. Point de cérémonial, point de simagrées pour prendre place à table. Chacun occupe celle dont il se trouve à portée, sans choix, sans déférence. Quelques écorces de bouleau cousues ensemble, ou une simple planche posée sur l'aire de la cabane, sert à la fois de table & de plats. On tire les viandes du chaudron : on les pose sur la table, & chacun en prend à son gré un morceau qu'il met dans son bonnet, ou le coin de son habit. On mange en silence, & avec beaucoup d'avidité. Si c'est du lait, ou quelque nourriture liquide, on la met dans un tronc de bouleau creusé, & tout le monde y puise avec une grande cuillere de bois.

En été, ils mangent hors de leurs cabanes, sur quelques gazons verds. Ils prennent leurs repas deux fois par jour, à peu près à midi & le soir. Tous sont très-gourmands. Lorsqu'ils ont de la chair d'Ours ou de Rhennes sauvages, ils mangent jour & nuit, & ne se réservent rien pour le lendemain.

Malgré cette intempérance, lorsque les vivres leur manquent, ils sçavent endurer la faim avec une patience incroyable ; peu suffit alors pour leur nourriture. La premiere chose qu'ils font après le repas, c'est de lever les mains au ciel en récitant cette priere : *Graces à Dieu, qui a créé la nourriture pour notre commodité* ; ou bien : *Mon Dieu, soyez loué & béni de nous avoir donné la nourriture ; faites que celle que nous venons de prendre dans le moment nous serve & rétablisse nos forces corporelles ?* Après ces témoignages de gratitude, ils se frappent tous dans la main, en s'exhortant mutuellement à se garder fidélité dans leur amitié. Cette cérémonie, dit le traducteur de Scheffer, est bien propre à les faire ressouvenir du lien de la charité, qui les oblige à n'avoir qu'un cœur, comme ils n'ont eu qu'une même table.

Généralement tous les Lapons sont superstitieux, lâches & craintifs. Dès qu'ils voient quelque navire qui approche de leurs côtes, ou qu'ils apperçoi-

vent un étranger ou ses traces, ils s'enfuient. Quoique les autres pays, sujets du roi de Suede, & voisins de la Laponie, fournissent des troupes à ce souverain, jamais & en aucun temps, la Laponie n'a fourni un homme. C'est en vain que Gustave Adolphe essaya d'avoir dans son armée un régiment de Lapons. Outre leur poltronnerie excessive, ils ne peuvent vivre hors de leur patrie : dès qu'ils s'en éloignent, ils tombent malades, & meurent, s'ils n'y reviennent bientôt. D'après toutes les expériences réitérées à cet égard, il semble que l'air, si rigoureux de leur pays, est le seul qu'il leur soit propre; tout autre plus doux les tue. Stenon, prince de Suede, ayant envoyé en présent à Frédéric, duc de Holstein, un Lapon & une Lapone nouvellement mariés, avec six Rhennes; ces personnes moururent peu de temps après leur arrivée dans le Holstein, & leurs Rhennes ne leur survêcurent que peu de jours.

A la plus grande lâcheté, ces peuples joignent une défiance & une per-

fidie (*b*) ſans égales. Tout eſt mis en œuvre pour perdre leur ennemi. La magie ſurtout leur paroît bien propre à ſervir leur reſſentiment. Ils ne manquent pas de faire jouer ſecrétement les reſſorts les plus ſûrs de cet art (ſuivant eux) pour ſe défaire, ſans qu'il y paroiſſe, de ceux à qui ils en veulent.

Ils ſont encore entêtés, violens, menteurs, fourbes, dédaigneux & mélancoliques. Il eſt très-difficile de les appaiſer, quand ils ſont une fois en colere. Les femmes ſurtout pouſſent l'emportement juſqu'à l'excès. Quelqu'un les fâche-t-il ? Elles s'élancent ſur lui comme des lionnes irritées, l'outragent, & le frappent tant qu'elles ont de force : elles ſe ménagent ſi peu dans ces inſtans, que les loix de la pudeur & de l'honnêteté ſont violées de la maniere la plus indécente.

Cette nation paroît en général très-

(*b*) Il eſt bon d'obſerver que ces défauts n'ont pas toujours été communs parmi eux. On en verra la ſource plus avant.

débauchée & luxurieuſe. Le ſéjour habituel que font enſemble les filles & les garçons, rend le libertinage très-commun, & la ſtérilité naturelle des Lapones ne manque pas encore d'entretenir leur commerce criminel.

La pareſſe eſt auſſi parmi les Lapons un vice très-commun, & preſque indeſtructible. Il n'y a que la faim ou la néceſſité qui puiſſe les faire ſortir de leur cabane, pour aller à la chaſſe & à la pêche. Le deſir de ſe procurer de l'eau-de-vie eſt encore un ſtimulant ſûr pour les porter au travail. Dans l'ivreſſe, les hommes ſont très-dangereux. Ils ſe plaiſent à vexer les autres nations par des ſarcaſmes inſolens, des injures très piquantes. Rien ne les effraie. Une brutalité intrépide, une valeur féroce remplacent alors leur lâcheté naturelle. On les voit ſe quereller, ſe ruer les uns ſur les autres comme des dogues, s'aſſommer à grands coups de poing, ou ſe battre à coups de couteau. La rage du vainqueur ne ſe borne pas à bleſſer au haſard ſon adverſaire, il lui fend la bouche

de chaque côté, jusqu'aux oreilles. Lorsque les fumées de l'eau-de-vie sont dissipées, ce ne sont plus que des hommes timides, des lâches, que la vue d'un étranger trouble & fait enfuir.

Si les Lapons ont bien des mauvaises qualités, ils en ont aussi d'estimables. Le vol est en horreur à tous. Chacun y jouit paisiblement de son bien, sans crainte qu'un autre ne lui enléve. Les marchands couvrent simplement leurs marchandises, pour les garantir de la neige, & les laissent ainsi au milieu des bois, sans se mettre en peine des événemens.

La charité est principalement la vertu de ces peuples. Leur zéle a assister les misérables, ne se borne pas seulement à de vagues promesses, ou à des protestations d'une impuissance factice. Un pauvre Lapon, qui n'a pas le moyen d'avoir des Rhennes, va-t-il prier un riche de lui en prêter trois, quatre ou même davantage? il est assuré de ne pas essuyer un refus. Il arrive souvent qu'ils logent & nourrissent plusieurs pauvres de leur nation, pendant un an ou plus longtemps encore.

L'hoſpitalité ne leur eſt pas moins connue que la charité, & ils la pratiquent de même. Leur bienfaiſance s'étend juſqu'aux étrangers & aux voyageurs. Ils les reçoivent avec une cordialité & des témoignages de bonne volonté tout-à-fait admirables. Les vivres, les rafraîchiſſemens néceſſaires à ces paſſans, leur ſont fournis avec autant de ſoin que s'ils les payoient.

Rien ne coûte moins à un Lapon qu'un ſerment. Lorſqu'il veut affirmer quelque choſe, les imprécations les plus effroyables ne ſont pas ménagées. Veut-il jurer ? Il ſe déshabille tout nud juſqu'à la ceinture. En cet état, il ſe donne lui, ſa femme, ſes enfans & ſes Rhennes aux diables, ſi ce qu'il dit n'eſt pas vrai.

Le maraſme auquel ils ſont naturellement ſujets, leur cauſe des rêves très-fâcheux. Ils s'imaginent que ce ſont des génies qui leur découvrent quantité de choſes ſecretes pendant le ſommeil. On les voit ſouvent couchés par terre & endormis ; chanter à pleine tête, quelquefois pleurer, crier d'une

telle maniere que l'on croiroit entendre hurler des loups.

Il n'eſt queſtion, chez ces peuples, ni de ſciences, ni d'arts libéraux. Les arts méchaniques ſont les ſeuls qu'ils connoiſſent. Le principal de ces arts eſt de faire la cuiſine : il ne s'exerce que par les hommes. A leur retour de la chaſſe ou de la pêche, ils préparent ce qu'ils ont pris, ſans permettre que les femmes leur aident en rien. Quoique cet art, ſi peu compliqué parmi cette nation, n'exige pas beaucoup d'adreſſe, & encore moins de ſcience, les Lapones en ignorent abſolument la pratique.

Les autres occupations des hommes conſiſtent à faire des barques, des traîneaux, une ſorte de chauſſure pour courir ſur la neige, des coffres, des armoires, des corbeilles, des paniers, des tabatiéres, des navettes, & généralement tous les uſtenciles du ménage, & les inſtrumens de chaſſe & de pêche.

Il ne ſera peut-être pas inutile de donner une deſcription ſuccinte de

quelques-uns de ces ouvrages ; elle pourra ſervir à démontrer que cette nation n'eſt pas auſſi ſtupide qu'on l'a toujours repréſentée ; puiſque ſans étude, ſans maîtres, ils ſçavent faire très-adroitement tout ce qui leur eſt néceſſaire, & tirer du travail de leurs mains une ſorte de luxe qui, chez eux même attire de la conſidération.

Leurs barques ont à peu près la même forme qu'ailleurs : elles ſont compoſées de quelques branches de ſapin, couſues enſemble avec des cordes faites de nerfs de Rhennes ou de racines de pin tordues. Tous les interſtices des planches ſont bien calfatés avec de la mouſſe & une eſpece de goudron qu'ils font avec des écailles de poiſſons & de la réſine qu'ils tirent des pins. Ces barques ont deux ou quatre rames, diſpoſées de façon qu'un homme en peut manier deux fort aiſément. En été ils ſe tiennent tout nuds dans ces barques, pour être prêts à tout événement.

Il y a de deux ſortes de traîneaux : ceux de voyage & ceux de bagage. Les

premiers se nomment *Pulka.* Qu'on se représente la moitié d'une petite barque avec une proue aigüe, relevée par devant, & posée sur une quille qui n'a que deux ou trois pouces de largeur, & l'on aura la figure de ces traîneaux. Le devant est couvert de planches, auxquelles on attache une peau de Rhenne, qui se rabat sur celui qui est dans le pulka. Une autre planche plus élevée que le corps de la voiture, en forme le derriere, & sert d'appui au voyageur. Comme ces traîneaux ne glissent que sur cette quille si peu large, la grande difficulté est de se soutenir en équilibre. On se tient à demi-couché dans ces Pulkas, qui n'ont ordinairement que quatre pieds de long. L'on est lié de façon qu'il ne reste que l'usage des mains; l'une sert à conduire le Rhenne, par une corde attachée à la racine de son bois; & l'autre à porter, tantôt à droite, tantôt à gauche, un petit bâton pour empêcher la voiture de verser.

Le Rhenne est attelé au traîneau,

par un ſeul trait qui, lui paſſant ſous le ventre & entre les jambes, s'attache à une bande de cuir qui lui entoure le col & lui ſert de collier. C'eſt quelque choſe de prodigieux que de voir la rapidité avec laquelle gliſſent ces voitures, ſur tout en deſcendant les montagnes.

Le traîneau de l'autre ſorte eſt peu différent du premier. Sa longueur eſt communément de douze à quinze pieds. Ils le nomment *Achkio*. C'eſt ſur celui-ci qu'ils chargent leurs meubles, & qu'ils tranſportent leur ménage, lorſqu'ils changent de domicile.

Rien de mieux inventé & de plus commode pour courir ſur la neige, que leurs chauſſures. C'eſt une ſorte de patins fort épais, de bois de ſapin, longs de ſix ou huit pieds & larges de ſix pouces. Ces patins ſont relevés en pointe ſur le devant, & percés dans le milieu, pour y paſſer un cuir qui tient le pied ferme & immobile. Avec cette chauſſure, les Lapons courent ſur la neige avec tant

de vîtesse, qu'ils attrapent aisément les animaux les plus legers à la course. Ils portent un bâton, au bout duquel est une petite planche ronde de quinze à dix-huit pouces de circonférence : ce bâton leur sert à s'élancer, se diriger, se soutenir & s'arrêter. Ils descendent avec ces patins les fonds les plus précipités & montent les montagnes les plus escarpées.

Les metiers de menuisier & de tabletier, sont encore de ceux où les Lapons excellent. Ils sçavent faire des armoires & des coffres très-jolis & très-propres. Ils y appliquent des petits ornemens d'os de Rhennes taillés en petites lames diversement contournées, & enchassées avec toute la finesse possible.

Leur adresse n'est pas moindre à faire des corbeilles & des paniers avec des racines d'arbres, qu'ils coupent en filets très-menus. A force de battre ces racines, elles acquierent une flexibilité qui les rend aussi douces & aussi maniables que l'osier le plus

tendre. Les cuilleres, les manches de couteau & d'autres outils qu'ils font d'os de Rhennes, sont aussi très-proprement travaillés. Ils y gravent, avec une pointe de couteau, différentes figures, entremêlées de canelures disposées dans un ordre fort agréable. Toutes ces gravures sont remplies d'une couleur noire qui produit le plus bel effet sur le fond blanc de ces os.

A ces enjolivemens, ils ajoutent au bout du manche de ces ustenciles, des petites lames pendantes ou des anneaux entrelassés avec une dextérité singuliére & faits de la même piéce d'os. Ils se servent encore des os de Rhennes pour faire des moules, où ils fondent des balles de fusil, & les diverses figures d'étain dont ils embellissent leurs habillemens.

Le travail des femmes est de tailler coudre les habits, les souliers & tout ce qui concerne leurs vêtemens & ceux des hommes. Elles font aussi tous les harnois des Rhennes & les différens fils de nerfs dont elles se servent. La laine de brebis, filée,

leur sert à faire une sorte de rubau fort estimée parmi elle. Filer le poil de Lievre blanc, en faire des mitaines & des bonnets très-doux & très-chauds, est encore une de leurs occupations ordinaires.

C'est sur-tout à fabriquer du fil d'étain, que paroît leur industrie & les plus adroites de ces femmes jouissent d'une grande considération. Elles ont un morceau de corne percé de plusieurs trous inégaux en largeur : elles font passer par les grands, ensuite par les petits, comme par une filiére, un morceau d'étain de la longueur d'une aune. Elles le tirent avec les dents jusqu'à ce que la ductilité de ce métal, l'ait amené au point où elles le veulent. Elles applatissent ensuite d'un côté ce filet d'étain, & par le moyen d'un fuseau, elles le joignent à un fil de nerf, avec tant d'adresse, que celui-ci se trouve par tout couvert de l'autre, & semble être entiérement d'étain.

C'est avec ce fil qu'elles brodent à l'aiguille, comme nous l'avons vu,

tous leurs vêtemens & même les harnois des Rhennes.

Il y a, dit Scheffer, beaucoup d'esprit dans l'invention de ces ornemens, & beaucoup d'agrément dans leur distribution. Elles y ajoutent des petites aiguillettes, des houpes garnies de ces filets d'étain & faites de morceaux de laine de différentes couleurs. J'ai dans mon cabinet, ajoute-t-il, des bourses, des étuis à aiguilles, des gaines de couteau, des souliers & autres choses brodées de cette maniere. On ne peut les voir qu'avec la plus grande admiration.

Outre ces occupations qui ne sont la plupart que pour l'agrément, les femmes en ont de plus utiles, qu'elles partagent avec les hommes. Telles sont la pêche, la garde des troupeaux, les soins intérieurs du ménage, les embarras du démenagement & des voyages qu'il faut faire pour aller s'établir ailleurs. Dans ces dernieres circonstances, le pere de famille assis dans son traîneau, marche à la tête du bagage & conduit une partie des

Rhennes qui tirent chacun un achkio chargé. Le premier Rhenne eſt attaché au Pulka du maître, & tous ſont rangés à la file.

Sa femme, auſſi dans ſon traîneau, conduit l'autre partie des équipages, rangés de la même façon, & marche à la tête d'une ſeconde colonne d'achkios.

Pour ce qui eſt de la pêche, les femmes s'en occupent tout autant que les hommes. En l'abſence de leurs maris, elles vont quelquefois pêcher très-loin, & demeurent pluſieurs ſemaines hors de leurs maiſons. Elles font ſécher le poiſſon qu'elles prennent, & le préparent pour en faire de groſſes proviſions. L'hiver même ne met point d'obſtacle à cet exercice. De diſtance en diſtance, les Lapons font des ouvertures dans la glace, ſous laquelle ils introduiſent leurs filets. A l'aide d'une perche, ils les pouſſent de trou en trou, parcourent un aſſez grand eſpace, & les retirent par ces mêmes ouvertures.

Ce qu'il y a de ſurprenant, dit Renard, c'eſt que dans ce temps, ils rapportent dans leurs filets des monceaux d'hirondelles qui ne donnent aucun ſigne de vie (*c*). Si on les approche

(*c*) Rien n'eſt moins ſûr que ce fait, & même, ſuivant l'opinion des plus habiles naturaliſtes modernes, il eſt abſolument incroyable.

C'a toujours été une grande queſtion, que de ſçavoir au vrai ce que deviennent les Hirondelles, lorſqu'elles diſparoiſſent à la fin de l'automne. Bien des Ornithologiſtes prétendent qu'elles ſe précipitent au fond des eaux, où elles reſtent engourdies jusqu'au printemps. C'eſt le ſentiment d'Olaus Magnus, des PP. Kirker, du Tertre, de MM. Klein, Gottſch, & de pluſieurs autres écrivains étrangers. M. Pluche, ſi avantageuſement connu par ſon *Spectacle de la nature*, (*tome I, pag.* 324) n'a pas fait difficulté d'adopter cette opinion, en ajoutant que la précaution que les Hirondelles ont priſe de ſe bien luſtrer les plumes avec leur huile, & de ſe pelotonner la tête en dedans & le dos en dehors, les garantit ſous l'eau, & ſous la glace même; qu'elles s'y engourdiſſent & y paſſent l'hiver ſans mouvement, le cœur continuant cependant toujours ſes mouvemens. C'eſt dommage que cet écrivain eſtimable, ne nous ait pas expliqué comment pouvoient s'accorder les loix de la phyſique avec

du feu, & qu'on leur fasse sentir une douce chaleur ; d'abord elles remuent

---

ce passage des Hirondelles d'un élément dans un autre. Si ces oiseaux restent tant de mois sous l'eau, comment respirent-ils alors ? Ils n'ont ni ouies, ni poumons comme les poissons, ils n'ont pas non plus de trou ovale, par lequel le sang peut circuler sans le secours de l'air extérieur, de même que les enfans au ventre de leur mere.

M. Frisch, célébre naturaliste Allemand, dit avoir attaché aux pattes de quelques Hirondelles, peu de temps avant leur départ, un fil rouge teint avec une couleur détrempée dans l'eau, & les avoir vu revenir le printemps suivant avec leur fil rouge aux pattes. Si elles étoient restées quelque temps dans l'eau, il est sûr que la couleur se fut passée.

M. de Réaumur, cet observateur dont le nom emporte la plus juste célébrité, étoit bien éloigné de croire que les Hirondelles pussent changer d'élément.

Un naturaliste François, qui a passé plusieurs années en Pologne, nous a dit avoir témoigné un grand empressement de voir pêcher des Hirondelles dans les lacs, & s'être informé avec beaucoup de soin de la réalité des faits rapportés par Rzackinsky ; (*Hist. Cur. Pol. tome I, page* 284.) mais on l'a toujours renvoyé aux pays éloignés ; de Pologne en Lithuanie, & dans ce duché aux fonds des marais du Palatinat de Wilna.

un

un peu, elles secouent les aîles, puis prennent leur essor.

La chasse est l'occupation la plus estimée des Lapons. Elle est absolument interdite aux femmes, & il ne leur est pas même permis d'approcher des instrumens qui y servent, ni de toucher des mains les bêtes qui ont été prises.

La superstition qui règne parmi eux, leur fait observer bien des formalités avant que de se déterminer à aller à la chasse. Ils ont des jours réputés malheureux & de mauvaise augure, pendant lesquels rien ne pourroit les contraindre à sortir de leur cabane. De ce nombre, sont les jours de sainte Catherine, de saint Clément & de saint Marc (*d*).

(*d*) On ne s'attend pas, sans doute, que nous allons indiquer les raisons que ces peuples peuvent avoir de regarder ces jours comme des jours de malheur. C'est une tradition, un usage qu'ils ont reçu de leurs peres, & qu'ils observent très-scrupuleusement, sans se mettre en peine d'examiner si c'est à tort ou avec raison, Au reste, ce n'est peut-être

Ils s'imaginent que s'ils alloient à la chasse, leurs arcs se romproient, & qu'ils seroient malheureux toute l'année. En tout temps, ils ont soin de ne pas sortir par la porte ordinaire & commune à toute la famille, mais par la petite porte.

Nous ne nous arrêterons pas à parler ici de leur maniere d'attraper les petits animaux, tels que les Renards, les Martres, les Hermines & les Petits-gris. Il suffit de dire qu'ils en prennent beaucoup avec leurs chiens ou dans des piéges, & qu'ils en tuent aussi un bon nombre avec des flêches dont le bout est rond; ce qui assomme l'animal sans endommager sa peau. Les Loups, les Goulus & les Rhennes sauvages se tuent à coup de fusil. Ces derniers se prennent encore dans des fosses qu'ils pratiquent au bout d'une allée large de quinze à vingt

---

pas par cet endroit que les Lapons different le plus des nations civilisées. Il ne seroit pas difficile de trouver parmi celles-ci des exemples d'engoûment non moins répréhensible.

pieds, & quelquefois de deux lieues de long. Des filets étendus ſur de hautes perches, forment cette avenue. Lorſque les Rhennes y ſont une fois engagés, les chaſſeurs les lancent avec leurs chiens, juſqu'à ce qu'ils ſoient tombés dans les foſſes où ſe termine l'allée.

La chaſſe de l'Ours mérite une attention particuliére à cauſe de ſa ſingularité, & des fêtes qu'ils font à cette occaſion. Point d'honneur plus réel, point de titres plus glorieux pour un Lapon, que d'avoir tué un Ours. Chaque fois qu'il a aſſiſté à la mort d'un de ces animaux, il fait de ſon poil une petite aigrette qu'il porte à ſon bonnet ou dans un endroit apparent de ſes habits, & ce ſont pour lui autant de ſignes de conſidération. Il eſt aiſé de compter combien un Lapon aura tué d'Ours en ſa vie, par les houpes de poil qu'il porte ſur ſes habillemens.

Au commencement de l'automne, quand il eſt tombé quelque peu de neige, ſi un Lapon a obſervé les traces

d'un Ours, il s'étudie à trouver son repaire, & c'est lui qui prend soin de la chasse. Tout joyeux de sa découverte, il vient d'abord en faire part à ses parens, ses amis, & ne manque pas de les inviter à cette chasse comme à un grand festin. Ce n'est cependant qu'en mars ou avril que s'exécute cette partie, parce qu'alors la neige étant bien ferme, il leur est plus aisé de courir avec leurs patins & de mettre leurs chiens sur la voie de la bête.

Le chef des chasseurs ayant assemblé tout son monde, choisit celui qui sçait le mieux battre du tambour, & qu'il regarde comme le plus habile négromancien. Il le charge de frapper sur le tambour, & de voir quel sera le succès de la chasse.

Si les augures sont favorables, ils entrent dans la forêt rangés en bon ordre, sur une seule file. Celui qui a découvert le repaire de l'Ours, est le conducteur & le capitaine. Il ne doit point avoir d'autres armes qu'un bâton. Pour marque de son généra-

ſat, les autres attachent à la poignée de ce bâton, un gros anneau de cuivre ou d'étain. Le ſorcier marche après le capitaine, portant toujours ſon tambour. Après ces deux-ci, vient celui à qui il eſt ordonné de donner le premier coup à l'Ours, & enſuite tous les autres à leur rang. Chacun d'eux a ſon ordre particulier, qu'il doit exécuter après que l'Ours aura été tué. L'un eſt chargé de dépécer la bête; l'autre de faire cuire la viande; un autre a l'emploi d'aller chercher le bois, un autre l'eau, &c. chacun remplit ſcrupuleuſement les fonctions qui lui ont été preſcrites, ſans que perſonne en commette un autre à ſa place.

Parvenus à la taniére de l'Ours, ils l'attaquent avec une intrépidité & un courage étonnant; ils le percent à coups de hallebarde & de mouſquet, ſans autre précaution & ſans faire uſage de plus grand artifice.

L'animal eſt-il mort? une chanſon entonnée par le capitaine eſt le ſignal de la victoire. C'eſt alors que tous à l'envi

déployent en chantant leur satisfaction & l'allegresse qu'ils éprouvent. Cette chanson est une action de graces à l'Ours de ce qu'il ne leur a fait aucun mal. Ils lui témoignent beaucoup de plaisir de ce qu'il s'est laissé tuer, sans rompre leurs armes & leurs bâtons. Après cette chanson, ils tirent l'Ours de sa taniére & le fouettent avec des verges & des baguettes. On le charge ensuite sur un traîneau; on attele un Rhenne & on le voiture dans la cabane destinée au festin qui doit succéder à la chasse. Tous se rangent en demi-cercle autour du traîneau & le suivent en chantant une chanson différente de la premiere. Par celle-ci, qui semble une dérision, ils prient l'Ours de ne leur point envoyer d'orages & de ne causer aucun mal aux auteurs de sa mort.

Le Rhenne qui a amené l'Ours à la cabane, est exempt de travail pendant une année. Près de cette cabane destinée à écorcher l'Ours & à le faire cuire, il en est une autre préparée pour le festin général. C'est-là

que les femmes attendent le retour de leurs maris avec impatience. Lorsque ceux ci arrivent, ils chantent une nouvelle chanson, pour exhorter leurs femmes à faire leur devoir dans cette occasion. Ce devoir consiste à mâcher de l'écorce d'aulne, qui donne une couleur rouge comme la sanguine. Ces femmes, après avoir bien broyé cette écorce avec les dents, crachent au visage de leurs maris. Leur salive teint les hommes en rouge & les fait paroître couverts de sang, comme si c'étoit celui de l'Ours & une preuve apparente de valeur & de courage.

Après cette cérémonie, toutes les femmes se mettent à chanter:

Nous vous rendons de grandes graces, nos chers maris, de nous avoir apporté cette proie : nous prenons bien de la part au plaisir que vous avez eu de tuer l'Ours.

Puis on se met à table, & l'on sert tout ce que l'on a de plus excellent; sans cependant que la chair d'Ours y soit comprise. C'est un autre festin auquel les femmes n'assistent pas.

Cette fête finie, les hommes se retirent. Aucun des chasseurs ne peut habiter avec sa femme, ni même la toucher, que trois jours après cette chasse. Le capitaine doit s'abstenir de voir la sienne pendant cinq jours.

Après cette premiere fête, les hommes se rendent à la cabane où l'Ours a été porté, ils l'écorchent & le préparent pour le manger. Il est très-défendu aux femmes d'en approcher. La peau appartient à celui qui a découvert la bête. Ils font cuire ensemble la chair, le lard & le sang, & tous s'assoyent autour du foyer, en observant le même ordre qui a été prescrit lors de la chasse. Le capitaine est à la place la plus élevée, puis l'homme au tambour, & ainsi de suite. Lorsque la viande est cuite, le capitaine en fait deux parts; l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes. C'est le sorcier qui est l'*architriclin* & qui distribue à chacun sa portion. Dans la part des femmes, il a grand soin de ne pas donner des parties de derriere de l'Ours: elles n'appartiennent qu'aux hommes.

Deux Lapons ſont députés pour porter aux femmes ce qui leur eſt deſtiné. Dès qu'ils apperçoivent celles-ci, ils chantent une chanſon, conçue en ces termes :

Voici des hommes qui arrivent de Suede, de Pologne, d'Angleterre & de France, pour vous apporter des préſens.

Les femmes ſortent de la cabane & viennent au devant des députés, en repondant à leur chanſon par celle-ci.

Hommes, qui arrivez de Suede, de Pologne, d'Angleterre & de France (*e*), venez ? nous vous mettrons autour des cuiſſes des houpes de laines rouges.

Et en même temps elles prennent les preſens & rempliſſent leurs promeſſes.

Trois jours après la chaſſe, les hommes viennent trouver leurs femmes, qui les reçoivent en chantant. Elles leur jettent ſur le dos une pélée de cendres ; c'eſt là l'expiation du meurtre

(*e*) Ils citent ces Royaumes comme des pays très reculés, & dont l'éloignement ajoute un nouveau prix aux préſens.

de la bête,& l'ablution de la ſouillure qu'ils croyent avoir contractée par cette mort.

La chaſſe aux oiſeaux s'exerce ſuivant les ſaiſons. En été, ils ſe ſervent d'arcs ou de fuſils. En hiver, de lacets & de piéges. C'eſt particuliérement à ces Perdrix blanches à pieds velus, appellées *Lagopodes*, qu'ils en veulent, & ils en prennent de grandes quantités.

Leurs armes ſont, ainſi qu'on l'a vu, des arcs, des fleches garnies d'os ou de fer, des arbalêtes, des hallebardes, des fuſils & toutes ſortes d'armes à feu, qu'ils tirent d'une petite ville de Bothnie, où il y en a une manufacture célèbre dans le pays.

Quoique les Lapons ſoient tous baptiſés, il eſt cependant aſſez difficille de dire s'ils ſont Chrétiens. Leur religion eſt mêlée de tant de pratiques ſuperſtitieuſes & d'adorations de dieux particuliers, qu'on peut aſſurer que le polythéiſme eſt la religion dominante en Laponie.

» Je ne les ai pas trouvé, dit la

» Motraye, bien ſçavans ſur cet article. Ils ne m'ont pas paru meilleurs chrétiens que payens, ni meilleurs payens que magiciens ; mais en tout cela aſſez égaux à leurs Rhennes. Ils ne regardent la religion chrétienne que comme un fardeau ou un impôt de quelques livres de viande, de fromage, & de quelques peaux &c. que les prêtres exigent d'eux pour le batême, la communion, leurs ſermons &c. parce qu'on ne prend pas les meſures propres à le leur faire regarder autrement, & que l'avarice de quelques-uns leur vend ſi cher les choſes ſpirituelles, qu'elle les fait fuir à pluſieurs d'entr'eux.

» La plûpart ne ſçavent même pas l'oraiſon dominicale. Il ſemble que, parce qu'ils ne mangent pas de pain, on croye ſuperflu de leur apprendre à en demander au Seigneur.

» Toutes les dépenſes que la cour de Suede fait pour l'entretien de leurs prêtres, ſelon ce que j'ai pû recueillir & ce qui m'en a été racon-

» té par diverſes perſonnes dignes de
» foi, d'un zèle & d'une probité con-
» nue, leur deviennent infructueu-
» ſes, par la négligence de ceux-ci,
» pour ne rien dire de plus. Tous ces
» prêtres, à l'exception de ceux de la
» Laponie d'Uhma, font plus de tort
» à la religion, qu'ils ne lui rendent de
» ſervice; & cela, à ce que m'ont
» aſſuré ces mêmes perſonnes, par
» la faute des Evêques qui, au lieu
» de faire un choix déſintéreſſé de
» gens d'un mérite & d'un zèle con-
» nus, pour envoyer en Laponie,
» n'y envoient, à la ſollicitation d'a-
» mis, ou pour quelques préſens re-
» çus, que la lie des académies ou
» du ſacerdoce, & ſe mettent auſſi
» peu en peine de ce choix, qu'un
» marchand de quelques piéces de
» drap, dont il a reçu l'argent.
» D'un autre côté, la plûpart des
» marchands qui fréquentent les foi-
» res, & qui ſont de cette religion
» qu'on leur prêche, portent de l'eau-
» de-vie à ces peuples, accoutumés
» dans leurs bois à la boiſſon inno-

» cente du lait de Rhennes ou d'eau.
» Ils les trompent, les dépouillent de
» ce qu'ils ont de meilleur, après
» les avoir enivrés, selon ce que m'en
» ont assuré plusieurs qui, outre di-
» vers exemples qu'ils m'ont cités,
» m'ont nommé & montré des gens
» qui, avec une pinte d'eau-de-vie,
» ont excroqué à un Lapon jusqu'à
» un Rhenne & un traîneau à la fois.
» Outre cela, les collecteurs des con-
» tributions royales, en exigent sou-
» vent de particuliéres, sous le nom
» de présens (*f*).

L'époque de l'établissement de la religion chrétienne dans ces contrées, n'est pas bien connue. Quelques-uns la rapportent au temps d'Erric IX (*g*),

---

(*f*) Voyages de la Motraye, *t. II*, *p.* 386 & 387.

(*g*) Ce souverain commença à régner en 1150, & périt en 1160 dans un combat qu'il eût à soutenir contre ses sujets révoltés. Tous les historiens ne sont pas d'accord sur la date de la mort de ce Roi, que ses vertus & son zéle ont fait mettre au nombre des saints. Puffendorff, dans son Histoire de Suéde, la place en 1160; Davity, dans son Monde, la rap-

d'autres au règne de Magnus-Ladelas (*h*). Quoiqu'il en ſoit de ces dates reculées, il eſt plus conſtant que c'eſt du règne de Guſtave I (*i*), qu'on peut invariablement dater la prédication de l'évangile aux Lapons. Avant ce ſouverain, la Laponie ſembloit ne faire partie d'aucun diocèſe. On ne trouve même nulle part, le nom d'une ſeule égliſe de tout ce pays.

---

porte en l'an 1151 ; La Croix, dans ſa Géographie, en l'an 1162 ; & M. de la Combe, dans ſon Abrégé Chronologique, en l'année 1154 ; mais tous conviennent que ce prince porta le flambeau de l'évangile en Finlande, mais non pas en Laponie, puiſqu'elle n'exiſtoit pas, & que c'eſt ſous ſon régne que des peuplades, ſorties de Finlande, s'établirent dans ces contrées, qu'on appella depuis Laponie.

(*h*) Il commença à régner en 1277, & mourut en 1290.

(*i*) Ce prince monta ſur le trône en 1523, & mourut en 1559. La tyrannie de Chriſtian II, qui poſſédoit alors les trois royaumes du nord, le Danemarck, la Suéde & la Norvege, donna occaſion à Guſtave de s'emparer de la couronne de Suéde, qu'il rendit héréditaire dans ſa maiſon, quoiqu'elle eut été élective juſqu'alors.

Guſtave, après ſon avénement au trône, s'occupa beaucoup du culte regieux. Il établit la communion Luthérienne dans ſes états, & il donna tous ſes ſoins à ce que ſes ſujets profeſſaſſent unanimement la même religion. Les Lapons ne furent point oubliés. Juſqu'à ce prince, ces peuples avoient été gouvernés par des Birkarles (*k*), qui levoient ſur eux des impôts conſidérables, tandis qu'ils n'en payoient que de très-legers aux rois de Suede. Guſtave ſçut ramener les Lapons ſous ſon obéiſſance directe & en tirer des tributs. Il ordonna en même-temps, dans l'hiver, des foires auxquelles les Lapons étoient obligés de venir & d'apporter aux officiers du roi, les impoſitions qu'ils devoient. Il ſtatua auſſi que tous les ans il ſe rendroit à ces aſſemblées un certain nombre de prêtres, pour baptiſer les enfans que les parens ſeroient obli-

(*k*) On trouvera ci-après l'explication de ce mot, & nous traiterons en abregé de la forme du gouvernement de ces eſpéces de ſouverains.

gés d'y apporter, pour catéchiser les jeunes & les vieux, & examiner d'année en année, quels progrès faisoit le christianisme. Jusques là, les Lapons les plus voisins de la Suede seulement, apportoient volontairement leurs enfans aux églises Suédoises, pour les faire baptiser ; mais la plus grande partie de la nation étoit payenne. Les vieux s'imaginoient que s'ils se faisoient baptiser, ils mourroient le septieme ou le huitieme jour après.

On voit donc, par le règlement de Gustave, que c'est proprement à ce souverain qu'on doit attribuer la connoissance que les Lapons ont eue de l'évangile. Il n'ordonnoit pas simplement aux prêtres de prêcher, de baptiser & de catéchiser ; mais il obligeoit les Lapons d'entendre la prédication, de la retenir, de rapporter ce qu'ils avoient entendu, d'en rendre raison, & de faire voir le fruit qu'ils en avoient retiré (*l*). Charles IX,

(*l*) Forcer des peuples à entendre une chose qui

le grand Gustave & Christine, étendirent encore plus loin leur zèle pour la religion.

Charles IX fut le premier qui fit bâtir des églises en chaque contrée de Laponie, & qui y entretint des prêtres à ses dépens. Cet exemple produisit le meilleur effet. Trois freres Lapons, gens riches & pieux, firent construire une église à leurs frais, près des *Felices*. Leur attachement à la religion parut avec d'autant plus d'éclat, qu'à travers des chemins très-longs & très-rudes, ils voiturerent eux-mêmes, avec leurs Rhennes & leurs traîneaux, le bois qui étoit nécessaire pour l'édification de cette église, où ils placerent aussi des cloches.

---

leur déplaît, c'est bien au pouvoir d'un souverain; mais les contraindre à avoir de la mémoire, à rendre raison des choses que les gens les plus instruits ont peine à concevoir, cela paroît l'excès d'un zéle outré. Cependant nous devons avouer à la louange de Gustave, qu'il ne paroît pas que son attachement à la religion ait jamais fait couler de sang de en Laponie.

En 1640, après qu'on eut découvert des mines d'argent en ce pays, la reine Chriſtine fit bâtir auſſi quatre égliſes. On compte aujourd'hui dans toute la Laponie, une vingtaine de paroiſſes.

Toutes ces égliſes ſont ſimples, bâties de bois, mais cependant aſſez propres. Elles ſont accompagnées de pluſieurs autres bâtimens, pour placer les cloches, loger les prêtres, mettre à l'abri la multitude qui vient de fort loin, & pour la délaſſer l'hiver auprès du feu qu'on y fait. Ces égliſes, après leur établiſſement, étoient deſſervies par des prêtres Suédois qu'on y envoyoit; mais il en réſultoit beaucoup d'embarras, & très-peu de fruit pour la religion. Ces prédicateurs, qui parloient en leur langue, n'étoient point entendus des Lapons. Il falloit un truchement. Lorſque le Suédois avoit achevé une période de ſon ſermon, l'interprête, communément fort ignare, placé au deſſous de la chaire, repétoit en Lapon, ce qu'il venoit d'entendre en Suédois, & tron-

quoit souvent le sens du discours ou le rendoit à sa façon. On conçoit bien qu'une prédication de cette espece, ne pouvoit pas apporter de grands avantages. D'un autre côté, les enfans des Lapons qu'on amenoit à Upsal, ne pouvoient se faire au climat, & trouvoient une mort malheureuse au milieu des instructions qu'on leur donnoit.

Gustave Adolphe, voulant remédier à tous ces inconvéniens, prit le parti d'établir une école chrétienne en Laponie. Son zèle eut tout l'effet qu'il en espéroit. Au bout de plusieurs années, trois Lapons furent trouvés assez instruits pour être ordonnés prêtres & chargés de missions parmi leurs compatriotes, chacun dans une contrée particuliére. C'est ainsi que les Lapons dûrent aux soins de Gustave, l'avantage d'avoir des prêtres de leur nation.

Sur les représentations qui furent faites de nouveau à ce monarque, qu'une seule école ne suffisoit pas pour instruire toute la jeunesse de Lapo-

nie, ce grand prince, toujours bien disposé en faveur de sa religion, quoique engagé dans une guerre considérable en Allemagne, ordonna l'établissement d'une nouvelle école à Uhma (*m*). Il en donna en même

---

(*m*) Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en leur mettant sous les yeux les lettres-patentes qui ordonnent cet établissement, & dont il n'est pas parlé dans les différentes histoires de Suéde, que nous avons en François. Elles ne font pas moins d'honneur au monarque qu'à la religion. C'est dommage qu'elles ne soient pas rendues en faveur d'une meilleure cause. Si nos conjonctures étoient fausses, rien de plus aisé que de passer cette note.

NOUS, Gustave Adolphe, par la grace de Dieu, Roi des Suédois, des Gots & des Wandales, &c. Déclarons que, quoique notre très-aimé pere, & de pieuse mémoire Charles IX, ci-devant Roi de Suéde, se soit appliqué comme nous le faisons à présent, après être, par la providence de Dieu, monté sur le trône royal, quoique, dis-je, nous nous soyons appliqué à ce que nos sujets, qui demeurent dans les provinces les plus éloignées du septentrion, appellés ordinairement Lapons, soient instruits aux lettres, & aux arts libéraux, & très-bien informés de l'affaire de leur salut, les difficultés toutes fois survenues en nos temps, par les tumultes de la guerre, auroient apporté du trouble & empêché le progrès des arts libéraux, & rompu notre pieux dessein; de peur néanmoins que notre bonne

temps la direction au baron de Duderhoff, ſénateur.

Deux ans après, ce ſeigneur prévoyant bien que les fonds deſtinés à

---

intention ne demeure ſans effet, Nous ordonnons & conſtituons notre fidéle ſénateur, & du royaume de Suéde, gouverneur général de Livonie, d'Ingrie & de Carélie, notre amé le très-illuſtre ſeigneur Jean Skytte, franc Baron de Duderhoff, Directeur de l'école des Lapons; qui ſera établie à Uhma, comme il s'eſt lui-même offert de conduire cette affaire, & d'en avancer, avec la bénédiction de Dieu, le ſuccès. Cette direction de ladite école ſera à perpétuité dans la famille des Skyttes. Et afin que tant le précepteur que les écoliers de cette école aient quelques fonds d'aſſurés pour vivre, Nous donnons à ladite école toute la ſomme provenante des décimes; que les paroiſſiens d'Uhma mettent tous les ans dans le grenier, après que la ſouſtraction ordinaire deſdites décimes aura été faite; & feront, tant leſdites décimes de grains que les autres donations, leſquelles le ci-deſſus nommé Jean Skytte pourra, à cet effet, acquérir par ſa diligence & ſon induſtrie en ſa pleine diſpoſition, deſtinées pour être employées au profit & à l'entretien de ladite école, ſelon qu'il ſera par lui jugé néceſſaire. Nous réſervant toutesfois, à la couronne, & à nos ſucceſſeurs, le ſouverain réglement, & l'entiere diſpoſition de ce qui ſera néceſſaire de faire à l'avenir. En conformation de ce que deſſus, nous ſouſcrivons de notre main, & y faiſons appoſer le ſcel royal. Donné au vieux Stetin en Poméranie, le vingtieme du mois de juin, l'an de Jeſus-Chriſt, M. DC. XXXI.

cette école, seroient bientôt trop modiques, à cause du nombre d'écoliers qui augmentoit chaque jour, & qui y étoient toujours entretenus aux dépens du fondateur, songea à y pourvoir. A force de soins, il ramassa une somme de vingt mille livres, partie de son bien, partie de la libéralité de ses amis. Il la présenta à la reine Christine, alors régnante, pour être employée aux mines de cuivre, à condition que l'Ecole d'Uhma recevroit tous les ans, pour tenir lieu d'intérêts, les revenus qui avoient coutume d'être payés à la couronne par quelques fermes de la même paroisse.

Christine, ou plutôt les administrateurs du Royaume, pendant la minorité de cette princesse, accéderent aux propositions du baron de Duderhoff, & rendirent en sa faveur un édit tel qu'il le désiroit (*n*). C'est de

(*n*) Les raisons qui nous ont fait donner les lettres-patentes du grand Gustave, nous déterminent encore à donner celles de Christine. La célébrité du rôle qu'elle a joué en Europe, ne peut

cette école qu'on a tiré depuis quel-

---

manquer de rendre précieux tout ce qui est émané de cette princesse, ou qui date de son régne.

NOUS, Christine, par la grace de Dieu, élue Reine & Princesse héritiere des Suédois des Gots & des Vandales, grande Princesse de Finlande, Princesse d'Estonie & de Carélie, Dame d'Ingrie : Déclarons comme autrefois très-haut & très-puissant roi de Suéde, notre très-aimé pere, porté par un amour singulier de la piété, & par une affection religieuse d'augmenter l'église de Dieu, & & surtout de faire que les nations barbares, qui vivent sur les frontieres les plus éloignées du septentrion, soient converties & amenées à la pleine connoissance de Dieu, & au christianisme, auroit ordonné l'institution d'une école de Lapons en la Marck d'Uhma, & auroit constitué directeur de cette affaire, notre fidéle sénateur, & du royaume de Suéde, président du jugement royal établi en la Gothie de Junecopie, chancelier de l'université d'Upsal, & législateur de la Finlande citérieure, notre amé & illustre seigneur Jean Skitte, franc Baron de Duderhoff, seigneur de Groencie, Stroemsrum, & Skytteholm, Chevalier à la chaîne d'or : après la mort duquel, il auroit accordé à ses héritiers le droit & l'autorité de la direction de ladite école ; &, pour l'entretien des fonctions de la même école, il auroit, par sa clémence, ajouté les décimes du grenier d'Uhma, qui sont dues tous les ans à la couronne. A CES CAUSES, *par la teneur & force de ces présentes lettres, non seulement nous confirmons cette constitution salutaire de notredit pere pieusement décédé ; mais nous faisons encore en même temps sçavoir, que le susdit très-illustre seigneur Jean Skytte, a apporté, au*

ques jeunes gens du pays pour en

---

profit de l'école des Lapons, une somme d'argent, amassée de ses deniers, & de la donation faite par quelques autres dévotes personnes, de la valeur de cinq mille thalers de la monnoie d'argent, qu'il a comptée entiere a la compagnie des Cuivres : Nous requérant très-humblement, que ladite somme nous fût réservée & à la couronne en cette compagnie ; & que nous, pour la rente annuelle de cet argent, sur le pied de huit payables pour cent, donnions à ladite école des Lapons l'usufruit des métairies de la Norlande, ensorte que les fermiers d'icelles payent à ladite école leurs contributions ; ce que nous approuvons, donnant pour hypothéque d'usufruit desdites métairies à nous appartenantes & à la couronne, situées en ladite paroisse d'Uhma, & en la Westbothnie, sçavoir,

de *Roebæk*, douze fermes $\frac{5}{8}$.
de *Stækfise*, deux $\frac{3}{16}$.
de *Klabbiler*, trois $\frac{9}{16}$.
de *Baggabælet*, deux $\frac{27}{32}$.
de *Kuddis*, deux $\frac{5}{16}$.
de *Brœneland*, deux $\frac{11}{16}$.

Ces fermes payeront tous les ans à l'école des Lapons les taxes ordinaires & extraordinaires, qui leur ont été jusques à présent imposées par les mains des fermiers ; & ce incessamment & pendant tous le temps que nous retiendrons par devers nous ladite somme de cinq mille thalers consignées entre les mains de ladite compagnie, & jusques à ce qu'elle ait été restituée par nous à l'école des Lapons. Pour ces causes, nous défendons à tous nos officiers, & à tous ceux qu'il appartiendra, d'ôter la susdite hypothéque à ladite école, avant que lesdits deniers lui aient été

faire

faire des prêtres ; mais il paroît que cet usage n'a pas subsisté long-temps. Dans chaque préfecture il y a communément un prêtre qu'on envoie de Suede, & ce n'est pas ordinairement son mérite ou son zèle qui lui obtiennent la préférence. Tous ces ministres ont du roi des gages fixes & honnêtes.

En général, tous les Lapons honorent beaucoup leurs prêtres. Ils les appellent *Hersai*, qui veut dire Seigneur. Lorsqu'ils en attendent quelque visite, ils vont bien loin au devant d'eux les prendre dans un Pulka, & les mènent dans leur cabane où ils les reçoivent du mieux qu'ils peuvent. Toute la famille vient saluer le prêtre, avec beaucoup de vénération, & lui faire un compliment de félicita-

---

restituées ; ni de faire, ou permettre qu'il soit fait aucun tort ou préjudice à ladite école, contre la teneur de ce présent édit. En conformation de cet acte, nos tuteurs, respectivement & administrateurs du royaume, l'ont signé de leur main, & ont fait apposer le scel royal à l'édit. Donné à Stokholm le cinquieme novembre 1634.

tion ſur la joie qu'ils ont de ſon arrivée chez eux.

Les Lapons chrétiens s'abſtiennent religieuſement de tout ce que défend la religion. Quelques-uns même pouſſent le ſcrupule au point de ne pas traire leurs Rhennes les jours de fêtes, & de ne manger, les jours d'abſtinence, que du lait & du fromage. Cependant, ces fideles obſervateurs de la loi, ne veulent ſe défaire ni de leurs pratiques idolâtres, ni de leur magie.

Rien ne fait mieux voir, dit Renard, le peu de chriſtianiſme de la plûpart des Lapons, que la repugnance qu'ils ont d'aller à l'égliſe pour entendre le prêtre & pour aſſiſter à l'office. Il faut que le baillif ait ſoin de les y faire aller par force, en envoyant des gens dans leur cabane, pour voir s'ils y ſont. Il y en a qui, pour s'exempter d'y aller, lui donnent de l'argent. Quelques-uns croient pouvoir ſe diſpenſer d'aſſiſter à la prédication, en diſant qu'ils y étoient l'année paſſée.

Nous allons donner un abregé ſuccinct de leurs ſuperſtitions & des reſtes du paganiſme qui exiſtent encore parmi ce peuple, après avoir indiqué ſommairement les cauſes qui en empêchent l'entiére extirpation, & qui retardent les progrès de la doctrine évangélique.

Le premier motif de l'attachement de ces peuples aux cérémonies payennes, c'eſt qu'ils les ont vu pratiquer à leurs peres. Les coutumes de leurs ancêtres ſont pour eux des habitudes dont rien ne peut les détacher. Aux propoſitions qu'on leur fait de renoncer à leurs erreurs, ils ſçavent très-bien repondre que leurs peres n'étoient pas aſſez dépourvus de jugement pour ignorer ce qu'ils devoient à Dieu, & comment ils devoient l'honorer; qu'ils ont vêcu comme ils vivent, & qu'ils n'en ont pas été plus malheureux.

La ſeconde raiſon qui empêche de fructifier la ſemence de l'évangile, vient de la cupidité des miſſionnaires. Les Lapons ont vu cette ſainte

morale prêchée & fort exaltée, mais peu pratiquée par les prédicateurs. Ils ont observé que, dans plusieurs, la religion servoit de masque à l'intérêt, & son culte de sauve-garde à l'hypocrisie. Sous prétexte d'instruire ces peuples, les prêtres tâchoient d'en tirer des tributs. L'évangile étoit d'un côté, une loi de pauvreté & de douceur : de l'autre, une ordonnnance d'exactions & de tyrannies. Ces malheureux habitans, qui ne sont pas riches, ne pouvoient souffrir de se voir réduits à la derniere misere, par des gens qui s'emparoient de leurs richesses en les exhortant à les mépriser : de-là leur dégout pour une religion où les faits étoient en contradiction avec les préceptes, & dans laquelle il ne paroissoit y avoir d'avantage que pour ceux qui l'enseignoient aux autres.... Jettons un voile sur une conduite si honteuse à des ministres d'une religion, dans laquelle tout inspire le désintéressement & l'indifférence pour les choses de ce monde ? Cachons, s'il se peut, aux yeux

de l'univers, des mœurs si deshonorantes pour des hommes dont la charité doit être la premiere vertu ; mais, gardons-nous de rien conclure encore contre les missions & les missionnaires. On aura occasion de remarquer, dans la suite de cet ouvrage, que la religion chrétienne n'a pas toujours eu des prêtres Suedois pour hérauts... Surtout, n'allons pas nous arrêter à mettre en paralelle les Lapons idolâtres, avec les Lapons chrétiens. L'avantage ne seroit pas du côté des derniers (*o*).

(*o*) A Dieu ne plaise que nous voulions conclure ici contre le christianisme. L'éloge sincére que nous faisons plus loin de l'évangile, décéle assez notre façon de penser, pour que nous nous croyions dispensés de faire l'apologie des sentimens que nous professons. On doit inférer seulement de notre comparaison qu'il n'est rien de plus impie, rien de plus méprisable qu'un demi-chrétien, comme rien n'est plus insupportable qu'un demi-sçavant. On auroit même pu pousser plus loin le paralelle, mais la décence de la religion nous a arrêté : nous aurions craint d'allarmer la foi des autres, & de donner des préjugés peu favorables

Les Lapons, dans les ténébres du paganisme, avoient leur raison pour flambeau, & la nature pour guide. Ils étoient, à la vérité, timides, farouches, toujours prêts à suivre la premiere impulsion de la nature, toujours livrés aux emportemens des sens. Mais ils étoient aussi charitables, sans défiance, ignorant la rigueur du *tien* & du *mien* : enfin ils vivoient heureux. Les Lapons chrétiens ont reçu avec l'évangile tous les vices des climats où il est répandu, & n'ont pas perdu un seul des leurs. Ils ont gagné du côté des qualités sociales : ils sont moins brutaux, moins farouches ; mais ils ont perdu la pureté de leurs mœurs, & l'innocence de leur cœur. O hom-

---

de la nôtre. Si nous appuyons un peu sur ces réflexions, ce n'est pas assurément pour jetter sur la religion un vernis désavantageux ; mais seulement pour faire voir combien il importe de développer clairement à des barbares toute la sainteté & l'étendue d'une religion dont on veut les instruire, & combien il est indispensable de les prêcher encore plus par les exemples que par les préceptes.

mes infortunés ! que de regrets ne doit-il pas vous reſter ſur votre premiere ignorance ? La ſource de la morale la plus pure a été le principe de tous vos maux. Avec la plus ſaine doctrine, on vous a porté le poiſon le plus meurtrier, les exemples les plus contagieux. Ces fatales liqueurs, dont la force ſemble néceſſaire pour entretenir la chaleur naturelle dans des régions glacées où tout conſpire à l'éteindre, ſont devenues le germe de tous les excès qu'on peut vous reprocher. L'eau-de-vie & la cupidité : voilà les funeſtes préſens que vous avez reçus des miſſionnaires, & de ceux qui vous ont fréquentés : voilà ce qui a produit parmi vous l'intempérance, la férocité, la diſſolution, la perfidie & la mauvaiſe foi ; ſans parler encore des ſuites funeſtes que ces vices traînent après eux : telles ſont l'altération de votre conſtitution primitive, & l'accélération de votre deſtruction. Inconnus & ſauvages, vous viviez long-temps ! vous viviez heureux ! Connus & à demi-policés, vos jours ſont abrégés,

vous êtes devenus ſujets à toutes les infirmités des mortels ordinaires : vous n'êtes plus que des hommes abjects ſans vertus, ſans mœurs, & à qui il ne reſte plus de bonheur que dans la tradition de la félicité de vos peres.

Mais ! où nous emporte cette réflexion ? Nous voilà inſenſiblement hors de notre ſujet. Nous avons promis de préſenter le ſpectacle des reſtes du paganiſme en Laponie : eſſayons donc de remplir nos engagemens.

On peut rapporter à deux points principaux toute l'idolâtrie Lapone. Le premier conſiſte à adorer pluſieurs dieux. Le ſecond à exercer la magie.

Les principaux de ces dieux, qui partagent leurs adorations avec l'Eternel & Jeſus-Chriſt, ſont au nombre de trois. Le premier s'appelle *Thor*, ou *dieu du Tonnerre* : le ſecond *Stoorjunkare*, & le troiſieme *Baïve*.

Ils attibuent à *Thor* la ſuprématie ſur les dieux, les hommes, & ſur les démons. Ils croient que c'eſt à foudroyer ces derniers, que ce dieu fait ſervir particulierement le tonnerre, dont ils

lui donnent la diſpoſition. C'eſt par cette raiſon qu'ils le repréſentent armé d'un marteau.

Stoorjunkare paſſe pour le lieutenant de *Thor*, & ſon nom l'indique. Il préſide à la conſervation de tous les animaux de terre & de mer. C'eſt à celui-ci qu'ils ſacrifient le plus ſouvent.

Le troiſieme dieu des Lapons, qu'ils appellent *Baïve*, eſt le Soleil. Scheffer penſe que c'eſt le même que *Thor*, qu'ils adorent ſous le nom de *Baïve*, lorſqu'ils lui demandent de la lumiere, de la chaleur, & tout ce qui peut les défendre contre le froid. Ils le regardent comme l'auteur de toutes productions, & l'adorent beaucoup en été, pour le remercier du ſervice qu'il vient leur rendre en diſſipant le froid & les ténébres.

Les deux premiers de ces dieux ont des autels particuliers, & un culte ſéparé. Le lieu où l'on adore le dieu *Thor* eſt à cent pas de la cabane. Une table élevée de ſept à huit pieds, environnée, à douze ou quinze pas de diſtance, de branches de pin ou de bou-

leau, voilà le temple & l'autel. Ce même autel sert à sacrifier aussi au Soleil. Sur cette table est posée la figure de *Thor* : ce n'est autre chose qu'un tronc de bouleau informe, dont le sommet est une souche ronde, qui a quelque rapport avec la tête d'un homme. A la place du bras droit, ils attachent un marteau, qui est le signe caractéristique de ce dieu, & de sa puissance. Ils lui plantent encore dans la tête un clou de fer, auquel ils lient un petit caillou (*p*). De ce lieu sacré à l'habitation, le chemin est tracé par une allée composée de branches de pin ou de bouleau, plantées en terre. Ils ont soin de renouveller ces branches à mesure qu'elles séchent. En été, c'est de celles de bouleau dont ils se servent ; en hiver, ils remplacent celles-là par d'autres de pin.

L'endroit consacré à *Stoorjunkare*, est ordinairement d'un accès très-dif-

(*p*) Ce symbole du feu est favorable à l'opinion de Scheffer, & indique assez bien que ce Dieu est aussi, suivant eux, la source du feu & de la chaleur.

ficile. C'eſt quelquefois une caverne, le bord d'un marais, mais le plus ſouvent un rocher, une montagne ; parce qu'ils croient que ce dieu habite ces lieux. Sa ſtatue eſt une pierre fort brute, telle qu'ils l'ont trouvée entre des rochers, ou près des marais. Mais il ne la regardent point comme l'ouvrage du haſard ; elle leur ſemble avoir été faite exprès, par ſon ordre, pour lui être dédiée. Si c'eſt un rocher, une montagne, ils donnent à cet endroit le nom de *Paſſe-warra*, qui veut dire *Sainte montagne*. Afin que perſonne ne viole la ſainteté du lieu, ou ne manque au devoir de ſa religion, ils ont ſoin de marquer avec des branches d'arbres juſqu'où s'étend l'endroit conſacré. Comme chaque famille a le ſien, on imagine aiſément que le nombre en eſt fort grand. Scheffer compte trente de ces endroits dans une ſeule préfecture. Au reſte, les habitans les cachent le plus qu'ils peuvent, pour n'être pas ſoupçonnés d'impiété.

Tous les lieux deſtinés au culte de ces divinités, ſont dans la plus grande

vénération. Ils ne souffrent pas qu'aucune femme en approche, ni qu'elle offre des sacrifices. S'il s'en trouve quelqu'une qui contrevienne à cette défense, les Lapons la regardent comme une infortunée qui mérite le courroux du ciel, & qui ne peut manquer de devenir la proie du démon.

Dans la province de Tornea, le dieu *Stoorjunkare* est adoré sous le nom de *Seyta*, & la forme n'en est pas différente. Regnard, dans la description qu'il donne d'un endroit consacré à *Seyta*, se trouve d'accord avec Scheffer. Nous allons laisser parler ici ce voyageur : le ton de plaisanterie, qui régne dans son stile, ne manquera pas de faire une disparate agréable.

» Près de l'endroit où le lac de » Torno forme le fleuve de ce nom, » il est une petite isle, connue par un » autel fameux dédié à *Seyta*. Cette » petite isle est, de tous côtés, en- » tourée de cataractes épouvantables, » qui descendent avec une précipita- » tion furieuse sur des rochers, où » elles causent un bruit horrible. Après

» avoir pris terre à cette isle, nous approchâmes de cet autel, & apperçûmes plutôt un grand monceau de cornes de Rhennes, que les dieux qui étoient derriere. Le premier étoit le plus gros, & le plus grand de tous. Il n'avoit aucune figure humaine, & je ne puis dire à quoi il ressembloit; mais ce que je peux assurer, c'est qu'il étoit très-gros & très-vilain, à cause du sang & de la graisse dont il étoit couvert. Celui-là s'appelloit *Seyta*. Sa femme, ses enfans & ses valets étoient rangés par ordre à son côté droit; mais toutes ces pierres n'avoient aucune figure, que celle que la nature donne à celles qui sont exposées à la chûte des eaux. Elles n'étoient pas moins grasses que la premiere, mais beaucoup plus petites. Toutes ces pierres, & particulierement celle qui représentoit *Seyta*, étoient sur des branches de bouleau toutes récentes, & l'on voyoit à côté un amas de bâtons quarrés, sur lesquels il y avoit quelques caractéres. On re-

» marquoit un de ces bâtons au milieu
» beaucoup plus gros & plus haut que
» les autres, & c'étoit, à ce que nous
» dirent nos Lapons, le bourdon
» dont *Seyta* se servoit pour faire
» voyage.

» Un peu derriere tous ces dieux,
» il y en avoit deux autres gros, gras,
» & plein de sang ; sous lesquels il y
» avoit, comme sous les autres, quan-
» tité de branches. Ceux-ci étoient
» plus proches du fleuve ; & nos La-
» pons nous dirent que ces dieux
» avoient été plusieurs fois jettés dans
» l'eau, & qu'on les avoit toujours re-
» trouvés dans leurs places. Les statues
» de *Seyta* & de sa femme, sembloient
» avoir des chapeaux sur la tête, mais
» ce n'étoit autre chose qu'une figure
» plate qui est au-dessus de la pierre,
» & qui excéde en cet endroit. Il n'y
» a que *Seyta* & sa femme qui aient
» cette marque, les autres sont d'une
» pierre de figure longue, pleine de
» bosses & de trous qui viennent finir
» en pointe, & représentent les en-
» fans de *Seyta*, & toute sa basse-fa-

» mille. Au reſte, l'autel n'eſt fait que » d'une ſeule roche, qui eſt couverte » de mouſſe & d'herbe comme le reſte » de l'iſle ; avec cette différence que » le ſang répandu & la quantité des » bois & des os de Rhennes, ont » rendu la place plus foulée.

» Quoique nos Lapons puſſent » nous dire pour nous empêcher » d'emporter ces dieux, nous ne laiſ» sâmes pas de diminuer la famille de » *Seyta*, & de prendre chacun un de » ſes enfans ; malgré les menaces » qu'ils nous faiſoient de leur part, » & les imprécations dont ils nous » chargeoient, en nous aſſurant que » notre voyage ſeroit malheureux, ſi » nous excitions la colere de leur » dieu. Si *Seyta* eût été moins gras & » moins peſant, je l'aurois emporté » avec tous ſes enfans. Mais je pus » à grande peine le lever de terre. » Les Lapons voyant cela, me comp» térent alors pour un homme perdu, » & qui ne pouvoit pas aller loin, » ſans être du moins foudroyé. La mar» que la plus certaine, parmi eux,

» d'un dieu courroucé, c'est la pesan-
» teur qu'on trouve dans sa statue ;
» au lieu que la facilité qu'on a en la
» levant, fait connoître qu'il est pro-
» pice & près d'aller où l'on veut ; c'est
» de cette maniere aussi qu'ils con-
» noissent qu'il veut des sacrifices. «

Les hommes seuls ont droit d'en offrir : les victimes ordinaires sont des Rhennes. Ils sacrifient encore des moutons, des chats, des poules qu'ils vont acheter en Norvége. L'automne est le temps ordinaire de leurs offrandes solemnelles au dieu *Thor*. L'approche de l'hiver & des longues nuits, leur fait penser que l'assistance divine leur est plus nécessaire dans ce temps qu'en tout autre.

Ils ne manquent pas de renouveller l'idole, & d'en faire la dédicace avec solemnité quelque temps avant la saint Michel. Ils immolent un Rhenne, dont ils séparent les os & la chair qu'ils mettent ensuite ensemble. Ils frottent très-respectueusement le nouvel idole de graisse & de sang ; & ils enterrent tout ce qui reste du Rhenne, à l'excep-

tion de ses cornes qu'ils plantent autour du dieu. En toute autre occasion, ils tuent la victime en une place marquée derriere leur cabane, en lui enfonçant dans le cœur un couteau fort aigu. Le sacrificateur reçoit, dans un petit vaisseau, le sang de l'animal, & va en frotter l'idole avec beaucoup de révérence, en lui faisant des croix par devant & par derriere. Tous se prosternent ensuite, & adorent la divinité par une profonde inclination.

S'ils sacrifient à *Stoorjunkare*, ils égorgent au même endroit un Rhenne mâle, après lui avoir passé un fil rouge au travers de l'oreille droite; & ils gardent précieusement son sang, & une partie de sa graisse. Celui qui fait les fonctions de grand prêtre, prend ensuite les cornes de la victime avec les os de la tête & du col, les ongles & les pieds. Il porte tout cela sur la montagne dédiée à *Stoorjunkare*. Notre sacrificateur y est-il arrivé? il s'approche gravement de la pierre sacrée, se découvre avec beaucoup de respect, fléchit humblement les genoux, joint

ſes mains, & s'incline juſqu'à terre. Après avoir reſté quelque temps dans cette poſture, il ſe reléve, & frotte ſa divinité avec le ſang & la graiſſe qu'il a apportés. Il plante derriere l'idole les bois de la victime, en attachant à la corne droite la partie génitale du Rhenne; & au côté gauche, un fil rouge paſſé dans un morceau d'étain, & au travers d'une petite piece d'argent.

Leur coutume, à l'égard de *Stoorjunkare*, eſt de l'honorer deux fois l'année par de nouvelles branches de pin ou de bouleau, ſur leſquelles repoſe la pierre ſacrée. Cet uſage ſe pratique au commencement de l'hiver, lorſqu'ils mettent les branches de pin; & à l'entrée de l'été, lorſqu'ils les remplacent par des branches de bouleau.

C'eſt auſſi dans cette cérémonie qu'ils prennent occaſion de découvrir les ſentimens de leur dieu; s'il a de l'amour ou de l'averſion. Lorſqu'ils mettent ces branches, la ſainte pierre eſt-elle légere & facile à lever? le dieu leur eſt favorable. Eſt-elle peſante? la divinité eſt en colére; & ils croient

avoir beaucoup à en redouter les ſuites. Auſſi ont-ils grand ſoin d'adoucir ces mauvaiſes diſpoſitions, en faiſant vœu ſur le champ d'immoler quelque victime à ſon honneur.

Les victimes qu'ils offrent au Soleil, ne ſont pas les mêmes ; c'eſt toujours un jeune Rhenne femelle, & ils lui paſſent un fil blanc au travers de l'oreille droite.

Outre *Thor*, *Stoorjunkare & Baïve* ; ces peuples ont encore d'autres divinités qui ſont beaucoup en vénération parmi eux ; telles ſont les manes des défunts, & les *Julhes*. Ils n'érigent point de ſtatues à l'honneur des mânes, mais cependant ils leur offrent des ſacrifices pour les appaiſer lorſqu'ils les croient fâchées, ou pour ſatisfaire aux demandes qu'ils ont rêvé avoir été faites par elles. Un Rhenne, dont l'oreille droite eſt traverſée d'un fil de laine noire, eſt la victime ordinaire. Les *Julhes* n'ont ni images, ni aucun ſigne repréſentatif. Les Lapons croient que ces *Julhes* rodent en l'air par troupes la veille & le jour de

Noël (*q*). C'eſt par cette raiſon qu'ils appellent ces deux jours la fête des *Julhes*. Le lieu deſtiné à les honorer eſt ſur quelque arbre derriere la cabane, à la portée d'une flêche. Voici quel eſt le ſacrifice qu'ils leur offrent.

La veille de Noël, ils s'abſtiennent de manger de la viande. Ils mettent à part une petite portion des alimens

(*q*) Nous croyions qu'il eſt aiſé de démêler la ſource de cette opinion, & des ſuperſtitions qui en ſont la ſuite. Les premiers prêtres qui leur ont prêché l'évangile, n'auront pas manqué de leur annoncer que le jour de Noël le Sauveur du monde avoit pris naiſſance; que c'étoit un jour de grande réjouiſſance & d'allégreſſe pour tous les hommes; que la veille de ce jour des anges avoient annoncé cette nouvelle à tout l'univers; qu'ils avoient apparu aux paſteurs; que ceux-ci avoient été ſaiſis de frayeur à leur aſpect. Les Lapons ont bien retenu que le temps de Noël étoit des jours de réjouiſſance, & ils obſervent très-bien l'uſage de faire des feſtins; mais ils n'ont pas bien conçu l'apparition des anges; de-là leur crainte ſuperſtitieuſe. Voilà comme dans l'eſprit d'un peuple ſimple, ou peu accoutumé à réfléchir, un point de doctrine obſcur ou gauchement expliqué, donne lieu à des erreurs dont la pratique devient enſuite indeſtructible.

qu'ils prennent ce jour; & recommencent cette cérémonie le lendemain qu'ils font grande chere. Ils réunissent ces deux portions, & les renferment dans un petit coffre d'écorce de bouleau, qui a la forme d'un vaisseau avec des voiles & des rames. Après avoir conservé deux jours cette nourriture, sur laquelle ils ont soin de répandre un peu de graisse de leur potage, ils vont pendre ce petit vaisseau à l'arbre consacré aux *Julhes*. C'est à quoi se termine ce sacrifice, qu'ils renouvellent tous les ans.

Pendant les fêtes de Noël, les chefs de famille ne sortent pas de leur cabane, & s'inquiétent peu d'assister à l'office divin. Ils se contentent d'y envoyer leurs enfans & leurs domestiques. Ils s'excusent sur la crainte qu'ils ont d'être maltraités par les *Julhes*, & c'est ce qui les oblige à leur faire des sacrifices après les fêtes.

Tous les auteurs qui ont écrit sur les Lapons, nous les représentent comme de sçavans négromanciens; on croiroit, à les entendre vanter la science

de ces peuples, que Circé ou Zoroaſtre leur en ont donné des leçons. Tacite (*r*), parlant des Biarmois (*ſ*), qui ſont les ancêtres des Lapons, dit qu'ils ſuppléent, par l'art magique, au défaut de leurs armes, changeant l'air calme en tempêtes horribles, & le temps le plus ſerein en orages furieux.

Quoique les rois de Suede aient rendu des arrêts très-rigoureux contre les Lapons qui s'adonneroient à la magie, & même qu'ils en aient fait punir pluſieurs comme ſorciers, ils n'ont pu détruire l'opinion où ſont ces peuples, qu'ils peuvent entretenir commerce avec le diable, ni abolir entierement le penchant naturel qu'ils ont pour l'art magique.

Les édits n'ont procuré d'autres

(*r*) *Biarmentes arma artibus permutantes, carminibus in nimbos ſolvere calcem, cæſumque æris faciem triſti imbrium aſpergere.*

(*ſ*) On a vu que les anciens donnoient le nom de Biarmie à tout ce qui compoſe aujourd'hui la Bothnie, la Finlande, la Laponie, & la Norvége en partie.

avantages que de diminuer le nombre des ſorciers, & d'obliger ceux qui le ſont encore à ne profeſſer cet art que fort ſecrettement.

Avant d'étaler ſous les yeux du lecteur tout l'appareil magique, & tous les enchantemes des Lapons d'aujourd'hui, il eſt inutile de le prévenir qu'ils ne ſont pas auſſi grands ſorciers que leurs ancêtres, & que leur puiſſance ne s'étend pas auſſi loin que les voyageurs voudroient le perſuader. Nous vivons dans un ſiécle trop éclairé, pour ajouter foi à tous les contes qu'on débite ſur la négromancie de ces peuples. Toutes ces fables, qu'on trouve dans les relations de Laponie, prouvent bien mieux l'ignorance des relateurs, que l'habileté des Lapons.

L'inſtrument dont ils ſe ſervent, principalement pour faire leurs charmes, s'appelle *Kannus*. C'eſt une eſpece de tambour fait du tronc d'un pin, d'un bouleau ou d'un ſapin; mais il faut que cet arbre croiſſe dans un certain endroit, & qu'il ait ſes branches tournées d'une certaine maniere

qui le rende agréable au soleil.

Ce Kannus est d'une seule piéce du tronc, creusée dans toute son épaisseur, terminée en dessous par une surface convexe & ovale, dont le diametre est d'environ dix-huit pouces. Cette extrêmité est percée de deux trous qui servent à tenir le tambour, en y passant les doigts. Le dessus est couvert d'une peau de Rhenne, sur laquelle ils peignent en rouge quantité de figures & d'où l'on voit pendre plusieurs anneaux de cuivre & quelques morceaux d'os de Rhennes. Ils tirent d'abord une ligne qui passe par le milieu du tambour & ses deux extrêmités les plus éloignées. Une autre ligne transversale tranche celle-ci par la moitié, & donne la forme d'une croix. Au dessous de cette derniere, il en est encore une autre qui partage le tambour en quatre portions. Au dessus de la plus haute ligne sont dessinés les dieux pour qui ils ont le plus de vénération, comme *Thor*, *Stoorjunkare* ou *Seyta* & ses valets.

Entre les deux paralelles, ils peignent

gnent l'image de Dieu le pere, de Jésus-Christ, du S. Esprit, & de quelques Apôtres. Au dessous de ses figures, on voit le soleil qui domine sur les Ours, les Rhennes, les poissons. Ils représentent aussi quelquefois des lacs & des fleuves. Au reste, tous les tambours se ressemblent bien par la forme, mais les figures qui y sont empreintes, ne sont pas toujours les mêmes. Les uns de ces tambours portent des troupeaux de Rhennes, pour sçavoir où ils les doivent trouver, quand il y en a quelqu'un de perdu. Les autres, des figures qui indiquent des lieux propres à la chasse, à la pêche, ou qui font connoître si les maladies dont ils sont atteints, sont mortelles ou non. De façon qu'il est une sorte de tambour propre à repondre aux consultations qu'ils veulent prendre sur chaque objet particulier.

Deux choses sont encore nécessaires pour se servir de ce tambour : le marteau pour le battre, & une marque de cuivre que le mouvement

du marteau fait mouvoir sur le tambour, & qui, en s'arrêtant sur une figure tracée sur la peau, apprend ce qu'on veut sçavoir.

Cette marque est ordinairement un morceau de cuivre fait en forme de bossette, dont on garnit les mors de chevaux. A cette lame de cuivre, pendent plusieurs autres petits anneaux du même métal. Le marteau est fait d'un seul os de Rhenne, & représente la figure d'un grand T.

Cet instrument est si précieux parmi ces idolâtres, qu'ils le tiennent toujours enveloppé dans une peau de Rhenne. Ils ne l'entrent jamais dans la maison par la porte ordinaire, mais ils le passent ou par dessus l'étoffe qui entoure leur cabane, ou par le trou qui donne passage à la fumée.

Le tambour n'est pas moins sacré, & les femmes ne peuvent le toucher, non plus que le marteau. Lors d'un changement d'habitation, un homme est chargé de le porter à la nouvelle demeure, après que toutes les au-

tres perſonnes de la famille ſont parties. Cet homme a même coûtume de prendre un chemin extraordinaire & par lequel on paſſe rarement, pour s'acquitter de ſa commiſſion. Ils croient que ſi une femme vient à paſſer par ce chemin, elle meurt ſur le champ, ou du moins elle eſt ménacée d'un grand malheur, ſi elle n'offre au diable, en expiation de ſon crime, un anneau de cuivre qui doit être attaché au *kannus*.

Ce kannus eſt communément en uſage pour quatre objets : le premier eſt de ſçavoir quels ſont les endroits les plus propres à la chaſſe & à la pêche : le ſecond, de voir ſi leurs dieux rejettent ou agréent leurs ſacrifices : le troiſieme conſiſte à apprendre quel ſera le ſuccès d'une maladie : & le quatrieme, à connoître ce qui ſe paſſe dans les pays éloignés.

Un de ces prétendus ſorciers veut-il donc conſulter le tambour dans le dernier cas ? il commence par l'approcher du feu pour en faire bien roidir la peau, que la chaleur reſ-

ferre ; puis il se met à genoux, ainsi que tous les assistans. Après cette cérémonie, il commence par frapper doucement sur le tambour, en traçant, avec le marteau, une ligne circulaire, & en prononçant quelques paroles. Ensuite il redouble les coups, & éleve la voix comme un furieux ; son visage devient bleu ; ses cheveux se hérissent. Il tombe enfin la face en terre & reste sans mouvement. Lorsque sa frénésie est passée, il se releve, & dit ce que le diable lui a appris, ce qu'il a vu, ou montre le signe qu'il a apporté des pays éloignés d'où il croit venir.

La pratique de la *Dactyliomancie*, au sujet des maladies ou de l'événement d'autres affaires, a des suites moins violentes. Ils posent l'anneau de cuivre sur la figure du soleil, & ils le font mouvoir en frappant le tambour & chantant une chanson. Si l'indice va de la gauche à la droite, ainsi que le soleil, ils en tirent un augure favorable ; c'est un présage que la personne malade recouvrera la

ſanté, que telle entrepriſe réuſſira & que leur famille deviendra puiſſante & nombreuſe. Si au contraire l'indice va de la droite à la gauche, contre le cours du ſoleil, la maladie eſt mortelle, de grandes adverſités les menacent eux & leur famille.

Dans le ſecond cas, ſi l'indice s'arrête ſur la figure qui repréſente Seyta, ils ſacrifient à celui-là ou aux autres, s'ils ſont indiqués.

La derniere exploration du tambour ſert à leur montrer de quel côté ils doivent aller pour avoir une bonne chaſſe ou une pêche abondante. Si l'indice, agité pluſieurs fois, s'arrête à l'orient ou à l'occident, ils inferent qu'en ſuivant le côté marqué, ils ne manqueront pas d'être heureux, & ainſi des autres côtés.

A ces uſages du tambour, on pourroit encore y en ajouter un cinquieme qui conſiſte à cauſer du mal à ſes ennemis, à leur ôter la vie ou la ſanté; mais il eſt peu pratiqué. Ce *kannus* eſt plus grand que tous les autres, il porte auſſi des figures particuliéres.

Les Lapons croient que les défenses des rois de Suede, ne s'étendent qu'à leur interdire cette coutume de faire du mal, & que toutes les autres pratiques du tambour, qui ne sont en aucune façon nuisibles, doivent être permises à tout le monde.

Toute la nation Lapone a la plus aveugle croyance aux funestes effets de ce grand tambour, & d'un autre maléfice très à craindre, suivant eux, qu'ils appellent *tyre* ou *gan*. Ce dernier est une petite boule, de la grosseur d'une noix, faite du plus tendre duvet de quelque animal. Ils envoyent cette boule en différents endroits, plus ou moins éloignés, suivant l'étendue de leur pouvoir. Elle porte la mort à tout ce qu'elle touche. S'il arrive que cette boule frappe en son chemin un homme ou un animal, elle produit aussi tôt son effet, de même que sur celui a qui elle étoit adressée. Cette boule roule avec tant de vîtesse, qu'il est impossible de la voir. On ne peut l'appercevoir que par une petite trace bleue, qu'elle

laiſſe ſur ſon paſſage. Mais ſi celui à qui un Lapon envoie le *gan*, eſt plus habile que ſon ennemi, il le lui renvoye ſans en avoir été touché, & ce dernier meurt auſſitôt de la même mort qu'il vouloit cauſer.

C'eſt plus particuliérement chez les Lapons Danois qu'eſt en uſage le *tyre* ou *gan*. Le tambour y eſt très-peu connu. Chaque famille a auſſi un gros chat noir, que tout le monde conſulte avant que de rien faire. C'eſt lui qui décide s'ils doivent aller à la pêche ou à la chaſſe. Cet animal les ſuit partout où ils vont. La Martiniére ajoute à ce recit que, quoique cet animal ait la figure d'un chat; par ſon regard qui eſt très-épouvantable, il eſt perſuadé que c'eſt un diable familier. Ces mêmes Lapons Danois paſſent auſſi pour les ſorciers les plus verſés dans l'art de diſpoſer des vents. On en a vu un exemple à l'article de la Nouvelle-Zemble; nous ne nous occuperons plus à rebattre de pareilles abſurdités.

De l'averſion naturelle des Lapons

pour le travail, s'en ſuit un goût infini pour l'oiſiveté & les divertiſſemens. Les longues nuits, le ſommeil auquel ils demeurent livrés pendant plus de quinze ou dix-huit heures dans ce temps, ne manquent pas d'entretenir leur pareſſe, & de les accoutumer à n'avoir point de plus agréable occupation que celle de ne rien faire, ou de paſſer le temps à ſe viſiter réciproquement. Fumer du tabac qu'ils aiment beaucoup, ou, à ſon défaut, des feuilles d'angélique, boire de l'eau-de-vie; voila les plus doux plaiſirs des Lapons. La vie ſolitaire que mêne chaque famille iſolée dans ſa cabane, leur fait trouver un plaiſir infini à viſiter leurs parens, leurs amis, & à s'entretenir enſemble. Le ſujet principal de leurs converſations roule ſur leurs affaires particuliéres ou ſe tire des lieux communs uſités parmi nous: tels que la ſanté, la pluie, le beau temps, le froid ou le chaud. La médiſance cependant y entre par fois pour quelque choſe. Ils paſſent en revue les nations qui viennent com-

mercer avec eux. Les mœurs, la conduite de ces peuples, ſont cenſurées ſans ménagement ; chacun ſe pique d'enchérir ſur ce qu'il entend dire : tous finiſſent par s'accorder à ſe moquer de ces nations, & à leur donner des ſurnoms inſultans.

Les plus riches des Lapons ſont grande chère à ceux qui viennent les viſiter, & leur témoignent par des feſtins la joie qu'ils ont de cet honneur.

Leurs divertiſſemens ne ſe bornent pas aux viſites. Ils ont des jeux communs aux hommes & d'autres aux femmes.

Les jeux des hommes conſiſtent à ſe diſputer l'avantage de ſauter ou de courir le mieux dans une carriere marquée, ou bien de tirer le plus adroitement dans un but donné. Le prix du vainqueur eſt une peau d'écureuil ou même pluſieurs.

La lutte eſt auſſi un de leurs exercices. Ils ſe diviſent en deux bandes & ſe rangent ſur deux lignes paralelles. Chaque Lapon, ſa ceinture à la main, marche à celui qui lui eſt oppoſé &

lui en enveloppe le milieu du corps, de façon que chacun est entouré de la ceinture de son adversaire, tandis qu'il le tient enveloppé de la sienne. Dans cet état, c'est à qui terrassera son rival; mais il ne faut y employer ni ruse ni fraude. Si l'un d'eux en est coupable, on le chasse du divertissement, & on le regarde comme indigne d'entrer dans la société.

Le divertissement des femmes est de se renvoyer mutuellement un gros balon de cuir rempli de foin. Les hommes partagent aussi cet exercice, & n'y font pas paroître plus de vigueur & d'adresse que les femmes.

Outre tous ces jeux, les nôtres ne leur sont pas inconnus. Ils sçavent très-bien se servir de dez, qu'ils font de la même figure que les nôtres, & de cartes, qu'ils achettent des autres nations.

En général les Lapons se marient assez tard. Un pere de famille, qui veut marier sa fille, a intérêt de différer le plus qu'il peut la conclusion, parce que l'on n'obtient une femme

qu'à force de préfens. Un jeune Lapon a-t-il deffein de fe marier? il cherche une fille. Eft-elle belle, fpirituelle, fage, honnête? c'eft de quoi il s'inquiéte peu; pourvu qu'elle ait un grand nombre de Rhennes en bon état. Il faut obferver que tous les Lapons donnent aux enfans qui leur naiffent un ou plufieurs Rhennes. Tout le produit & les petits de ces animaux appartiennent au nouveau né, & on lui en rend un compte exact, dès qu'il eft en état de prendre foin lui-même de fon bétail.

Lorfqu'un jeune homme a donc fait fon choix, ce qui arrive ordinairement aux foires & aux affemblées publiques, il va, avec fon pere & un ami voir les parens de la fille, fans oublier de porter avec lui une bonne quantité de la meilleure eau-de-vie du canton. Arrivés à la cabane, les médiateurs y entrent, & le jeune homme refte à la porte jufqu'à ce qu'on l'appelle. S'il s'avife d'entrer avant qu'on l'en prie, c'eft une incivilité, une impudence dont rien ne peut l'ex-

cuser & qui ruine toutes ses prétentions. Il s'occupe, à l'entrée de la cabane à fendre du bois ou à faire d'autres choses de cette espece. Le pere du jeune homme prend la bouteille d'eau-de-vie & en présente à boire au beau pere, à la belle mere & à tous les assistans. Ils appellent cette eau-de-vie *Pouristovin*; c'est-à-dire, le vin de la bienvenue, ou *Soubouvin*, vin des amoureux. Cette formalité remplie, le médiateur expose l'inclination & les desirs du jeune homme, & finit par supplier le pere de lui accorder sa fille. Pour mieux gagner les bonnes graces du beau pere futur, le négociateur ne manque pas, dans son compliment, de lui prodiguer les termes les plus glorieux & les qualités les plus respectables. Il l'appelle *Pere grand*, *Pere vénérable*, *Pere bon & suprême*, *Pere souverain*, accompagnant chacune de ses dénominations d'une génuflexion très-révérentieuse. Si la reponse du pere est favorable au jeune homme, on l'invite d'entrer, & on lui donne à

manger ; mais on éloigne la fille, ſoit en l'envoyant faire paître les Rhennes dans les bois, ſoit en la faiſant paſſer dans quelque autre cabane, enſorte que le futur & ſa compagnie ne puiſſent pas la voir alors. S'il peut obtenir des parens la permiſſion de parler à la future ; auſſitôt après le repas, il va prendre ſes plus beaux habits, n'oublie pas, ſans doute, l'admirable champignon dont nous avons parlé, & revient en cet état ſaluer ſa maîtreſſe. Un baiſer ſur la bouche eſt le début de l'entrevue ; puis ils s'appliquent fortement le nez l'un contre l'autre. C'eſt parmi eux le complément d'une ſalutation affectueuſe.

Après ce prélude, l'amant tire de ſon ſein les viandes les plus exquiſes à leur goût, une langue de Rhenne, de la chair de Caſtor, & les préſente à ſa maîtreſſe devant toute la compagnie. Celle-ci les refuſe ; mais lui fait ſigne en même temps de ſortir de la cabane. Là, en particulier, l'amant lui offre de nouveau les préſens qu'il a apportés, & ſa maîtreſſe les reçoit.

Il la prie de lui permettre de dormir auprès d'elle dans la cabane ; la fille, pour marque de refus, jette tous les présens par terre, si non elle accéde à sa demande, & l'affaire passe pour arrêtée.

Il ne reste plus qu'à prendre un jour pour la célébration des noces: c'est ici la difficulté. Le pere, qui est bien aise de boire de l'eau-de-vie, remet quelquefois cette conclusion d'année en année. Cependant, l'amant continue de voir sa maîtresse & n'oublie pas, chaque fois, d'apporter de l'eau-de-vie & du tabac pour le beau pere. Lors de leurs visites amoureuses, ils s'égayent en chemin par des chansons, qui témoignent leur impatience d'être arrivés. On ne sera peut-être pas fâché de voir des échantillons de la galanterie Lapone. Ces chansons s'adressent aux Rhennes.

Allons, mon petit Rhenne, hâtons-nous ; nous avons du chemin à faire : les terres humides sont vastes & difficiles. Tu ne me feras pas toutefois ennuyeux Marais

Kailge? Allons.... paſſons... Marais Kailge, vas, je te dis adieu! Que d'agréables penſées roulent dans mon eſprit, lorſque je ſuis porté par le Marais Kailge! Allons, mon Rhenne..., de l'agilité..., de la légereté..., nous verrons plutôt la fin de notre travail: nous arriverons où nous avons réſolu d'aller. Quelles délices...! Je verrai là ma maîtreſſe aller à la promenade... Mon petit Rhenne, de la vivacité.... Vois, regardes, examine ſi tu n'appercevras point qu'elle ſe baigne?

Lorſque les jeunes amoureux ſont éloignés de leurs maîtreſſes, ils s'en rappellent le ſouvenir par d'autres chanſons: ils ſe rejouiſſent à s'occuper ſans ceſſe de l'objet de leur tendreſſe. Voici une de ces chanſons.

Soleil très-brillant (*t*), jettez vos rayons

(*t*) Cette chanſon, qu'on trouve dans le Continuateur de Pufendorff (M. de Grace) eſt copiée mot à mot ſur la traduction du P. Lubin, qui n'a pas bien rendu ſon auteur partout. On peut en voir la preuve en conſultant la pag. 284 de l'original latin, & en comparant notre traduction avec celle de l'Hiſtoire de l'Univers, *tom. IV*, *p.* 307.

ſur le marais Orra. Si je croyois qu'étant monté ſur les plus hautes branches de ſapin, je puſſe découvrir les bords enchantés de ce délicieux marais, j'y monterois, pour voir parmi quelles fleurs ma maîtreſſe ſe promene. Je taillerois tous ces rameaux, je couperois toutes ces branches qui peuvent m'en dérober la vue....Si je le pouvois...., charmante maîtreſſe! vous me verriez ſuivre le cours des nuées qui ſe portent vers le marais Orra; ou ſi j'avois des aîles de corneille ou de ſarcelle, dans l'inſtant je prendrois mon eſſor, & j'arriverois bientôt vers vous... Il y a aſſez long-temps que vous m'attendez. Tant de jours paſſés, tant de vos très bons jours, depuis que je ne vous ai vue, depuis que je n'ai vu vos yeux ſi doux, & votre cœur ſi pénétré d'amour. Quand vous voudriez vous enfuir bien loin, je vous trouverois bientôt. Qu'y a-t-il de plus fort & de plus ferme que des nerfs tournés enſemble, des chaînes de fer que rien ne peut rompre?... Ainſi l'amour tourne nos têtes, enchaîne nos cœurs, change nos penſées & nos réſolutions. Que ſi j'écoutois toutes les idées qui m'agitent... je changerois de chemin à tout moment; ... le vrai chemin me fuiroit; ... mais je ſçais ce que

j'ai à faire.... C'eſt par-là qu'eſt le chemin le plus court pour arriver juſqu'à vous ; . . . je pars ; . . . j'y cours. . .

Ils n'ont ni tons, ni meſures pour ces chanſons ; chacun les chante comme il lui plaît : ils les appellent chanſons nuptiales.

Lorſqu'on eſt convenu du jour de la célébration des nôces, tous les parens des deux époux s'aſſemblent la la veille chez ceux de la fille, & le futur fait à chacun les préſens qu'il leur a deſtinés. Au beau pere, c'eſt un gobelet d'argent, un chaudron de cuivre, des peaux & des couvertures pour faire un lit. Il donne à la belle mere une ceinture, une robe & cette ſorte de reſpectueuſe qu'ils appellent kraka. Ce n'eſt pas tout encore. Pour s'attirer les bonnes graces de la famille entiere de la future, il eſt d'uſage de faire à chaque parent un préſent ſuivant ſes facultés, & en préſence de toute l'aſſemblée.

Le lendemain, le marié & la mariée s'habillent le plus richement qu'il

leur est possible, & vont à l'église avec leurs parens. Les hommes marchent les premiers, ayant le marié à leur tête, précédé d'un d'eux qui semble mener toute la troupe : puis les femmes, conduites par l'épousée. Deux de ses plus proches parents, le bonnet à la main ; la soutiennent par dessous les bras, & la conduisent ainsi dans l'église. Elle affecte un air de tristesse qui semble annoncer que c'est par contrainte qu'elle quitte son pere & sa mere. Elle marche les yeux baissés, & la tête penchée, comme si elle alloit au supplice. Lorsqu'on lui demande si elle veut bien prendre le jeune homme présent pour mari, elle demeure muette, jusqu'à ce que ses parens l'ayent pressée de parler. Après bien des instances, elle prononce enfin le *Oui;* mais d'une voix si basse, que le prêtre a bien de la peine à l'entendre (*u*). Cette

(*u*) Les Lapons Moscovites, qui sont encore la plupart idolâtres, se marient avec beaucoup moins de cérémonie. Les parens & les amis des deux futurs s'as-

retenue passe, chez les Lapons, pour une marque de pudeur & de chasteté, à laquelle ils donnent les plus grands éloges.

Le sacrement administré, on retourne chez les parens de la mariée, & c'est là qu'un grand festin attend l'assemblée. Chacun des conviés a eu soin d'apporter la veille, sa part des viandes qui doivent servir à la nôce. Il y a un Lapon établi pour recevoir ces portions & présider au service du festin. Le marié & sa femme sont assis

---

semblent chez le pere de l'époux. Là, en présence de tout le monde, on tire du feu d'un caillou, en le battant avec un morceau de fer. L'excussion de quelque éteincelle devient le nœud du lien conjugal, & le sceau d'un contrat respectif d'association. *Voyez la Relation curieuse de Moscovite*, *in*-12. *Paris* 1687, *pag.* 85.

Cet emblême mystérieux représente assez bien le mariage, suivant Rengard & Scheffer. Comme la pierre renferme en elle-même une source de feu qui ne paroît que lorsqu'elle a été touchée par le fer; de même, il se trouve dans l'un & l'autre sexe un principe de vie caché, qui ne se produit que lorsqu'ils sont unis. *Regnard*, *pag.* 94.

l'un près de l'autre, tous les aſſiſtans enſuite, ſuivant leur degré de parenté. Perſonne ne touche aux comeſtibles. Le Lapon qui remplit la charge de maître d'hôtel, commence par ſervir les deux époux, & les autres après.

Comme il arrive quelquefois que la cabane eſt trop petite pour contenir tout le monde qui eſt prié de la fête, les garçons & les filles montent ſur le toît, & font deſcendre une petite corde à laquelle pend un hameçon ou un crochet. Le *maître ſervant* y attache des morceaux de viande; chacun retire ſon crochet, & partage les plaiſirs de la nôce. Après le repas, ils diſent les graces accoutumées, ſe donnent la main l'un à l'autre, & quittent la table.

La fête ſe conclud par l'eau-de-vie, dont chacun achette une portion en particulier, s'il ſe trouve là un marchand; ſinon, l'on termine la journée par les plaiſirs de la converſation ou par des jeux amuſans.

Les nôces étant achevées de cette

façon, il n'eſt cependant pas encore permis au mari d'emmener ſa femme avec toutes ſes richeſſes. Avant que d'obtenir cette permiſſion, il eſt obligé de demeurer un an entier avec ſon beau pere & de le ſervir pendant tout ce temps. Au bout de l'année, il eſt maître de demeurer encore s'il veut, ou d'aller s'établir ſéparément. Le beau pere laiſſe ſa fille à la diſpoſition de ſon gendre, & lui remet tous les Rhennes qui lui appartiennent. Souvent une fille a en propre, lors de ſon mariage, juſqu'à cent de ces animaux. Outre cela, les parens lui donnent encore en dot cent Rhennes ou plus, ſuivant leurs moyens, de l'argent, du cuivre, une tente, un lit, & tout ce qui eſt néceſſaire au ménage. Les autres parens de la mariée, qui ont reçu des préſens de ſon mari, ſont tenus de lui donner, en revanche, un, deux ou quatre Rhennes, proportionnément à ce qu'ils ont reçu. Il arrive par-là qu'un époux qui a fait de gros préſens, ſe trouve après ſon mariage, très-riche en Rhennes.

Il ne leur arrive jamais d'épouser une parente, au degré défendu. Ils ont toujours observé, à cet égard, toute la rigueur de la loi. Il n'est pas d'usage non plus de répudier une femme pour en prendre une autre. Lorsqu'ils en ont une fois pris une, ils vivent très-honnêtement ensemble jusqu'à la mort. Cette pratique est établie de tout temps en cette contrée.

On ne sçait ce qui a pu donner lieu à quelques écrivains, de dire que la communauté des femmes étoit établie parmi les Lapons ou du moins qu'ils étoient peu scrupuleux sur le commerce qu'elles avoient avec d'autres; on trouve partout des marques du contraire. Bien loin que ces peuples permettent aux étrangers de coucher avec leurs femmes & veuillent les forcer, comme le rapporte Regnard (*x*), à

(*x*) *Pag.* 98 & 99. La Relation de M. Regnard se sent partout du privilége des voyageurs, & de la légereté de ses observations. Voici ce que dit la Motraye à ce sujet. „ Le veillard, qui nous précé-„ doit, nous montra en cet endroit le *non plus ultrà*

faire cet honneur à leur famille, ils

„ de trois voyageurs François, à qui il me dit qu'il
„ avoit fourni près de trente-fept ans auparavant des
„ bateaux fur le même lac alors dégelé. Ce *non plus*
„ *ultrà* eft l'extrêmité d'une chaîne de montagnes
„ toutes nues, ou feulement couvertes, pour la plu-
„ part, de broffailles, & compofant une prefque-
„ ifle appellée Pefcomana, laquelle confidérée
„ comme telle, a fon ifme au nord-eft du lac dans
„ lequel elle s'avance jufqu'à trois milles du côté
„ du fud-oueft, fous la figure d'une langue, de
„ laquelle ces MM. ont voulu faire regarder le bout
„ comme celui du monde de ce côté là ; & non feu-
„ lement la faifon trop avancée quand ils y étoient,
„ les empêcha de voir le foleil fur l'horifon, com-
„ me j'ai fait pendant tant de temps, mais auffi,
„ felon le témoignage tant du bon veillard, que
„ de quantité d'autres perfonnes âgées qui m'ont
„ dit les avoir vus, l'amour de leur commodité ne leur
„ permit pas de s'écarter des bords des rivieres de
„ plus de cent ou deux cent pas. Le vieillard m'in-
„ diquant, autant que fa mémoire le lui fournif-
„ foit, l'endroit où il avoit vu graver quelque chofe
„ qu'il ne connoiffoit, difoit-il, pas, j'arrachai la
„ mouffe du rocher, & j'y découvris quatre vers
„ latins bien lifibles, au bas defquels étoient les
„ noms de Fercourt, de Corberon & Regnard, 18
„ août 1681 : on les trouve dans Regnard, & dans
„ l'hiftoire générale des Voyages, *tom. XV*.

ſont fort délicats ſur ce point & très-ſuſceptibles de jalouſie. Si une femme rencontre un homme en ſon chemin, qu'elle s'arrête à lui parler, & que ſon mari s'en apperçoive, celui-ci conçoit auſſitôt des ſoupçons ſur ſa fidélité, & ne manque pas de lui en faire des reproches très-vifs (*y*).

„ Suivant ce que cet homme, & d'autres après „ lui m'ont dit de la route & de la façon de voya- „ ger de nos François, ils ne virent des Lapons „ que ſur les rivieres & les lacs, ayant tou- „ jours voyagés en bateau, pour s'épargner la „ peine de marcher dans les bois, ſur les rochers „ & les montagnes; ſans quoi on ne ſçauroit bien „ voir la maniere de vivre des Lapons, leurs trou- „ peaux & leurs tentes. C'eſt ce qui fait que nous „ avons tant de relations ſi étranges & ſi imagi- „ naires du pays & des habitans, ceux qui les ont „ écrites ayant voyagé comme ces MM., & tiré „ leurs mémoires des traditions ſuperſtitieuſes, „ qu'on débite en Finlande, ou de ce que rapportent „ les Lapons eux-mêmes, ou d'autres voiſins, gens „ auſſi ignorans & incapables de ſe former de juſtes „ idées de ce qui ſe paſſe chez eux." *Voyage de la Motraye, tom. II, pag.* 362 & 363.

(*y*) On peut en voir un exemple dans Scheffer, *chap. XXV, pag.* 294 de l'orignal, & 275 de la traduction du P. Lubin.

Naturellement

Naturellement les Lapons ont très-peu d'enfans ; M. Linnæus dit que cette impuissance leur vient peut-être du non usage du sel (z) ; on en voit

(z) *Forte ob comtemptum muriæ. Flora Lap. p.245.* Quoique M. Linnæus ne donne modestement son observation que comme une conjecture, il est sûr pourtant qu'elle doit être comptée pour une des véritables causes de l'infécondité de la nation Lapone ; l'expérience en confirme toute la justesse.

On a remarqué, & il est aisé de s'en convaincre tous les jours, que les provinces, les villes maritimes, toute proportion gardée, sont plus peuplées que les autres, que les familles y sont plus nombreuses, malgré les raisons qui devroient occasionner leur dépopulation, telles que les voyages de longs cours des habitans, les naufrages, & tous les autres accidens qu'entraîne la navigation. Or, ce n'est qu'au voisinage de la mer, aux productions de ces contrées qu'on peut raisonnablement en attribuer la cause ; soit que l'air qu'on y respire, les alimens dont on y fait usage, étant imprégnés de particules salines, fournissent en plus grande abondance des liqueurs séminales, & leur causent une acreté qui produit des irritations ou *titillations* plus frequentes, ou soit que ces particules salines aient une certaine aptitude à purifier ces liqueurs, & à leur donner une vertu plus prolifique ; toujours est il certain que les enfans y sont en plus grand nombre qu'ailleurs.

rarement plus de trois dans une famille. Jamais il n'est arrivé qu'un Lapon en ait eu au-delà de huit. Rien ne prouve mieux la stérilité de cette nation, que le dénombrement qu'en fit faire Charles IX, & qu'on a vérifié depuis ce souverain. On a trouvé beaucoup de familles éteintes, & la nation diminuée d'un cinquieme. Cependant il paroît par les témoignages de tous les auteurs, que ce peuple, avant d'être soumis, étoit bien plus nombreux. On ne doit en rechercher la raison que dans les excès qu'occasionnent parmi eux l'eau-de-vie & les liqueurs fortes.

Dès qu'un homme s'apperçoit que sa femme est grosse, son premier soin est de consulter les astres, pour sça-

Il suit de-là qu'en ajoutant à la privation du sel établie chez les Lappons, & les autres sauvages du Nord, la rigueur excessive du ciel sous lequel ils habitent, la dureté de la misérable vie qu'ils menent, on trouvera que ce sont les causes constantes qui concourent à entretenir, parmi ces peuples, cet état de frigidité, si contraire à une population nombreuse.

voir de quel ſexe ſera cet enfant. Ils croient qu'il y a quelque rapport ſympatique entre une femme enceinte & la lune (*a*). C'eſt auſſi cet aſtre qui ſert à leur divination. S'ils voient une étoile au deſſus de la lune, ils concluent que ce ſera un garçon; ſi l'étoile eſt au deſſous, ce ſera une fille. La lune eſt encore conſultée pour ſçavoir le ſort de l'enfant, s'il jouira d'une bonne ſanté, & s'il vivra long-temps.

La femme enceinte a, comme nous avons dit, un logement ſéparé à gauche de la porte. Cependant on ſe perſuade bien qu'en hiver il y fait très-froid, puiſque le feu eſt au milieu de la cabane, & qu'il ne peut pas porter de la chaleur par tout.

Le premier ſoulagement qu'on donne à une nouvelle accouchée, c'eſt un bouillon fait avec de la graiſſe de baleine. On prend l'enfant, on le

(*a*) Cette opinion leur eſt venue, ſans doute, avec leurs autres pratiques d'idolatrie. Les Payens croyoient que la lune étoient la déeſſe tutélaire des femmes enceintes.

lave dans l'eau froide ou dans de la neige, jusqu'à ce qu'on voye sa respiration s'affoiblir. Alors on le baigne dans un chaudron rempli d'eau chaude, & on le tient un instant dans cet état, plongé dans l'eau jusqu'au col, avec grande attention qu'il n'en reçoive quelques goutes sur la tête. Après cette opération, on enveloppe l'enfant dans une peau de lievre.

Quoique les accouchées n'aient pour boisson que de l'eau & de très-mauvaise nourriture, elles restent cependant peu de temps au lit, & reprennent leurs occupations intérieures du ménage au bout de quatre à cinq jours. Le soin de faire baptiser leurs enfans ne regarde qu'elles ; il faut s'en acquitter. C'est ce qu'elles font ordinairement le douze ou quinzieme jour au plûtard après leur accouchement. En été, on les voit grimper sur la cime des plus hauts rochers, traverser de vastes forêts, ou passer des marais fangeux d'une grande étendue, pour conduire leurs enfans au prêtres dont elles sont quelquefois éloi-

gnées de cinq ou ſix lieues. Elles attachent le berceau de l'enfant à une ſorte de bât que porte un Rhenne, & conduiſent l'animal. Leur bonne conſtitution, leur endurciſſement aux travaux, leur font ſupporter toutes ces incommodités, ſans exciter le moindre murmure.

En hiver, elles portent leurs enfans avec elles dans leur traîneau. Parmi les noms qu'elles impoſent aux enfans, elles en choiſiſſent toujours d'analogues à leurs fauſſes divinités, tels que *Thora Baivik*, & les prêtres ont beaucoup de peine à leur faire perdre cette mauvaiſe habitude.

Après que le prêtre a adminiſtré le baptême, on lui fait préſent d'une paire de gants, bordés en certains endroits de plume de Loom. S'il eſt mort quelqu'un dans la famille, qui fût fort aimé, on donne ſon nom au nouveau né, afin d'en conſerver le ſouvenir.

Malgré la vigueur du tempérament des femmes, & les prieres du prêtre pour leur ablution, les maris

n'approchent d'elles qu'au bout de six semaines. Rien ne peut les obliger de déroger à cet usage, très-anciennement établi parmi eux.

Les enfans n'ont point d'autres nourrices que leurs meres. Celles-ci les alaitent pendant deux, trois ou même quatre années. Si elles tombent malades, ou qu'elles ne puissent pas prendre ce soin, elles font avaler à l'enfant du lait de Rhenne par cuillerée. Outre le lait dont elles nourrissent leurs enfans, elles les accoutument de fort bonne heure à se procurer encore quelque nourriture, en suçant des petits morceaux de viande, qu'elles leur mettent dans la bouche.

Les enfans sont couchés dans un petit berceau, fait d'une piece de bois creusée ou d'écorce de bouleau, garnie par tout de cuir de Rhenne passé. Sur la tête est un petit toît rond, aussi de cuir. Les côtés de ce berçeau sont encore couverts en dedans de peaux de jeunes Rhennes, le poil en dehors. Les langes, les matelats

& tout le lit eſt remplacé par de la mouſſe rouge fort fine & bien ſeche, dans laquelle l'enfant eſt enfoncé & repoſe tout nud. Il s'en trouve par tout couvert. Cette mouſſe abſorbe (*b*) toute malpropreté, tient l'enfant toujours net, conſerve longtemps la chaleur, & par ſa grande moleſſe, garantit encore bien mieux de tout accident les membres délicats de l'enfant, que des couvertures & des langes de ſoie ou de fine laine. Chaque fois qu'on le léve, on change ſon matelas. Deux fois par jour, de la mouſſe nouvelle remplace l'ancienne. Une peau d'un jeune Rhenne lui ſert de couverture. Ce berceau eſt garni d'anneaux de laiton ou de petites lames de cuivre qui ſervent de hochets aux petits enfans. On le ſuſpend ordinairement au toît de la cabane & on le balance pour endormir l'enfant. Afin de les avertir à temps de leur condition & les familiariſer avec les inſtrumens qui leur ſont propres,

(*b*) *Fl. Lap. pag.* 323.

les meres suspendent sur le berceau d'un garçon, un petit arc avec ses fleches, & une petite hallebarde, le tout bien travaillé & fait d'étaim ou de cornes de Rhennes. Si c'est une fille, on attache à son berceau les aîles, la tête & les pieds d'une Perdrix ou Gelinote blanche, pour lui insinuer dès l'enfance, l'adresse & la propreté.

Dès que les enfans sont grands, les peres sont les seuls précepteurs des garçons, & les meres, des filles. Celles-ci apprennent à coudre & à faire des gants, toutes sortes de vêtemens, & les harnois des Rhennes.

Les garçons sont instruits à manier un arc & à tirer adroitement une flêche. Pour exciter l'adresse de ces enfans, les Lapons, à l'exemple des anciens Majorquains, ne leur donnent point à manger qu'ils n'aient tiré une flêche dans un morceau d'écorce de bouleau suspendu à une perche fort élévée. On propose aussi quelquefois des prix pour les plus adroits. Ces exercices, souvent répétés, les ren-

dent d'une adreſſe ſinguliére à décocher un trait (*c*).

On a remarqué qu'une fille, lors de ſon mariage, a quelque fois cent Rhennes & plus, qui lui appartiennent. Il en eſt de même d'un garçon. Auſſitôt qu'un enfant, n'importe de quel ſexe, a été baptiſé, ſes parens lui donnent un Rhenne femelle, à qui l'on impoſe une certaine marque, ainſi qu'à tous ceux qui en proviennent. Lorſque les premieres dents commencent à percer, les parens ajoutent un nouveau Rhenne femelle au troupeau de l'enfant. C'eſt ce qui fait qu'à meſure que ces enfans grandiſſent, le troupeau ſe groſſit, & à leur adoleſcence, il ſe trouve fort nombreux.

La difficulté de percer dans les té-

(*c*) Regnard dit qu'il s'en trouve de ſi adroits, qu'ils donnent à trente pas dan une obole *& dans la tête d'une aiguille.* Olaus Magnus, ce grand relateur de prodiges, dit la même choſe; & il y a tout lieu de craindre que Regnard ne l'ait copié en cet endroit.

nébres qui couvrent l'ancien gouvernement des Lapons, ne nous laisse que la faculté de traiter de la façon dont la justice s'administre actuellement parmi eux. Si l'on peut suppléer à des faits par des conjectures; nous croyons qu'on doit présumer que des peuples idolâtres, vagabonds, sans société & sans commerce, exempts enfin de tous les vices dont l'intérêt est la premiere source, ne devoient pas avoir plus de loix que les Groenlandois que nous avons dépeints. Scheffer raporte cependant, d'après Pierre Claudi & Sturlesonius, que dans le neuvieme siècle, les Finnois qui habitoient près de la Norvege, avoient un roi nommé Motle qui commandoit souverainement dans toute cette région. Ceci ne doit s'entendre que de la région maritime qui compose aujourd'hui la Laponie Danoise. Quant à l'intérieur des terres on croit qu'il n'a été habité que long-temps après, par des familles Finlandoises qui avançoient, sans doute, à mesure que de nouvelles migrations venoient

renforcer leur nombre, ou que leur propre population augmentoit. Ces peuples vêcurent ainſi en liberté, pendant un aſſez long eſpace de temps (*d*), juſqu'au regne de Magnus I. (*e*). Ce ſouverain ayant fait quelques tentatives pour aſſujettir ces peuples, n'eut pas tout le ſuccès qu'il attendoit; ſoit par la difficulté de pénétrer dans un pays coupé par des bois, des rivieres, des lacs & des montagnes, ſoit par l'impoſſibilité de ravir la liberté à une nation qui n'avoit point de demeure fixe, ou peut-être par le peu de dépenſe qu'il voulut faire pour une conquête dont il n'eſperoit pas retirer un grand fruit.

Quoiqu'il en ſoit, Magnus ſouffroit impatiemment qu'une nation barbare, établie dans ſes terres, refuſât

(*d*) Nous tâcherons d'établir ſolidement les raiſons qui nous portent à adopter cette opinion. Nous nous trouvons ici parfaitement d'accord avec M. de Grace. *Voyez l'Hiſt. univ.*, *tom. IV*, *pag.* 303.

(*e*) Ce roi commença à régner en Suede en 1277, & mourut en 1290.

de fléchir ſous ſon ſceptre. Pour parvenir à la dompter, il exhorta vivement ceux de ſes ſujets qui étoient voiſins des Lapons, de ſe concerter enſemble & d'aviſer comment on pourroit les ſubjuger. Il les excita même par l'eſpoir d'une groſſe recompenſe, & par la promeſſe qu'il fit de donner le gouvernement de ces peuples à ceux qui rempliroient ſes intentions. Les habitans de la paroiſſe de Birkarla, près de laquelle il y avoit quelques Lapons établis, ſe propoſerent de gagner la recompenſe promiſe. Ces Birkarles dreſſerent des embuches (*f*) aux principaux des La-

(*f*) Scheffer rapporte un ſtratagême fort cruel dont ſe ſervit à cette occaſion un de ces Birkarles. Comme c'eſt un fait dont il n'a eu connoiſſance que par un mémoire de Bureus, à qui il n'étoit parvenu que par une caſcade d'un curé à un orfevre de Lulha à qui Bureus l'avoit entendu raconter; & que d'ailleurs il ne paroît gueres vraiſemblable qu'un de ſes Birkarles ſeul ait tué quinze Lapons dans un défilé l'un après l'autre, ſans que les derniers, avertis de la mort de ceux qui les précédoient, par leurs cris, ne ſe ſoient pas mis en état de

pons, en tuerent un grand nombre & se rendirent maîtres de tout le pays, jusqu'à la mer, du côté du nord & du couchant.

Le Roi Magnus, ainsi qu'il l'avoit promis, donna aux Birkarles une entiere autorité sur la Laponie & ses habitans. Il leur permit d'imposer des tributs, d'y trafiquer à l'exclusion de tous autres, & d'en retirer tous les bénéfices. Il ordonna en même temps qu'en reconnoissance de la souveraineté qu'il abandonnoit, les Birkarles seroient tenus de payer tous les ans, en forme de redevance, à la couronne de Suede, un certain nombre de peaux de Petits-gris.

Ces Birkarles & leurs descendans, jouirent de ces droits jusqu'au règne de Gustave I. Ils levoient de gros tributs sur les Lapons, & ils en payoient

---

défense, ou n'aient pas rebroussé chemin : nous nous contenterons de renvoyer ceux qui seront curieux de voir la façon dont ce stratagême fut conduit à l'histoire de Laponie de Scheffer, traduite par le P. Lubin, *pag.* 121 & 122, *in*-4°. 1678.

de très-modiques à la Suede. Outre ces vexations, la connoissance qu'ils avoient des besoins de ces peuples, leur faisoit achetter en été des marchands qui abordoient sur leurs côtes, par le golfe de Bothnie, toutes les denrées qu'ils sçavoient être de défaite chez les Lapons. En hiver, ils portoient ces marchandises à ces peuples & vendoient bien cher, ce qu'ils avoient eu à bon marché. Toutes ces menées procurerent aux Birkarles de grandes richesses, qui furent la cause de leur ruine. Ces petits souverains avoient acquis par la force & par la trahison la souveraineté de Laponie. Ils l'avoient conservée pendant près de trois cens ans, depuis Magnus I, jusqu'à Gustave I. L'opulence où ils se trouvoient alors, loin d'éteindre en eux la soif des richesses, ne faisoit que l'exciter davantage. Des tyrannies, des oppressions injustes donnerent lieu à des murmures. Quelques-uns d'entr'eux, pauvres & indignés des traitemens qu'ils recevoient de leurs égaux, que la prospérité avoit

endurcis, porterent des plaintes au roi Guſtave. Ce ſouverain fit emprisonner le plus puiſſant de ces Birkarles, nommé Laurentii, il ne lui accorda ſa détention qu'après l'avoir condamné à de très-groſſes amendes. Dès-lors, il ordonna que les Lapons payeroient directement à la couronne de Suede les tributs qui leur ſeroient impoſés, & qu'il ſeroit permis à tout le monde d'aller en Laponie & de trafiquer avec les habitans.

Peu de temps après, il nomma, pour recevoir les tributs & rendre la juſtice dans ces contrées, des officiers qui y alloient tous les ans, dans l'hiver, accompagnés de prêtres. Les choſes ſubſiſterent ſur ce pied, juſqu'à Charles IX, qui les remit en meilleur état. Après avoir fait faire la diviſion de la Laponie, il établit en chaque diſtrict des préfets ou gouverneurs, auxquels il donna des adjoints pour juger les cauſes & exercer toutes les fonctions que demande l'adminiſtration de la juſtice. Il fit apprendre à ces préfets les loix

de Suede, & les obligea de régler leurs jugemens & même leurs conduites sur ces ordonnances. Cela se voit par l'instruction que ce prince donna à un certain descendant de *Laurentii*, que Gustave avoit fait emprisonner. Ces instructions, datées de Stockolm du dix octobre 1610, l'établissent *Préfet du district d'Uhma, de Pitha & de Lulha.* Les règnes subséquents apporterent de nouveaux changemens dans ces établissemens.

Aujourd'hui, chaque contrée est sous l'autorité d'un grand bailly qui a sous lui un lieutenant & d'autres officiers subalternes qui jugent les petites causes & font eux-mêmes les exécutions criminelles. Le roi de Suede nomme le grand bailly, & celui-ci, les autres juges.

Les Lapons Danois se conduisent suivant les loix du Danemarck. Le roi nomme aussi leurs juges & des officiers pour recevoir les tributs qu'il tire de ces peuples.

Pour ce qui est des Lapons Moscovites; c'est chez eux qu'il reste le

plus de l'ancienne indépendance de leur nation ; ils ſont preſque tous idolâtres & errans à leur volonté. Ils éliſent eux-mêmes des eſpeces de gouverneurs, qui ont tout pouvoir parmi eux & qui adminiſtrent la juſtice. Ces gouverneurs ſont diſtingués des autres, par des vêtemens rouges. Ils reconnoiſſent le Czar pour leur ſouverain (*g*), & lui paient des tributs en pelleteries.

Les impots que les rois de Suede tiroient de Laponie, conſiſtoient d'abord en trente-deux timbres (*h*) de peaux d'Ecureuils, & huit peaux de Martes, que payoient les Birkarles. Mais après que ceux-ci eurent été dépouillés de leur autorité, on exigeoit des pelleteries, ſuivant les facultés de chaque pere de famille, ou le dixieme de leurs Rhennes & dix pour cent de tout le poiſſon ſec qu'ils avoient. Le roi même ordonna, en 1602, que

(*g*) Relation curieuſe de Moſcovie, *pag.* 87.

(*h*) Chaque timbre eſt compoſé de quarante peaux.

ces tributs seroient imposés, ainsi que nous venons de le dire; mais comme on reconnut que les Lapons en souffroient un tort considérable par la diminution de leurs troupeaux, un nouvel édit régla, en 1606, que chaque habitant naturel, aussi-tôt qu'il auroit dix-sept ans, seroit tenu de donner deux Rhennes mâles ou trois femelles, ou huit livres de poisson sec: que de plus, le dixieme faon des Rhennes domestiques & le dixieme tonneau de la pêche du poisson appartiendroient au roi. En 1610, cette ordonnance fut encore renouvellée; on y ajouta seulement que tous les Elans qui seroient pris en Laponie, appartiendroient à ceux qui les auroient tués, mais que leurs peaux seroient remises au fisc, comme une redevance à la couronne.

Il est encore survenu des changemens dans l'imposition des droits du roi en Laponie; & aujourd'hui la capitation de chaque Lapon est réelle & proportionnée à ses possessions.

On a divisé les territoires dont jouis-

ſent les habitans, en trois claſſes. Les meilleurs ou les plus étendus ſont appellés territoires de tribut entier, & ſont de la premiere. La ſeconde claſſe comprend les territoires médiocres. Les territoires ſtériles compoſent la derniere claſſe, & ne paient que la moitié des droits impoſés ſur ceux de la ſeconde. Le tribut entier eſt de deux rixdalles (*i*). Celui des territoires médiocres eſt d'une ſeule rixdalle, & ainſi des autres, à raiſon de leur ſtérilité & de leur peu d'étendue.

Mais comme il arrive aſſez ſouvent que les rixdalles ne ſont pas communes parmi eux, on en fait l'évaluation en poiſſons & en peaux, & il leur eſt libre de payer de cette façon. Cinquante peaux d'Ecureuils, ou une peau de Renard & une paire de ſouliers, à la mode des Lapons, valent une rixdalle; neuf livres de poiſſon ſec valent la même ſomme.

Outre ces impoſitions, on leve la

(*i*) La rixdalle courante de Suede vaut quatre liv. dix ſols ſix den.

dixme sur les Rhennes de chaque contrée, & chaque Rhenne est estimé deux thalers d'argent (*k*). Ils paient aussi la dixme de leurs fourrures; & c'est là le tribut ordinaire dont une partie est employée à l'entretien des prêtres qui instruisent les Lapons.

Tous ces tributs devant être portés par de longs trajets, pour arriver au lieu destiné à les enmagasiner, & le plus avantageux aux droits du roi, il est ordonné que chaque Lapon ajouteroit à son tribut ordinaire, & par forme de supplément, une paire de souliers du pays. Ils appellent ces souliers *haxapalcka*, c'est-à-dire, le prix du transport (*l*).

Quoiqu'un Lapon paye à la couronne de Suede les tributs qu'on vient de voir, il n'est pas pour cela quitte

---

(*k*) Le thaler d'argent vaut quatre liv. un sol six den.

(*l*) La Motraye dit que M. le gouverneur Cronberg l'a assuré que le roi de Suede ne retiroit de Laponie que quinze cens écus en espece par chaque année.

de toute impoſition. Il eſt encore obligé quelquefois de payer des droits au Roi de Danemark & au Czar. Au premier, parce qu'il va pêcher dans des lacs ſitués dans l'étendue de ſa domination ; & à l'autre, s'il mène paître ſes Rhennes, ou s'il chaſſe ſur le territoire qui reléve de ſa ſouveraineté. Mais ces tributs ne vont jamais au delà de la moitié de ceux qu'il paye au roi de Suede.

La recette de ces impoſitions s'eſt faite long-temps à la volonté du préfet ou bailli ; mais cet uſage ne ſubſiſte plus, & on a établi des marchés ou des foires conſidérables, où les Lapons ſont tenus d'apporter ce qu'ils doivent.

Ce que nous allons dire de ces foires, indiquera en même-temps de quelle façon ſe perçoivent les droits royaux, & quel eſt le commerce des Lapons avec les autres peuples.

En même temps que Charles IX avoit donné, en 1602, une permiſſion générale à tous ſes ſujets de commercer avec les Lapons, les préfets

de Laponie avoient eu la liberté de déterminer des temps & des lieux propres à rassembler tous ceux qui viendroient commercer. Ce prince leur avoit même donné ordre de faire bâtir des boutiques, en réglant la durée de ces marchés à trois semaines. Cependant ces foires ne se tenoient pas avec tout le succès qu'on s'en étoit promis. C'est ce qui paroît par l'édit de Christine de 1640. Cette princesse établit dans toute la Laponie, en trois cantons différens, trois foires célébres par année. L'une, le six janvier; la seconde, le vingt-cinq; & la troisieme, le deux fevrier, jour de la fête de la Vierge. La durée de ces foires est de huit ou quinze jours chacune. Il ne manque pas d'y venir toujours un très-grand nombre de Suedois, de Norvégiens, de Lapons & de Bothniens.

C'est là que se trouve le bailli, accompagné d'un prêtre, d'un juge, & d'autres officiers de justice. Le bailli reçoit les tributs que les Lapons sont obligés d'apporter à ces foires.

Les juges ſont là préſents pour terminer les différens qui auroient pu ſurvenir dans le cours de l'année, & pour faire régner en même temps dans ces foires, la paix & le bon ordre que l'eau-de-vie fait ſouvent troubler.

Le paſteur vient baptiſer, faire des mariages, des enterremens, & ſur-tout recevoir les preſens que chaque Lapons a l'habitude de lui faire, ſuivant ſes facultés. Ordinairement c'eſt la dixme de leurs fourrures, de gants, de ſouliers & de fromages.

Les Lapons les plus chrétiens ne ſe contentent pas alors de donner à leurs paſteurs, ils font auſſi des offrandes à l'égliſe. On voit quantité de peaux de Petits-gris, qui pendent devant l'autel. Pour s'attirer la bénédiction du ciel, ou pour détourner quelque maladie qui afflige leurs troupeaux, ils portent des peaux de Rhennes à l'égliſe, & ils les étendent ſur le chemin qui conduit à l'autel & par où le prêtre doit paſſer. Ils n'imaginent point de plus ſûr moyen d'obtenir ce qu'ils demandent à Dieu, qu'en inté-

reſſant le prêtre dans leur cauſe (*m*).

Les marchandiſes que les Lapons apportent à ces foires, ſont des peaux de Rhennes, de Renards de différentes couleurs, de Loutres, de Goulus, de Martes, de Caſtors, d'Hermines, de Loups, de Petits-gris & d'Ours. Ils y amènent auſſi des Rhennes, des habits à leur mode, des bottes, des gants, des ſouliers, toute ſorte de poiſſons ſecs & des fromages de lait Rhennes.

Ils prennent en échange de l'eau-de-vie, de gros draps, de groſſes toiles, de l'argent, du cuivre, du fer, du ſoufre, des aiguilles, des couteaux du tabac, & des peaux de bœufs & de moutons.

Toutes les marchandiſes ont un prix déterminé qui ne varie point. Un Rhenne eſt eſtimé deux écus; quatre

---

(*m*) Ceci vérifie bien ce que dit un philoſophe Anglois. *La ſuperſtition n'exerce ſes fureurs que ſur les laïques, & ne répand ſur l'ordre ſacré que douceurs & bienfaits.* Œuvres philoſophiques de M. Hume, pag. 63.

peaux

peaux de Rhennes ont la même valeur. Un timbre de Petits-gris vaut trois livres. Une peau de Marte, une d'Ours, ou trois peaux blanches de Renard, ſont de même prix. Une demi-aune de drap eſt eſtimée un écu, de même une pinte d'eau-de-vie, une livre de tabac, &c. Quand on veut achetter des choſes de moindre valeur, des peaux de Petits-gris ſervent de monnoie. On en meſure le nombre ſur le prix de l'objet qu'on veut avoir.

Les Lapons Moſcovites, dit la relation de Moſcovie que nous avons citée, ne font nul cas de l'or & de l'argent. Lorſqu'ils trafiquent avec des étrangers, c'eſt ſans dire un ſeul mot. Les Ruſſes expoſent ce dont ils veulent ſe défaire, & les Lapons viennent le voir. S'ils s'en accommodent, ils l'emportent aprés avoir laiſſé à la place ce qu'ils eſtiment être de même valeur (*n*).

(*n*.) Comme cette relation eſt ancienne, il eſt preſque ſûr que cet uſage, ainſi que ceux que nous

Scheffer & Regnard s'accordent à dire qu'il ne regne pas dans ces échanges la même franchise qu'autrefois. Les Lapons ont vu qu'on leur manquoit de parole, qu'on cherchoit à les tromper ; la crainte d'être duppes, les a rendus fripons. Il sont actuellement si rusés & de si mauvaise foi, qu'il est très-difficile de n'être pas fraudés quand on commerce avec eux.

Malgré les sollicitudes continuelles qui sont jointes à la vie des Lapons, ces peuples ne connoissent que peu de maux & point du tout de médecins ni chirurgiens. Les maladies épidémiques, l'air contagieux, les fiévres pestilentielles, perdent bientôt leur venin dans un climat aussi froid. Schef-

---

avons rapportés à l'article des mariages, ne sont plus en pratique actuellement parmi les Lapons Moscovites. Les soins que le Czar Pierre & l'impératrice Catherine, ont pris de les faire instruire dans la religion chrétienne, n'ont pas manqué d'apporter beaucoup de changemens dans les coutumes, & dans les mœurs de ses habitans ; mais nous n'avons point d'histoire plus récente de ces peuples.

ſer dit que la peſte y fut portée par le moyen de quelques bottes de chanvre, qui venoient d'un endroit déſolé par ce fléau ; mais que perſonne n'en fut frappé que les femmes, qui avoient manié & filé ce chanvre.

On peut juger du petit nombre des maladies auxquelles ils ſont ſujets, par le peu de variété qui régne dans les remedes dont ils font uſage : trois ou quatre ſortes compoſent toute leur pharmacie. Rien de moins compliqué, rien de plus aiſé que la façon d'adminiſtrer ces remedes. La nature ſemble ſe complaire à favoriſer leur ſimplicité, & rarement un Lapon eſt long-temps malade. Contre tous les maux internes, ils uſent d'une ptiſanne faite d'une certaine mouſſe qu'ils appellent *Jerth*. Cette mouſſe manque-t-elle ? ils y ſuppléent par de la racine d'angélique pierreuſe (*o*) qu'ils mangent crue, ou par la tige de cette plante, qu'ils font cuire dans du lait

(*o*) *Petroſa. Voyez la Fl. Lap. pag. 68 & 69.* Cette plante croît ſur les rochers. Nous en avons parlé ci-devant.

de Rhenne. Cette décoction eſt pour eux, la plus ſalutaire médecine.

Ces peuples ſentent-ils de la douleur en quelque partie du corps ? Ont-ils mal aux dents, la colique, ou ſont-ils attaqués de pleuréſies ? Ils ramaſſent cette pouſſiere, ces raclures qui ſe trouvent entre les fentes ou ſur les vieux troncs de bouleau ; ils en forment une petite boule ou un petit cône de la hauteur d'un demi pouce. (*p*) Ils l'appliquent ſur la partie affligée ou ſur le côté, & mettent le feu à la pointe du cône. Petit à petit, ce feu gagne la baſe, brûle la peau & les nerfs. D'abord la douleur eſt très-violente ; mais ce n'eſt plus enſuite qu'un léger chatouillement. Ce veſſicatoire ardent ne s'ôte pas ; on le laiſſe entierement ſe conſumer, & on attend qu'il tombe de lui-même. L'ulcere que laiſſe la brûlure ſe referme bientôt ſans aucun ſecours ; quelquefois il dure un an ; mais toujours il emporte le mal radicalement. On voit

(*p*) *Fl. Lap. pag.* 264 & 265.

ſouvent au viſage, au front & aux mâchoires des Lapons de grandes cicatrices, que laiſſe l'uſage de ces remède corroſifs.

Pour les bleſſures, les plaies, ils n'ont point d'autre vulnéraire que la réſine qui diſtille des ſapins. Ils en font des emplâtres, qu'ils appliquent ſur le mal. Le fromage de Rhenne eſt ſurtout leur onguent divin, la merveilleuſe panacée. Ils l'emploient dans toutes leurs maladies. Lorſque le froid a gelé quelque membre, ils étendent ſur la partie affectée des tranches de fromage, & ils ſont bientôt ſoulagés. Une ſeconde maniere de ſe ſervir de ce fromage, contre les maux intérieurs & extérieurs, c'eſt d'y faire entrer un fer rouge : la chaleur diſſout les parties onctueuſes de ce fromage, & fait diſtiller une eſpece d'huile dont ils ſe frottent, ou qu'ils avalent, ſuivant l'eſpéce de leur mal. Ce reméde eſt toujours ſuivi d'un ſuccès merveilleux.

La décoction de ce fromage dans du lait, eſt encore un reméde ſouve-

rain contre les maladies internes Il conforte la poitrine, emporte la toux, chaſſe les débilités d'eſtomach, & remet les poumons en vigueur.

L'avantage que ces peuples ont de n'être naturellement ſujets qu'à un petit nombre de maladies, les fait parvenir preſque tous à une grande vieilleſſe (*q*), ſans un millier d'infirmités qui aſſiégent ordinairement à cet âge les hommes de nos climats. Les Lapons n'en ont qu'une ; c'eſt la privation de la vue. Les cauſes de cet incommodité, ſont les mêmes que chez les Groenlandois ; la neige & la fumée. Les vieillards de Laponie, qui ont conſervé leur vue, ſont preſque auſſi alégres & diſpos que les jeunes gens, & par-là très difficiles à diſtinguer d'avec ceux-ci. Ils courent de même ſur les

---

(*q*) Cette vieilleſſe n'eſt grande que relativement à nous. En la comparant à la durée ancienne de leur vie, on s'apperçoit que leur conſtitution eſt altérée, & que leur vigueur a dégénéré. Scheffer dit qu'ils meurent preſque tous à ſoixante dix ans, les auteurs plus anciens diſent que ces peuples du Nord alloient tous à cent ans, & au-delà.

montagnes, au travers des forêts, & font les mêmes exercices. M. Linnæus (*r*) dit avoir vu deux vieillards Lapons de ſoixante dix ans, qui ſe divertiſſoient comme des enfans à mettre leurs talons ſur leurs épaules, ſans la moindre difficulté. O ſainte ſimplicité! s'écrie-t-il, heureuſe diéte! vous êtes au-deſſus de tous éloges. Avec cela leurs cheveux ne blanchiſſent point; c'eſt ce qui rend encore la diſtinction fort difficile à faire.

Lorſque quelque Lapon eſt attaqué d'une maladie conſidérable, on a recours au tambour, pour ſçavoir quel en ſera l'événement. Si l'on a des augures favorables, on ſoigne le malade juſqu'à ſon rétabliſſement, ou juſqu'à ſa mort. Si au contraire le tambour en annonce la fin prochaine, les aſſiſtans ſe rangent autour de ſon lit, & font avaler à l'agoniſant autant d'eau-de-vie qu'ils peuvent pour faciliter à ſon ame un paſſage aiſé dans l'autre monde. Ils en boivent enſuite tant qu'ils en ont pour ſe conſoler de la perte de leur

(*r*) *Fl. Lap. pag.* 158.

parent ou ami, & pour s'exciter à pleurer. Il arrive assez souvent que, dès que le tambour a prédit la mort d'un malade, tout le monde l'abandonne. Parens, amis ne s'occupent plus que du festin qui doit suivre les funérailles. Chacun va attendre paisiblement l'instant de la fête aux endroits où l'on vend de l'eau-de-vie. On y passe un jour ou deux à boire, sans s'inquiéter du sort de l'agonisant, qui, par ce moyen, languit, & meurt bientôt.

Lorsque leur ivresse est passée, ou que les moyens de boire manquent, on retourne à la cabane. Le malade est mort : on dispose de nouveau les choses pour un autre festin.

Aussi-tôt qu'un homme a rendu l'esprit, tous les assistans abandonnent la cabane dès le même jour, & laissent là le corps étendu. Ils la détruisent ensuite, de crainte que ce qui reste de l'ame du défunt ne leur fasse du mal.

Si le mort est riche, on ensevelit son corps dans un drap de toile : si c'est un pauvre, un morceau de grosse étoffe de laine lui sert de suaire. On le met

dans un cercueil fait d'un tronc d'arbre creusé, & on le porte dans le cimetiere qui environne l'église ; le prêtre l'enterre avec les cérémonies accoutumées.

L'ambition de se distinguer commence à gagner ces peuples. Il se trouve des Lapons si remplis de vanité, qu'ils offrent de grosses sommes d'argent pour jouir de l'honorable avantage d'être enterrés dans l'église, au lieu d'avoir une misérable sépulture dans un cimetiére commun à tout le monde. Cet usage ne se pratique que par les bons chrétiens : les autres qui, comme dit Regnard, ne le sont que cavaliérement, habillent le cadavre de ses meilleurs vêtemens, & le mettent dans un cercueil, ou dans le traîneau qui lui appartenoit, & qu'ils appellent *ackio*. On place à côté du défunt tout ce qu'il avoit de plus cher, comme son arc, ses flêches, sa hallebarde, afin qu'en revenant en ce monde, il puisse mener le même genre de vie.

On met encore dans l'*ackio* une ha-

che, un caillou, & de l'acier pour faire du feu. Les Lapons, dit le même écrivain, ne voyagent point sans cet équipage, afin que le défunt puisse se procurer de la lumiére dans les ténébres, abattre les arbres, applanir les rochers, brûler tous les obstacles qui pourroient se rencontrer sur le chemin du ciel. C'est ainsi, ajoute-t-il, que malgré leurs erreurs, ces pauvres gens tendent au ciel de tout leur pouvoir. Ils y veulent arriver de gré ou de force ; & c'est par le fer & par le feu, qu'ils prétendent emporter le royaume des cieux.

Si la demeure du mort est trop éloignée de l'église, & qu'on soit en été ; après l'avoir arrangé dans un cercueil ou dans un traîneau, ainsi que nous avons vu, ils enterrent le tout au milieu des forêts, ou ils le mettent dans une caverne, dont ils bouchent l'entrée pour garantir le cadavre des attaques des bêtes sauvages, & pour le conserver jusqu'à l'hiver. Alors, dès qu'il a tombé assez de neige pour aller en traîneau, ils voiturent le mort jusqu'à la

paroiſſe. Quelquefois même ils attendent l'ouverture des foires.

Tous ont l'habitude d'apporter dans le cimetiére le lit, & tout ce qui a ſervi au mort pendant ſa maladie. Toutes ces choſes reſtent abandonnées dans le traîneau qui a amené le cercueil. Le Rhenne ſeul eſt excepté ; mais ſa deſtination n'en eſt pas plus heureuſe. Trois jours après les funérailles, on l'immole aux manes du mort, & ſa chair doit ſervir à faire un feſtin aux vivans. On met ſoigneuſement à part les os de l'animal ; on les ſerre dans un panier, ſur lequel on deſſine le portrait du mort. On offre ce ſacrifice à *Storjunkare*, & on enterre le panier derriere la cabane. La fête ne ſe termine pas ſans eau-de-vie. On en recherche tant qu'on peut, & on en boit à la ronde à l'honneur du mort. Plus il s'en conſomme, plus la commémoraiſon eſt agréable. Ils nomment cette eau-de-vie *ſeligevin* ; c'eſt-à-dire eau-de-vie bienheureuſe ; parce qu'ils croient que la perſonne qui donne lieu à ces libations, eſt ſûrement bienheu-

reuse. Avant que d'en gouter, ils observent de tremper le doigt dans la liqueur, & de s'en frotter le visage en forme d'expiation. Dès que l'eau-de-vie a fait son effet, on chante les louanges du mort. Chacun en fait un bel éloge, & exalte beaucoup ses belles qualités. Plus l'eau-de-vie a de force & la tête du panégyriste de foiblesse, plus l'oraison funébre est pompeuse, & plus on vante le mérite du défunt. Pendant trois ans, la famille d'un mort opulent célébre l'anniversaire de son parent par un semblable festin.

Le deuil est de longue durée parmi les Lapons, surtout pour la perte d'une femme ou de ses enfans. Il n'existe que dans le cœur, & ils n'en portent aucune marque extérieure dans les habillemens. Dans un homme de sang froid, le deuil s'annonce par un air de marasme & de tristesse, qui ne laisse point d'équivoque sur la réalité de son chagrin ; mais il ne tient pas longtemps devant de l'eau-de-vie.

Cette façon d'enterrer les morts, & de célébrer leurs funérailles, n'est

usitée que chez les Lapons Suédois & Danois. Les Lapons Moscovites ont des cérémonies particulieres, dont le récit ne peut manquer d'amuser.

Quatre ou cinq heures après qu'un homme est mort, on l'enveloppe dans de la toile, & on le met dans un cercueil en présence de tous les parens & les amis assemblés. Il a le visage découvert & les bras libres. On lui met dans une main une bourse, dans laquelle il y a une somme pour payer l'entrée du paradis, & dans l'autre un passeport signé d'un prêtre, qu'il doit remettre à saint Pierre pour entrer librement.

On met encore près de lui un petit baril d'eau-de-vie, du poisson sec & de la chair de Rhenne pour se rafraîchir en chemin, parce qu'ils imaginent que le voyage est fort long. On allume ensuite autour du cercueil une multitude de petites branches séches de sapin, qu'on a trempées dans de l'huile de baleine, & qui brûlent comme des bougies. Pendant ce temps-là, les assistans pleurent, crient, gémissent, & font des grimaces hideuses. Après ces dis-

poſitions, on ſe promene deux ou trois fois autour du corps. L'un lui demande pourquoi il eſt mort? l'autre, ſi ſa femme l'a offenſé? un autre, s'il a eu beſoin de quelque choſe? s'il a eu faim? s'il a eu ſoif? s'il a reçu quelque déplaiſir à la chaſſe? s'il n'étoit pas bien vêtu? Toutes ces queſtions ne ſe font pas ſans jetter les hauts cris, & ſans prendre des attitudes ſinguliéres, & tout-à-fait riſibles. Les uns vont à cloche-pied, les autres boitent, d'autres ſont courbés juſqu'à terre. Tous ſemblent plutôt une troupe d'inſenſés, que des gens en deuil. Cependant leur prêtre eſt gravement ſpectateur de cette eſpéce d'oraiſon funébre. Il marmote de ſon côté quelques priéres. Pour en augmenter l'efficacité, de temps en temps, ce prêtre prend un goupillon, & aſperge d'eau bénite le mort & les pleureurs, à qui il paſſe enſuite poliment l'aſperſoir. Toutes ces ſimagrées finies, on porte le corps en terre, & chacun ſe ſépare.

Les ſucceſſions des Lapons ſe partagent ſuivant les loix des états aux-

quels ils ſont ſoumis. Parmi les Lapons de Suéde, voici l'uſage qui ſe pratique. Toutes les richeſſes conſiſtent le plus ſouvent en Rhennes. Les autres biens meubles ſont les pelleteries & les uſtenciles du ménage. Comme il ſe trouve rarement plus de trois enfans, ils partagent par tiers. S'il n'y a qu'un garçon & une fille, le garçon a les deux tiers, & ſa ſœur l'autre. Mais dans ces partages, on ne comprend jamais les Rhennes qui ont été donnés aux enfans lors de leur naiſſance, & en d'autres circonſtances. S'il arrive qu'un Lapon laiſſe de l'argent à ſa mort, les héritiers n'en profitent pas ſouvent. Tous ceux qui en ont, le mettent dans des chaudrons de cuivre qu'ils enterrent dans les forêts, ſans que leurs femmes ni leurs enfans aient connoiſſance de la place où le tréſor eſt enfouï. Les maladies n'étant pas de longue durée, il arrive ſouvent que le théſauriſeur meurt, & que ſes héritiers ſont fruſtrés de ſon argent.

Pour ce qui eſt des immeubles, comme les terres, les lacs, les montagnes,

toute la famille en jouit par indivis; les possessions ne se partagent point. Charles IX, qui distribua à chaque famille une certaine portion de terrein, semble ne leur en avoir accordé que l'usufruit, sous la redevance d'un tribut. Voilà la raison de ce que ces terres sont possédées indivisiblement sans distinction de sexe.

Avant que de quitter la Laponie & ses habitans, il importe, sans doute, de dire un mot de leur origine. C'est ce que nous allons faire en comparant la langue dont ils se servent à celle des anciens Finnons (*f*), dont il y a apparence qu'ils sont sortis. Les sentimens sont cependant partagés à cet égard. Les uns les font descendre des Tarta-

---

(*f*) On donne ce nom ou celui de Finnois ou Finlandois aux habitans de la Finlande; duché qui a été plusieurs fois l'appanage des freres des rois de Suede. Ce duché, du sud au nord, est d'environ cent trente deux lieues, & du couchant au levant de cent cinquante. Il est divisé en sept petites provinces. On y parle une langue différente de celle des Suédois.

res ; les autres des Finlandois : mais par le paralélle des Lapons aux Tartares, on verra qu'ils en différent beaucoup par les inclinations & les mœurs. Les uns ſont guerriers, hardis, toujours livrés à une vie active ; les autres ſont lâches, timides, végétant continuellement dans une apathie ſans égale. Les langues de ces deux peuples n'ont pas plus de ſimilitude entre elles. On ne remarque pas la moindre analogie (*t*) de l'une à l'autre.

Il n'en eſt pas de même des Lapons comparés aux anciens Finlandois. Les uns & les autres ſe reſſemblent ſi bien par les traits, l'eſprit & les inclinations, qu'on ne peut nier que ces derniers ne ſoient la ſouche des autres. Le portrait que Tacite fait des Finlandois, peut encore ſe rapporter aux Lapons d'aujourd'hui. Tous les uſages que cet au-

(*t*) Ceux qui voudront faire cette comparaiſon, peuvent avoir recours à l'hiſtoire de Laponie de Scheffer. Il y a raſſemblé un grand nombre de mots de ces deux langues ; & c'eſt ce qui nous fait aſſurer qu'il y régne une entiere diſparité, *pag.* 155.

teur attribue aux premiers, sont pour la plupart en pratique chez les Lapons, si ce n'est que la communication qu'ils ont eue avec d'autres peuples, a introduit des coutumes nouvelles, inconnues à leurs ancêtres.

C'est environ à l'onziéme siécle qu'on peut fixer l'origine des Lapons (*u*). Quelques familles de Finlandois, voyant leur pays accablé de tributs, & dévasté par les guerres qu'Erric IX y porta pour soumettre les habitans, & établir la religion chrétienne, abandonnerent la Finlande, & allerent s'établir à l'extrémité du golfe de Bothnie. Ils se répandirent insensiblement dans toutes les contrées septentrionales jusqu'au bord de la mer. Les Finlandois, qui resterent dans leur pays, regardoient comme des déserteurs ceux d'entr'eux que l'aversion d'une domination étrangere, & d'une nouvelle religion avoient éloignés. D'ailleurs, le roi, en établissant la religion chrétienne, avoit or-

(*u*) On n'a aucun témoignage qui assure à ces peuples une existence antérieure.

donné que tous ceux qui refuſeroient de l'embraſſer ſeroient bannis ; c'eſt de-là qu'eſt venu le mot de *Lape* ou *Lapon*, qui leur fut donné dans ce temps par les Finlandois.

Trois choſes viennent à l'appui de cette opinion. La premiere eſt que le mot *Lape* ou *Lapon* eſt encore une injure pour les Lapons, qui s'appellent entre eux *Sabmienladti*.

La ſeconde eſt qu'Adam de Breme, ſçavant écrivain, qui a donné une hiſtoire de Danemarck en 1077, ne parle point du tout des Lapons ; au lieu que Saxon, qui vivoit dans le douziéme ſiécle, a donné une hiſtoire de Laponie. Depuis cet écrivain, ils ont été connus ſous ce nom par les autres nations d'Europe.

La troiſiéme choſe, & ſûrement la plus favorable au ſentiment qui fait deſcendre les Lapons des Finlandois, c'eſt le rapport de la langue de ces deux peuples. Le langage des Lapons eſt rude, & paroît abſolument avoir ſon étymologie dans la langue Finlandoiſe. Tous les mots les plus en uſage,

les parties du corps, les inſtrumens de chaſſe, ſont les mêmes à très-peu près (*u*). Au reſte, chaque territoire

---

(*u*) Afin de mettre le lecteur à portée de juger de la vérité de nos aſſertions, nous donnons ici quelques mots de l'une & l'autre langue.

Mots.	*Lapon.*	*Finlandois.*
Dieu,	Jubmal,	Jubmala.
le feu,	tolle,	tolli.
le jour,	paiwe,	paiwa.
la nuit,	ij,	yœ.
une riviere,	jock,	jock.
un lac,	aur,	jarwi,
une montagne,	warra,	wuori.
une forêt,	medz,	medza.
l'œil,	ſilmœ,	ſilmœ.
le nez,	niuna,	nenœ.
le bras,	ketaveorth,	koſiwerſi.
la main,	kiaett,	kœſi.
le pied,	jalk,	jalka.
du fromage,	joſt,	junſto.
des bottes,	ſappad,	ſaapas.
une cabane, une hute,	kaote,	koto.
une flêche,	niola,	nuoli.
pere,	atkea,	aja.
mere,	am,	ama.
le frere,	welie,	weli.

de Laponie a une dialecte particuliere dans laquelle il se trouve, à la vérité, des mots qui n'ont aucun rapport à la langue Finlandoise; mais pourroit-on raisonnablement en conclure que ces langues sont différentes? N'est-il pas à présumer que la dissemblance, qui s'y rencontre actuellement, vient du commerce que les Lapons ont eu avec leurs voisins & les étrangers, dont ils ont retenu plusieurs mots, qui sont insensiblement passés en usage parmi eux (*x*). De plus, les changemens introduits chez les Lapons ont dû avoir lieu aussi chez les Finlandois, qui sont aujourd'hui pres-

(*x*) En effet, les Lapons près de la Suede ont beaucoup de mots Suédois dans leur dialecte; ceux voisins de la Norvege, où ils vont souvent aux foires, ont retenus biens des mots Allemands. Les Lapons Russes parlent à demi-Russien, & ainsi des Danois. C'est parmi les Lapons qui habitent au soixante huitieme & soixante neuvieme degré, le centre de la Laponie, qu'on retrouve l'ancien Finlandois, & que le langage est le moins éloigné de la source d'où il est sorti.

qu'auſſi policés & auſſi répandus que les Suédois.

Quoiqu'il en ſoit, après avoir rapporté ce qui nous paroît le plus probable ſur l'origine des Lapons, nous ne nous flattons pas de pouvoir fixer tous les ſentimens différens ſur ce ſujet. Lorſqu'il eſt queſtion de ſtatuer ſur des faits enſevelis dans les ténébres que répand l'éloignement des lieux & des temps ; c'eſt beaucoup que de produire un ſentiment qui n'ait rien d'oppoſé aux opinions reçues, & appuyé ſur des probabilités très-analogues au cours naturel des choſes de ce monde.

Nous nous ſommes peut-être trop étendus ſur l'origine & le langage des Lapons; paſſons à des objets moins arides & plus récréatifs. Que le lecteur, fatigué par une diſcuſſion peu amuſante, trouve ici de quoi rappeller ſon attention, & ſe délaſſer agréablement ? Le recit d'un ſpectacle funebre, auquel aſſiſta Regnard, nous paroît bien propre à notre deſſein. Nous allons le tranſcrire ici dans les termes

du voyageur, en élaguant ſeulement tout ce qui pourroit contrarier nos intentions.

Regnard étoit arrivé à Tornea le 27 juillet 1681 : le lendemain ayant appris la mort de Jean Tornæus, prêtre des Lapons (*y*), il fut curieux de le voir.

» Nous le trouvâmes, dit cet écri-
» vain, étendu dans ſon cercueil,
» avec des habits conformes à ſa pro-
» feſſion, & que l'on lui avoit fait
» faire exprès. Sa femme étoit d'un
» autre côté, couchée ſur ſon lit, &
» témoignoit par ſes ſoupirs & par ſes
» pleurs, le regret qu'elle avoit d'a-
» voir perdu un tel mari. Quantité
» d'autres femmes, de ſes amies, en-
» vironnoient le lit, & repondoient
» par leurs gémiſſemens, à la douleur
» de la veuve. Mais ce qui conſoloit

(*y*) Ce Jean Tornæus étoit un homme ſçavant, qui a traduit en Lapon tous les pſeaumes de David, & qui a écrit une hiſtoire de Laponie. On verra d'ailleurs, par ſon oraiſon funébre, qu'elles ſont les qualités qui le rendoient recommandable.

» un peu, dans une si grande affliction,
» étoit quantité de grands pots d'ar-
» gent faits à l'antique, pleins, les
» uns de vins de France, d'autres
» de vins d'Espagne, & d'autres d'eau-
» de-vie, qu'on avoit soin de ne pas
» laisser long-temps vuides. Nous
» tatâmes de tout, & la veuve inter-
» rompoit souvent ses soupirs, pour
» nous presser de boire. Elle nous
» fit même apporter du tabac dont
» nous ne voulûmes pas prendre. On
» nous conduisit ensuite au temple,
» dont le défunt étoit pasteur; nous
» n'y vîmes rien de remarquable.
» Nous fûmes prendre congé de la
» veuve, il fallut encore boire à la
» mémoire du défunt.

Le deux septembre suivant, Regnard, après avoir parcouru la Laponie, repassa à Tornea. On se disposoit alors à faire les obseques de Tornæus. Laissons parler notre voyageur.

» C'est la mode, dit-il, de garder les corps des défunts fort long-temps. Ce temps se mésure suivant la qualité des personnes; & plus la condition

dition du défunt eſt relevée, plus auſſi les funérailles ſont reculées. On donne ce temps pour diſpoſer toutes choſe pour ces actions, qui ſont les plus ſolemnelles qui ſe faſſent en ce pays; & ſi l'on dit que les Turcs dépenſent leurs biens en nôces, les Juifs en circonciſions, les Chrétiens en procès, on pourroit ajouter, les Suédois en funérailles. En effet, j'admirai la grande dépenſe qui ſe fit pour un homme qui n'étoit pas autrement conſidérable, & dans un pays ſi barbare & ſi éloigné du reſte du monde.

On n'eut pas plutôt appris notre arrivée, que le gendre du défunt travailla auſſitôt à une harangue latine, qu'il devoit le lendemain prononcer devant nous, pour nous inviter aux obſéques de ſon beau pere. Il fut toute la nuit à y rêver, & oublia tout ſon diſcours lorſqu'il fut le matin devant nous. Si les révérences diſent quelque choſe, & ſont les marques de l'éloquence, je puis aſſurer que notre harangueur ſurpaſſoit le prince des orateurs; mais je crois que ſes inclina-

tions ſervoient plus à cacher la confuſion qui paroiſſoit ſur ſon viſage, qu'à rendre ſon diſcours fleuri. Comme nous ſçavions le ſujet de ſa venue, nous devinâmes qu'il venoit pour nous prier d'aſſiſter à la cérémonie : car nous n'en pûmes rien apprendre par ſon diſcours, & quelque temps après, le bourguemaître de la ville, avec un officier qui étoit là en garniſon, vinrent nous prendre dans la même chaloupe, pour nous paſſer de l'autre côté de l'eau, & nous mener à la maiſon du défunt.

Nous trouvâmes à notre arrivée, toute la maiſon pleine de prêtres vêtus de longs manteaux, & de chapeaux qui ſembloient, par la hauteur de leur forme, ſervir de colonnes à quelques poutres de la maiſon. Le corps du défunt, mis dans un cercueil couvert de drap, étoit au milieu d'eux. Ils l'arroſoient des larmes qui dégoutoient de leurs barbes humides, dont les poils ſéparés formoient différens canaux, & diſtilloient cette triſte humeur qui ſervoit d'eau bénite.

Tous ces prêtres avoient quitté leurs paroisses, & étoient venus de fort loin. Il y en avoit quelques-uns éloignés de plus de cent lieues, & on nous assura que si cette cérémonie se fût faite l'hiver, pendant lequel temps les chemins, en ces pays, sont plus faciles, il n'y auroit eu aucun prêtre à deux ou trois cens lieues à la ronde, qui ne s'y fût trouvé, tant ces sortes de cérémonies se font avec éclat. Le plus ancien de la compagnie fit une oraison funebre à tous les assistans; & il falloit qu'il dît quelque chose de bien triste, puisqu'il s'en fallut peu que son air pitoyable ne nous excitât à pleurer nous-mêmes, qui n'entendions rien à ce qu'il disoit. Les femmes étoient dans une petite chambre, séparée des hommes, qui gémissoient d'une maniére épouvantable, & entr'autre la femme du défunt, qui interrompoit par ses sanglots le discours du prédicateur. Pendant que l'on prêchoit dans cette salle, on en faisoit autant dans l'église en Finnois, & quand les deux discours

furent finis, on se mit en chemin pour conduire le corps à l'église. Sept ou huit bourgeois le chargerent sur leurs épaules, & il n'y eut personne, des plus considérables qui ne voulût y mettre la main. Nous suivions le corps, comme les plus apparens, & ceux qui menoient le deuil, & la veuve étoit ensuite conduite, par dessous les bras, de deux de ses filles; l'une s'attristoit beaucoup, & l'autre ne paroissoit pas émue. On mit le corps au milieu de l'église, en chantant quelques pseaumes, & les femmes, en passant près du défunt, se jetterent sur le cercueil, & l'embrasserent pour la derniere fois.

Ce fut pour lors que commença la grande & principale oraison funèbre, recitée par *Johannes Plantinus*, prêtre d'Uhma, qui eut une canne d'argent pour sa peine. Je ne puis pas dire s'il l'avoit méritée; mais je sçais qu'il cria beaucoup, & que pour rendre tous les objets plus tristes, il s'étoit même rendu hideux, en laissant ses cheveux sans ordre, & pleins de plu-

ſieurs bouts de pailles, qu'il n'avoit pas eu le temps d'ôter. Cet homme dit toute la vie du défunt, dès le moment de ſa naiſſance, juſqu'au dernier ſoupir de ſa vie. Il cita les lieux & les maîtres qu'il avoit ſervis, les provinces qu'il avoit vues, & n'oublia pas la moindre action de ſa vie. C'eſt la mode en ce pays de faire une oraiſon funèbre aux laquais & aux ſervantes, pourvu qu'ils laiſſent un écu pour payer l'orateur.

Je me ſuis trouvé à Stockholm à l'enterrement d'une ſervante, ou la curioſité m'avoit conduit. Celui qui faiſoit ſon oraiſon funèbre, après avoir cité le lieu de ſa naiſſance & ſes parens, s'étendit ſur les perfections de la défunte, & exagéra beaucoup, qu'elle ſçavoit parfaitement bien faire la cuiſine, diſtribuant les parties de ſon diſcours en autant de ragoûts qu'elle ſçavoit faire, & forma cette partie de ſon oraiſon, en diſant qu'elle n'avoit qu'un ſeul défaut, qui étoit de faire toujours trop ſalé ce qu'elle apprêtoit; & qu'elle montroit par-là l'amour

qu'elle avoit pour la prudence, dont le sel est le symbole, & son peu d'attache aux biens de ce monde, qu'elle jettoit en profusion. Mais celui-ci avoit une plus belle carriere. *Johannes Tornæus* étoit homme sçavant ; il avoit voyagé, & avoit même été, en France, précepteur du comte Charles Oxenstiern.

Quand l'oraison funèbre fut finie, on nous vint faire encore un compliment latin, pour demeurer au festin ; quoique nous n'entendîmes pas davantage à ce second compliment qu'au premier, nous n'eûmes pas de peine à nous imaginer ce qu'il nous vouloit dire. Nos ventres ne nous disoient que trop ce que ce pouvoit être, & ils se plaignoient si haut, qu'il étoit près de trois heures qu'ils n'avoient mangé, & qu'il ne fut pas plus difficile à ces gens d'entendre leur langage, qu'à nous le leur. On nous mena dans une grande salle, divisée en trois longues tables, & c'étoit le lieu d'honneur. Il y en avoit cinq ou six autres encore plus pleines que celles-ci, pour recevoir tous les gens qui s'y présen-

toient. Les préludes du repas furent de l'eau-de-vie, de la bierre, & une autre liqueur qu'ils appellent Calchat, faite avec de la bierre, du vin & du sucre, deux aussi méchantes boissons qui puissent entrer dans le corps humain. On servit ensuite les tables, & on nous fit asseoir au plus haut bout de la premiere table, avec les prêtres du premier ordre, tels qu'étoient le pere prédicateur & autres. On commença le repas dans le silence, comme par tout ailleurs, & comme le sujet le demandoit.

On ne peut se figurer une image plus vive des nôces de Cana, que le tableau que nous en vîmes représenter devant nos yeux, plus beau & plus naturel que celui de Paul Véronese. Les tables étoient couvertes de viandes particuliéres, & si je l'ose dire, antiques : car il y avoit pour le moins huit jours qu'elles étoient cuites. De grands pots, de différentes matieres, faits la plûpart comme ceux qu'on portoit aux sacrifices anciens, paroient cette table, & fai-

ſoient par leur nombre une confuſion ſemblable à celle que nous voyons auſſi aux anciens banquets. Mais ce qui achevoit cette peinture, c'étoit la mine vénérable de tous ces prêtres armés de barbes, & les habits Finnois de tous les conviés, qui ſont auſſi plaiſans qu'on le puiſſe voir. Il y avoit, entre autres, un petit vieillard avec de courts cheveux, une barbe épaiſſe, & chauve ſur le devant de la tête. Je ne crois pas que l'idée la plus vive de quelque peintre que ce ſoit, puiſſe mieux repréſenter la figure de ſaint Pierre. Cet homme avoit une robe verte, doublée de jaune, ſans façon, & faiſant l'effet d'une draperie, retrouſſée d'une ceinture. Je ne me laſſai point de contempler cet homme, qui étoit le frere du défunt.

Pendant que je m'arrêtois à conſiderer cet homme, les autres avoient des occupations plus importantes, & buvoient en l'honneur du défunt & à la proſpérité de ſa famille, d'une maniere ſurprenante. Les prêtres,

comme les meilleurs amis, buvoient le plus vigoureuſement ; & après avoir bu des ſantés particuliéres, on en vint aux rois & aux grands.

On commença d'abord par la ſanté des belles filles, comme c'eſt la mode par toute la Suede, & de là on monta aux rois. Ces ſantés ne ſe boivent que dans des vaſes proportionnés, par leur grandeur, à la condition de ces perſonnes royales ; & pour m'exciter d'abord, on me porta la ſanté du roi de France, dans un pot qui ſurpaſſoit autant tous les autres en hauteur, que ce grand prince ſurpaſſe les autres rois en puiſſance. C'eût été un crime de refuſer cette ſanté. Je la bus & vuidai ce pot fort courageuſement. Il n'y avoit pas d'apparence, étant en Suede, d'avoir bu la ſanté du roi de France, & d'oublier celle du roi de Suede. On la but dans un vaſe qui n'étoit gueres moins grand que l'autre, & après avoir fait ſuivre pluſieurs ſantés à celles-ci, tout le monde ſe tut pour faire la priere. Il arriva malheureuſement dans ce

temps, qu'un de notre compagnie dit un mot plaisant, & nous obligea à éclater de rire si long-temps, & d'une maniere si haute, que toute l'assemblée, qui avoit les yeux sur nous, en fut extrêmement scandalisée. Ce qui étoit de plus facheux, c'est que tout le monde avoit été découvert pendant le repas, à cause de nous, & qu'on avoit emporté nos chapeaux; ensorte que nous n'avions rien pour cacher le ris dont nous n'étions pas les maîtres, & plus nous nous efforcions à l'étouffer, & plus il éclatoit. Cela fit que ces prêtres, croyant que nous nous mocquions de leur religion, sortirent de la salle, & n'y voulurent plus rentrer.

Nous fûmes avertis, par un petit prêtre, qui étoit plus de nos amis que les autres, qu'ils avoient resolu de nous attaquer sur la religion. Nous évitâmes pourtant de parler avec eux sur cette matiére, & nous les allâmes trouver dans un autre lieu, où étoit passée l'assemblée pour fumer, tandis qu'on levoit les tables. On apporta

pour deſſert des pipes & du tabac, & tous les prêtres burent & fumerent juſqu'à ce qu'ils tombaſſent ſous la table. Ce fut ainſi qu'on arroſa la tombe de *Johannes Tornæus*, & que la fête finit. *Olaus Graan*, gendre du défunt, ſe traîna le mieux qu'il put, pour nous conduire à notre bateau, le pot à la main; mais les jambes lui manquerent; il s'en fallut peu qu'il ne tombât dans la riviere, & par néceſſité deux hommes le ramenerent par deſſous les bras.

Nous croyons que toute la cérémonie fut terminée, quand nous vîmes paroître le lendemain matin *Olaus Graan*, ſuivi de quelques autres prêtres, qui nous venoient prier de nous trouver au lendemain. Cela me ſurprit, je n'avois jamais entendu parler de lendemain, qu'aux nôces, & je ne croyois pas qu'il en fût de même aux enterremens. Il fallut ſe réſoudre à y aller une ſeconde fois; & nous eûmes une conférence avec *Olaus Graan*, pendant le bon intervalle qu'il ſouffrit entre l'ivreſſe paſſée & la future.

Cet *Olaus Graan*, gendre du défunt, & prêtre de la province de Pithea, homme ſçavant, ou ſe diſant tel, géographe, chymiſte, chirurgien, mathématicien, & ſe piquant ſur tout de ſçavoir la langue Françoiſe, qu'il parloit comme vous pouvez juger par ce compliment qu'il nous fit. *La grande ciel*, (nous repéta-t-il pluſieurs fois) *conſerve vous & votre applicabilité, tout le temps que vous verrez vos gris cheveux*. Il nous montra deux médailles; l'une de la reine Chriſtine, & l'autre étoit un ſicle des Juifs, qui repréſente d'un côté la verge de Moyſe, & de l'autre une coupe, d'où ſort une maniere d'encens. Entre toutes les autres qualités, il prétendoit avoir celle de poſſeder en perfection la pharmacie, & pour nous le prouver, il tira de pluſieurs poches quantité de boetes de toutes grandeurs, de confortatifs, & aſſez pour lever une boutique d'apoticaire. Il me donna un morceau de teſticule de Caſtor, & m'aſſura qu'il tiroit une huile admirable de la queue de cet animal, qui

ſervoit à toutes ſortes de maladies. Quand notre converſation fut finie, on nous reconduiſit où nous avions été le jour précédent, où chacun, pour faire honneur au défunt, but épouvantablement, & ceux qui purent, s'en retournerent chez eux «.

DE LA

SAMOJÉDIE,

OU

SAMOYEDIE.

La Samojédie eſt une province de l'empire de Ruſſie, qui fait partie du gouvernement de Sybérie. Elle forme une bande de terre qui s'étend depuis les environs d'Archangel, juſqu'au fleuve Lena ; c'eſt-à-dire, depuis le quarante cinquiéme degré de longitude orientale du méridien de Paris, juſqu'au cent vingtiéme.

La largeur de la Samojédie eſt beaucoup moindre. Elle varie ſuivant les ſinuoſités que font le détroit de Weigats & la mer glaciale, qui bornent ce pays au nord-oueſt & au nord. Sa plus grande largeur eſt, en quelques en-

droits, de cent vingt lieues; puiſqu'elle s'étend depuis le ſoixante-cinquiéme degré juſqu'au ſoixante-dixiéme, ſous lequel ſe trouve le cap le plus avancé.

On donne le nom de Samoyedes, ou Samojédes, à tous les peuples qui habitent cette bande de terre. Quoique chaque peuple ait un nom particulier qu'on joint au premier, nous ne nous arrêterons point à ces diſtinctions. Il ſuffit qu'ils ſe reſſemblent tous par les traits, la taille, les uſages & les mœurs, pour que nous donnions leur hiſtoire en général. On obſervera ſeulement que, s'il ſe trouve quelque différence dans le caractére de ces peuples, elle eſt en raiſon de leur proximité des états policés, & de la fréquentation qu'ils ont avec des peuples civiliſés. Les Samojédes, qui habitent aux environs d'Archangel, ſont, de tous ces ſauvages, les moins farouches, & les plus ſociables.

Pluſieurs auteurs prétendent que tous ces peuples qui portent le nom de Samojédes, qui veut dire *mangeurs d'hommes*, ont été appellés ainſi, parce qu'ils mangeoient autrefois les priſon-

niers qu'ils faiſoient en guerre, & même leurs parens & leurs amis après leur mort. Quoiqu'il en ſoit, cet uſage barbare ne ſubſiſte plus parmi ces nations. Toutes les relations que nous avons, nous aſſurent que ces anciens antropophages, ſont aujourd'hui très-hoſpitaliers, & d'un commerce très-doux & très-facile. C'étoit un ancien uſage des Grecs, dit l'auteur de l'abrégé chronologique de l'hiſtoire du Nord, de donner le nom d'*Antropophages* aux peuples ſauvages qu'ils ne connoiſſoient pas; & ceux de cette nation qui ſe ſont mêlés avec les Ruſſes, auront apparemment été cauſe qu'on a ainſi appellé les pauvres habitans de la mer glaciale. On dériveroit mieux leur nom du mot Ruſſien *Zima*, qui ſignifie l'hiver.

Toute la Samojédie, que les habitans appellent *Sambtiidi*, eſt un pays non moins affreux que la Nouvelle-Zemble. Par tout ce n'eſt que marais glacés, déſerts affreux, montagnes couvertes de neiges & de glaces. C'eſt de tous les pays habités, de notre con-

tinent, celui qui eſt le plus froid & le plus horrible. Sa proximité du pole, le voiſinage de la Nouvelle-Zemble & du détroit de Weigats, qui eſt toute l'année couvert de glaçons énormes, ſont les cauſes du froid ſi exceſſif qui règne en tout temps dans ce pays.

Un navigateur dit qu'au 15 ſeptembre, (*a*) ſon vaiſſeau étant à l'ancre ſur les côtes de la Samojédie, il faiſoit ſi froid, que la voile du petit hunier, miſe en banniére pour ſécher, étoit auſſi roide que du fer; & qu'étant ſur le tillac, l'humidité de ſon haleine tomboit en frimats ſur ſa barbe.

Les ſeuls végétaux qu'on y trouve ſont des genévriers, des pins, des ſapins & autres arbriſſeaux de cette eſpéce, & des navets d'une groſſeur extraordinaire (*b*), & d'une beauté ſurprenante. Les uns, dit le Bruyn, étoient

---

(*a*) Voyage aux pays ſeptentrionaux, *pag.* 175.

(*b*) Ces navets croiſſent à peu de diſtance d'Archangel; & c'eſt là où le Bruyn les a vus.

violets comme les prunes parmi nous, les autres gris, blancs, jaunâtres, tous tracés d'un rouge ſemblable au vermillon, ou à la plus belle laque ; & auſſi agréables à la vue qu'un œillet. Il y croît encore des mouſſes de toute eſpéce, & particuliérement de celle qui ſert de nourriture aux Rhennes. Il paroît même que c'eſt la production la plus commune de tout ce pays.

Les quadrupédes que l'on y voit, ſont les mêmes que ceux que nous avons décrits à l'article de la Laponie. Il en eſt de même des oiſeaux. Le ſeul qu'on voit ici, & dont nous n'ayons pas encore parlé, c'eſt le Pingouin (*c*). Voici la deſcription qu'en donnent les voyageurs & les naturaliſtes.

Le Penguin, ou Pingouin.

Cet oiſeau eſt de la groſſeur d'un Cigne, & de différente couleur : ſon œil eſt gris & aſſez gros. Il a le bec

(*c*) M. Linnæus l'appelle *alca roſtro fulcio octo macula alba antè oculum*. Fauna Suecica, parag. 119.

pointu, d'un brun jaunâtre; les pieds de même couleur, & fermés comme ceux de l'Oie.

Cet oiſeau a la peau ſi dure, qu'il faut l'écorcher pour le manger. Elle eſt épaiſſe comme celle du cochon. Il eſt ordinairement ſi gras qu'il a peine à marcher. Il n'a point d'aîles, mais deux petits aîlerons comme de cuir qui lui pendent des deux côtés en façon de petits bras: ils ſont couverts par en haut de plumes blanches entremêlées de noires. Le Pingouin ne ſe ſert de ſes aîlerons que pour nager: il vit preſque toujours dans l'eau, & ne vient à terre que pour faire ſon nid, & élever ſes petits. Il marche ordinairement la tête droite & fort élevée, laiſſant pendre ſes aîlerons le long de ſes côtés, comme ſi c'étoit des bras, de façon qu'à le voir, on le prendroit pour un petit homme. Sa chair eſt très-bonne, & de même goût que celle du Canard ſauvage. Au reſte, il y a beaucoup de variété dans ces oiſeaux. Ceux que l'on trouve dans le détroit de Magellan, dans le Chily, ſont dif-

férens de ceux du cap de Bonne espérance, & ces derniers ne ressemblent point du tout à celui que nous venons de décrire. C'est ce qui fait dire à Ray (*d*) qu'il n'est pas croyable que tous ces oiseaux soient de la même espéce.

Quelques peines que nous nous soyons données pour nous procurer des connoissances sur cette contrée si misérable, voilà à quoi on peut réduire tout ce qu'on trouve épars dans les voyageurs qui ont pris terre en Samojédie, & dans tous les auteurs qui ont traité de l'empire de Russie.

Si l'on n'a que des notions fort imparfaites des productions de la Samojédie, on est un peu mieux instruit à l'égard des ses habitans. Toutes les relations nous les représentent comme une nation sauvage, grossiére & sans autres lumiéres que celles de l'instinct. Commençons par faire leur portrait ? nous décrirons ensuite leurs usages, leurs mœurs & leur religion, si l'on peut donner ce nom à un acte

(*d*) *Syn met. avium*, pag. 118.

purement méchanique, un ufage auquel ils n'attachent pas la moindre idée de reconnoiffance.

On trouve, dans le Journal Encyclopédique du mois de novembre de l'année derniére, un excellent mémoire fur les Samojédes & les Lapons. L'eftimable journalifte nous apprend que l'on eft redevable de ce mémoire à un homme d'efprit employé depuis long-temps en Ruffie, d'abord dans le militaire, & à préfent dans les charges civiles (*e*), & qui a réfidé long-

(*e*) Il y a environ un fiécle, ajoute le journalifte, que le nom de Samojéde étoit fort peu connu en Europe. Depuis ce temps-là, plufieurs voyageurs fe font appliqués à connoître les mœurs & le génie de ces peuples, & ils ont publié ce qu'ils en ont pu apprendre; mais leurs relations font extrêmement défectueufes & erronnées, & par malheur leurs erreurs fe font encore accréditées par les obfervations fur les Samojédes, imprimées à Péterfbourg en 1732. Faute de meilleures inftructions, on a donné cours à des faits fuppofés ou altérés, qui ont été copiés depuis par tous les auteurs qui ont traité le même fujet. Ces obfervations fur des peuples encore peu ou mal connus parmi nous, ont fait partie des mé-

temps à Archangel. C'est de ce mémoire que nous avons tiré les connoissances les plus exactes sur les Samojédes. Et en rassemblant ce qu'en ont dit les voyageurs Hollandois, la Martiniére, le P. Avril, le baron d'Herstein, Oléarius, Jean Perry, Desbarres, le capitaine Margeret, Ysbrant-Ides, Witsen, la Neuville, M. de Varenne dans son histoire généalogique des Tartares, & M. le baron de Stralhenberg, nous osons nous flatter de donner de ces peuples l'histoire la plus complette qui ait paru jusqu'à présent.

Suivant notre auteur, les Samojédes n'habitent pas aussi près d'Archan-

moires envoyés à M. de Voltaire pour son histoire de l'empire de Russie, sous le règne de Pierre le Grand. M. le chambellan Iwan Iwawitz les lui a fait remettre par ordre de la cour avec quantité de documens tirés des archives. Mais comme les détails de cette relation n'ont pu trouver place dans l'ouvrage de cet illustre auteur, on n'a pas cru devoir en priver le public; & M. Lafont, pasteur de l'église Françoise à Konisberg, homme de lettres fort estimable, l'a mise en état de paroître, & l'a fait imprimer à Konisberg en Prusse.

-gel, qu'on le croit communément. On n'en rencontre qu'à la distance de trois ou quatre cens werstes. Si l'on voit quelqu'un de ces habitans à Archangel, c'est en hiver; & ils n'y viennent que pour y amener, au moyen de leurs Rhennes, des huiles de poissons, & d'autres marchandises, qu'ils livrent à quelques marchands ou paysans Russes, qui ont soin de les entretenir eux & leurs Rhennes. Ce qui a donné lieu à placer les Samojédes si près d'Archangel, c'est qu'il y en a quelques familles qui sont aux gages des habitans de cette ville, & qui, suivant leur coutume, campent aux environs, pour chercher à faire paître leurs Rhennes.

Le Bruyn, & d'autres voyageurs, les y ayant vus, ont pris occasion de dire positivement, que c'est près de la ville d'Archangel qu'on trouve le commencement des colonies Samojédes. D'autres écrivains ont enchéri sur cette erreur, en avançant que c'est par les Samojédes & les Lapons, qui habitent les côtes de la mer blanche,

que se fait la pêche des Chiens marins, des Vaches marines, & des autres animaux dont on tire l'huile de poisson. Tout cela est entierement destitué de fondement. Jamais aucun Lapon ni Samojéde n'a été employé à cette pêche; elle ne se fait que par les Russes habitans des contrées voisines, que l'unique appât du gain engage à ce travail si pénible & si dangéreux.

Les Samojédes sont, pour la plûpart, d'une taille au-dessous de la moyenne. L'auteur du mémoire dont nous avons fait usage, n'en a pourtant vu aucun qui n'eut plus de quatre pieds, qui est la hauteur qu'on leur attribue, conséquemment à la fable des Pigmées, par l'envie qu'on a de la leur appliquer. Il en a même vu qui passoient la taille moyenne, & qui avoient jusqu'à six pieds de hauteur. Ils ont le corps dur & nerveux, d'une structure large & quarrée. Le visage applati, les yeux noirs dont l'ouverture est petite, mais allongée, le nez tellement écrasé, que le

le bout en eſt à-peu-près au niveau de l'os de la machoire ſupérieure, qu'ils ont très-forte & élevée : la bouche grandes & les lèvres minces : les oreilles grandes, plates & rehauſſées. Leurs cheveux noirs comme le jeai, mais extrêmement durs & forts, leur pendent comme des chandelles ſur les épaules. Leur teint eſt d'un brun jaune. Des jambes courtes, mais déliées & extrêmement tournées en dehors : des pieds fort petits ; voila quelle eſt la baſe de l'édifice agréable dont nous venons de peindre les beautés.

Les hommes n'ont que fort peu ou preſque point de barbe, & ils ont ceci de commun avec leurs femmes que, non plus qu'elles, ils n'ont du poil ſur aucune partie de leur corps, excepté à la tête. Cependant il reſte encore à examiner ſi c'eſt par un défaut naturel qu'ils ſe trouvent ſans poil, ou plûtot par une qualité particuliére à leur race, ou bien par le ſoin que prennent les deux ſexes de ſe l'arracher par-tout où il pourroit y en paroître, y attachant peut-être quel-

que idée de honte & de difformité.

La physionomie des femmes ressemble parfaitement à celle des hommes, excepté qu'elles sont tant soit peu plus déliées; qu'elles ont le corps plus mince, les jambes plus courtes, & les pieds beaucoup plus petits. D'ailleurs, il est fort difficile de distinguer les deux sexes par l'habit. L'un & l'autre porte des vêtemens assez semblables à ceux des Lapons, & par la forme, & par l'étoffe. Des peaux de Rhennes, le poil tourné en dehors, en font toute la matiere. Il consiste en une espece de robbe, au haut de laquelle tient un bonnet qui tombe sur les épaules en forme de capuchon, & dont les manches sont fermées par deux mitaines, aussi de fourrure, qu'ils y cousent; & en des culottes & des bas d'une seule piéce. Ce vêtement serré par une ceinture, leur couvre très bien le corps, & s'ôte comme une chemise. Il paroît si propre, dans un climat aussi rude, que les Russes & autres, qui se trouvent obligés de faire des voyages dans ces contrées,

prennent le parti de l'adopter.

La ſeule diſtinction qu'on reconnoiſſe aux habits des femmes, eſt une ſuite de la coquetterie qui ſemble tenir à leur ſexe. Elles cherchent à embellir leur parure par quelques morceaux de drap de différentes couleurs, dont elles les bordent. Celles qui ont le plus de prétentions, prennent auſſi le ſoin de treſſer leurs cheveux en deux ou trois parties, d'y attacher des petites piéces de cuivre, avec une bandelette de drap rouge, & de laiſſer flotter négligemment ces treſſes ſur leurs épaules.

Ceux qui ont prétendu que les femmes Samojédes ne ſont point ſujettes aux évacuations périodiques de leur ſexe, ſe ſont trompés. Le contraire eſt prouvé par des informations exactes; ce qu'il y a de vrai, c'eſt qu'elles ne les ont que foiblement & en petite quantité. Une autre particularité phyſique ſur les femmes Samojédes, également conſtatée par des recherches vraies & curieuſes; c'eſt qu'elles ont toutes, ainſi que les Lapones, les

mammelles plates & petites, molles en tout temps, lors même qu'elles sont encore vierges; que le bout en est toujours noir comme du charbon. On pourroit croire que c'est l'effet du mariage prématuré des filles Samojédes, s'il n'étoit constant qu'elles ont ce défaut commun avec les Lapones, quoique ces dernieres ne se marient jamais avant l'age de quinze ou vingt ans; de sorte qu'il faut en supposer quelque raison physique, prise du climat ou de la nourriture de ces peuples.

La façon de bâtir des Samojédes, ainsi que de tous les peuples sauvages du nord, a beaucoup de rapport à celle des Lapons, ou, pour mieux dire, c'est la même. De simples tentes, de misérables hutes ouvertes de tout côtés; c'est là tout l'abri qu'ils ont contre les rigueurs d'un climat si rude.

Ces cabanes sont composées de morceaux d'écorce d'arbres cousus ensemble, & couverts de quelques peaux de Rhennes. Des bâtons, de moyenne

grosseur, plantés en quarré, sont les supports de ces bâtimens, & leur donnent une forme pyramidale. Ils ménagent au haut de cette tente, une ouverture pour donner passage à la fumée, & pour augmenter la chaleur lors qu'ils la ferment. On voit par cette description, si l'on est bien fondé à ajoûter foi à tout ce qu'on rapporte de leurs cabanes souterraines (*f*).

Comme il leur est très-facile, dit l'anonyme, de plier ces tentes, &

(*f*) Jean Perry dit positivement que, dans les grands froids, les Samojédes habitent dans des hutes qu'ils creusent sous terre. Pour cet effet, ils choisissent un terrein sec & élevé, qu'ils creusent assez profondément. Ils garnissent de bois le haut & les côtés; &, après avoir bien affermi le tout, ils couvrent le dessus de gasons fort serrés, laissant seulement une ouverture pour le passage de la fumée, qu'ils ont soin de boucher lorsque le bois est en charbon. Cette même ouverture leur sert aussi à sortir, lorsque la neige les empêche de se servir de leurs portes. Ceci n'est pas fort différent de ce qu'on vient de voir, & il se peut bien faire que l'auteur du mémoire n'ait pas fait attention que ces cabanes étoient enfoncées en terres pour acquérir plus de solidité.

de les tranſporter d'un endroit à l'autre, au moyen de leurs Rhennes ; c'eſt ſans contredit, la maniere la plus convenable à leur vie errante ; le terroir ne produiſant abſolument rien de propre à leur nourriture, ils ſe trouvent dans la néceſſité de changer ſouvent de demeure, pour chercher le bois qui leur eſt néceſſaire, & la mouſſe dont ils ont beſoin pour l'entretien de leurs Rhennes : c'eſt-là une des raiſons qui, jointe à l'intérêt de leurs chaſſes, les empêche de demeurer enſemble en grand nombre ; car rarement trouve-t-on plus de deux ou trois tentes qui ſoient voiſines l'une de l'autre. Et comme leurs deſerts ſont d'une étendue immenſe, ils peuvent changer de place auſſi ſouvent que le demandent leurs beſoins, ſans ſe porter aucun préjudice les uns aux autres.

L'uſage des chevaux & des voitures roulantes, leur eſt inconnu ; & il ne ſe ſervent que de Rhennes & de traîneaux. Ils ſont fort différens de ceux des Lapons, & paroiſſent bien plus

commodes & moins danégreux. Ces traîneaux ont ordinairement huit pieds de long, ſur trois ou quatre de large, s'élévant ſur le devant, comme des patins. Le conducteur eſt aſſis ſur le derriere, les jambes croiſées, en laiſſant quelquefois pendre une en dehors. Devant lui eſt attachée une petite planche, arrondie par le haut, & qui joint les deux planches paralleles qui compoſent la voiture. Par derriere en eſt une autre un peu plus élevée, qui ſert d'appui au Samojéde. Il tient à la main un grand bâton, garni d'un bouton par le bout, dont il ſe ſert pour pouſſer & faire avancer ſes Rhennes. On y attele communément deux de ces animaux. La bride, qui ſert à les conduire, eſt attachée à une courroie qui leur ſert de collier.

En été, ils établiſſent par préférence leur ſéjour dans les environs des rivieres, pour profiter de la pêche avec plus de facilité ; mais ils ont une attention de ſe tenir éloignés à quelque diſtance les uns des autres : & il ne paroît pas qu'il leur ſoit jamais entré dans

l'esprit de former des sociétés.

On imagine sans peine que la nourriture de ces peuples, doit repondre à la stérilité du pays qu'ils habitent, & à la vie isolée qu'ils menent. En hiver, c'est de la chasse qu'ils tirent la principale partie de leur subsistance; c'est de la pêche en été. Au reste, ils sont peu difficiles sur le choix des animaux qu'ils prennent à la chasse. Quels qu'ils soient, ils les jugent propres à s'en nourrir : ils ne dédaignent même pas de faire servir à cet usage les cadavres de ceux qu'ils trouvent morts.

Ces peuples font pourtant quelques exceptions parmi les animaux qu'ils mangent. Les Chiens, les Chats, l'Hermine & le Petit-gris, sont les seuls qui soient de ce nombre. On ne sçait ce qui peut avoir occasionné ces exceptions, & ils ne sçavent pas eux-mêmes en rendre raison.

Pour ce qui est de la chair de Rhenne, dont ils font leur plus grand regal, ils la mangent toujours crue. C'est pour eux un breuvage délicieux que le sang tout chaud de ces animaux,

& ils prétendent que c'eſt un préſervatif aſſuré contre le ſcorbut. Pluſieurs écrivains leur ont attribué l'uſage de tirer du lait de Rhennes, & d'en faire leur boiſſon, comme les Lapons; c'eſt une erreur, les Samojédes ignorent abſolument cette méthode. Leur breuvage ordinaire eſt de l'eau ou de l'huile de Baleine.

De quelque eſpece que ſoit le poiſſon qu'ils prennent, ils le mangent auſſi tout crud; ils le font ſécher au ſoleil pour le conſerver, & le trempent dans l'huile de Baleine lorſqu'ils le veulent manger. Il n'y a que la chair des animaux, autres que les Rhennes, qu'ils faſſent cuire. L'heure des repas n'étant point fixée, il ſe trouve perpétuellement une chaudiere remplie de toutes ſortes de viandes, ſuſpendue ſur le feu, qu'ils entretiennent au milieu de leurs tentes. Chaque perſonne de la famille va librement ſatisfaire ſon appetit, & auſſi ſouvent que bon lui ſemble.

L'uſage du linge leur étant inconnu, ils ne ſe ſervent ni de mouchoirs

ni de serviettes. Pour suppléer à ce défaut, ils ne manquent jamais d'être pourvus de raclures de bouleau fort déliées ; & , lorsqu'ils mangent ou qu'ils suent, cette raclure leur sert à s'essuyer, comme dit le Bruyn, par une petite espéce de propreté.

Pourvoir à la nourriture de chaque famille, c'est la seule occupation des hommes (*g*). Coudre les habits, élever les enfans, avoir soin du feu, veiller à ce que la chaudiére soit en bon état; telle est celle des femmes. Après avoir rempli ces devoirs, rien ne les intéresse plus au monde : ils s'abandonnent au sommeil. Des peaux de Rhennes

(*g*) Le Bruyn rapporte avoir vu plusieurs Samojédes s'occuper à faire des rames, des chaises, des instrumens à vuider l'eau qui entre dans les bateaux, & plusieurs autres ustenciles qu'ils vont vendre à Archangel. Ce récit ne doit s'entendre que de quelques Samojédes qui habitent aux environs de la mer blanche ; & qui, comme le dit l'auteur du mémoire, sont aux gages des habitans d'Archangel. Le commerce que ceux-ci ont avec les Russes, les fait différer infiniment des autres, qui n'obéissent uniquement qu'au besoin.

étendues autour du feu, leur fervent de lits ; c'eſt là qu'ils ſe livrent au repos, qui paroît ſeul faire leur paſſion. Rien ne peut les en tirer que le beſoin. Au reſte, ce goût pour l'oiſiveté leur eſt commun avec tous les ſauvages, & il ſemble faire le caractére diſtinctif de l'homme abandonné à la ſimple nature.

Les Rhennes ſont, comme parmi les Lapons, les ſeules richeſſes de ces peuples. Tous ne connoiſſent ni l'uſage des monnoies, ni la différence établie entre le prix & la valeur des métaux ; à l'exception de quelques-uns qui habitent des contrées voiſines des Ruſſes, dont ils peuvent avoir pris des connoiſſances ſur ces objets. Ils nourriſſent le plus grand nombre de Rhennes qu'ils peuvent. La poſſeſſion de pluſieurs Rhennes domeſtiques, ne les empêche pas de faire la guerre aux Rhennes ſauvages ; & leur maniére de les chaſſer eſt aſſez curieuſe. Cette chaſſe ne ſe fait qu'en hiver, & pluſieurs ſe raſſemblent à cet effet. A l'aide de leurs patins, qui ſont de la même forme que

ceux des Lapons, ils poursuivent les Rhennes avec une vîtesse incroyable. Le bâton dont ils se servent pour se soutenir & s'élancer, est garni par en haut d'une petite pêle avec laquelle ils jettent de la neige aux Rhennes qu'ils chassent. De cette façon, ils tournent insensiblement ces animaux du côté où ils ont tendu leurs piéges. Dès qu'ils sont pris, ils les percent à coups de flêches, dont ils sont toujours pourvus.

Ils ont encore un autre stratagême pour prendre les Rhennes sauvages. Un Samojéde, couvert de peaux de Rhenne, & vêtu de façon qu'il ne ressemble à rien moins qu'à une créature humaine, se place au milieu d'un troupeau de Rhennes domestiques en attendant que quelques Rhennes sauvages viennent se mêler parmi eux. Notre chasseur apperçoit-il un de ces derniers? il se glisse doucement, & en rampant jusqu'à ce qu'il soit près de lui; alors il le perce d'une sorte de dard qu'il porte à sa main.

C'est de leurs Rhennes dont ils se

ſervent pour acheter les filles dont ils veulent faire leurs femmes. Rien n'eſt plutôt terminé que leur diſcuſſion ſur ce point : nulle cérémonie ne devance, ni ne ſuit cette union conjugale. Un homme, qui veut acheter une femme, va trouver le pere de la fille ſur laquelle il a des vues ; il lui offre cent & juſqu'à cent cinquante Rhennes. Sont-ils d'accord ? le prétendant donne les Rhennes, & le pere livre ſa fille ; mais le premier peut la renvoyer, s'il n'en eſt pas content, & reprendre tout ce qu'il a donné. Il eſt encore un motif pour lequel un homme peut renvoyer ſa femme, qui eſt trop ſingulier pour le paſſer ſous ſilence ; c'eſt s'il lui trouve du poil en d'autres endroits du corps que ſur la tête ; & ce cas exiſte très-rarement, ſoit que la nature ou le climat ſemble les garantir de cette difformité apparente, ſuivant eux ; car toute cette nation, ſelon le témoignage unanime de tous ceux qui l'ont examinée, n'a que peu de poil, & ſeulement à la tête.

Il eſt vrai auſſi que l'âge qu'une fille

a lorſqu'un homme la choiſit pour femme, la met ſûrement à l'abri d'être renvoyée pour le dernier cas. Un Samojéde a coutume de la prendre dès l'âge de neuf à dix ans; & il eſt fort commun, parmi eux, de voir des femmes meres à l'âge d'onze à douze ans. Auſſi ſont-elles ſtériles dès qu'elles ont atteint trente ans. Aux cauſes phyſiques de la petiteſſe de la taille, & de la ſtérilité des Samojédes, qui ſont les mêmes que chez les Lapons, ne pourroit-on pas ajouter encore cette coutume de marier les filles avant l'âge de maturité, & la liberté qu'ont les hommes de prendre autant de femmes qu'ils en peuvent payer? Ne ſeroit ce pas auſſi une des véritables raiſons de la privation naturelle de poil dans les deux ſexes? Tout le monde ſçait combien cette ſécrétion a d'analogie avec les organes de la génération; & combien un épuiſement anticipé, ou un abus prématuré & exceſſif des plaiſirs vénériens, peut entraîner de modifications ſur ce point, ainſi que ſur la voix.

Quoiqu'en payant leurs femmes aux prix convenu, il leur ſoit permis d'en meſurer le nombre ſur leurs facultés, il eſt rare qu'ils en prennent plus de cinq, & la plûpart même n'en ont que deux.

Leurs femmes étant accoutumées à enfanter preſque ſans douleurs, ils les ſoupçonnent auſſi-tôt d'infidélité, & d'avoir eu commerce avec quelque homme de nation étrangére, s'ils voient arriver le contraire. En pareil cas, ils les battent & les maltraitent pour leur faire confeſſer la faute : ſi la femme s'avoue coupable, ils la renvoient immédiatement à ſes parens, & reprennent tout ce qu'ils avoient donné. Ceci eſt pourtant, dit notre écrivain, préciſément oppoſé à ce que rapportent ſur ce ſujet divers auteurs, & en dernier lieu M. de Buffon, qui aſſure, comme une choſe certaine, que non ſeulement ils ne connoiſſent point la jalouſie, mais qu'ils offrent même leurs femmes & leurs filles au premier venu. Il faut encore remarquer, ajoute l'anonyme, que les femmes

Samojédes ont beaucoup de pudeur ; puiſqu'on eſt obligé d'uſer d'artifice pour les engager à faire voir leur nudité. Cependant il eſt aſſez difficile de concevoir pourquoi ces femmes attachent à cette action une idée de honte, à moins qu'on ne veuille préſumer que c'eſt ſans doute des autres nations avec leſquelles ils communiquent, qu'ils ont reçu des leçons de modeſtie & de retenue.

Auſſi-tôt qu'un enfant eſt né, on lui donne le nom de la premiere créature qui entre dans leur tente, ſoit homme, ſoit bête, ou de la premiere qu'ils rencontrent en ſortant. Ils lui donnent même ſouvent le nom de la premiere choſe qui s'offre à leur vue, de riviere, d'arbre, ou d'autre choſe inanimée. Il n'y a pas moins de ſingularité dans la façon d'enterrer le enfans après leur mort ; un enfant encore à la mammelle, ou qui n'a pas encore goûté de viande ; vient-il à mourir, on l'enveloppe dans un morceau de peau de Rhenne ou d'étoffe, & on le pend à un arbre dans les bois ; s'il a plus d'un

an, on le met entre quelques planches, & on l'enterre.

Tandis que j'étois parmi les Samojédes, dit le Bruyn, j'obſervai que, quoiqu'ils ſoient tous fort laids, leurs enfans cependant n'étoient pas de même. J'en vis un de huit ſemaines couché dans un petit berceau de bois jaune, aſſez reſſemblant à une boete. Cet enfant étoit très-blanc, & avoit une phyſionomie aſſez agréable. Il étoit enveloppé dans de la toile griſe attachée avec des cordes ſur l'eſtomach, la ceinture & ſur les pieds, & il avoit la tête & le col nuds.

Il ne paroîtra pas étonnant que des peuples, tels que les Samojédes, ne ſoient ni bien éclairés, ni bien profonds en matiére de dogmes & de principes de religion. Rien de plus ſimple que ce qui paroît conſtituer la leur.

Ceux qui prétendroient, dit l'auteur, que les lumiéres de la raiſon humaine, ſuffiſent ſeules pour former un ſyſtême parfait de religion, ſeront obligés de convenir qu'un ſemblable ſyſtême, conçu & arrangé par des

hommes dans l'état de pure nature, comme ſont les Samojédes, ne pourroit être que fort obſcur & fort imparfait. Toute leur croyance ſe réduit à ce petit nombre d'articles.

Ils admettent l'exiſtence d'un être ſuprême créateur de tout, ſouverainement bon & bienfaiſant : qualité qui, ſuivant leur façon de penſer, les diſpenſe de lui rendre un culte, ou de lui adreſſer des priéres ; parce qu'ils ſuppoſent que cet être ne prend aucun intérêt aux choſes d'ici-bas, & qu'ainſi il n'exige aucun culte, & n'en a guéres beſoin. Ils joignent à cette idée celle d'un autre être éternel & inviſible extrêmement puiſſant, quoique ſubordonné au premier, mais enclin à nuire. C'eſt à cet être qu'ils attribuent tous les maux qui leur arrivent dans cette vie. Cependant il n'a parmi eux ni culte ni autels, quoiqu'ils le craignent extrêmement.

Ils ont des eſpéces de prêtres à qui ils ſuppoſent des relations avec l'eſprit malin. Ils les appellent *Koedeſnicks*, ou *Jabedes*, & ces peuples ont beaucoup

de vénération pour leur perſonne, & beaucoup de déférence pour leurs avis. Au reſte, tous les maux qui leur arrivent, ils les ſupportent avec une inſenſibilité extraordinaire ; & ils n'oppoſent à toutes les circonſtances fâcheuſes où ils ſe trouvent, qu'un apathie l'éthargique, ſans ſe mettre en devoir de rechercher ni de connoître les moyens de les détourner, ou de les prévenir.

Le Soleil & la Lune leur tiennent encore lieu de divinités ſubalternes. Ils regardent ces aſtres comme les diſpenſateurs des faveurs de l'être ſouverain, & des divinités intermédiaires, dont l'entremiſe leur eſt néceſſaire pour participer aux bienfaits de l'auteur de toutes choſes. Ils ne leur rendent cependant aucun culte, non plus qu'à des petites idoles, qu'ils portent ſur eux par les conſeils de leurs Koedeſnicks; mais ils ſemblent faire peu de cas de ces idoles ; &, s'ils s'en chargent, ce n'eſt que par l'attachement qu'ils témoignent avoir pour les anciennes coutumes de leurs ancêtres, & pour

les traditions dont les Koedesnicks sont les dépositaires & les interprêtes. Si un de ces Koedesnicks vient à mourir, rapporte le Bruyn, on lui éléve un monument de poutres entassées & fermé de tous côtés, pour empêcher les bêtes sauvages d'en approcher. Ensuite, ils l'étendent dessus habillé de ses meilleurs habits, posent à côté de lui son arc, son carquois & sa hache; ils attachent aussi à ce monument un Rhenne, ou deux, au cas que le défunt en ait possédé pendant sa vie, & les y laissent mourir de faim, si ces animaux ne parviennent pas à s'échapper. Tout ceci, ajoute notre voyageur, que je tiens de personnes domiciliées dans ces quartiers, me fut confirmé par un marchand Russe, nommé Michel Ostatiof qui avoit traversé plusieurs fois la Samojédie en allant à Chine.

On trouve aussi chez eux quelque idée de l'immortalité de l'ame, & d'un état de rétribution dans une autre vie. Mais tout cela ne se réduit pourtant qu'à une espéce de métempsycose. Ce sentiment, quelque obscur qu'il soit,

ſemble indiquer que ces peuples deſcendent d'une nation Aſiatique, qui auroit habité autrefois dans le voiſinage des Indes. C'eſt auſſi en conſéquence de leur ſentiment ſur la tranſmigration des ames qu'ils ont la coutume de mettre dans les tombeaux de ceux qu'ils enterrent, les habits du défunt, ſon arc, ſes flêches, & tout ce qui lui appartient, diſant qu'il ſe pourroit que le défunt en eût beſoin dans un autre monde, & qu'il ne convient à perſonne de s'approprier ce qui a appartenu à un autre. On voit bien par-là que ſi le dogme de l'immortalité de l'ame fait partie de leur religion, ce n'eſt que ſur le pied d'une ſimple poſſibilité à l'égard de laquelle il leur reſte encore des doutes.

Enfin, on ne trouve guére parmi les Samojédes aucune de ces cérémonies religieuſes établies chez les autres peuples de la terre en certaines circonſtances remarquables de la vie.

Il ne s'agit de leurs Koedeſnicks, ni à l'occaſion de leurs mariages, ni à la naiſſance de leurs enfans, ni aux enterremens. Tout le miniſtére de cette

eſpéce de prêtre, ſe réduit à leur donner des avis & des idoles de leur façon, lorſqu'il arrive qu'ils ſont plus malheureux que de coutume dans leurs parties de chaſſe, & qu'il leur ſurvient quelques maladies. Il ſeroit très-difficile d'amener ces peuples au chriſtianiſme. La raiſon en eſt que leur entendement eſt trop borné pour concevoir des choſes au-delà de la portée de leur ſens, & qu'ils trouvent leur ſort trop heureux pour y deſirer quelque changement.

Les Samojédes ſont auſſi ſimples dans leur morale, que dans leurs dogmes. Ils ne connoiſſent aucune loi, ignorent juſqu'aux noms mêmes des vices & des vertus. S'ils s'abſtiennent pourtant de faire du mal, c'eſt par un ſimple inſtinct de la nature. Il eſt vrai qu'ils ont la coutume d'avoir chacun leurs femmes en propre, & d'éviter ſcrupuleuſement, dans leurs mariages, les degrés de conſanguinité ou de parenté; juſques-là qu'un homme n'épouſera jamais une fille qui deſcend avec lui d'une même famille quelqu'éloignée en parenté qu'elle puiſſe être,

Ce fait eſt certain, quoique pluſieurs auteurs aient avancé le contraire. Ils prennent ſoin de leurs enfans jusqu'à ce qu'ils ſoient parvenus à l'âge où ils peuvent pourvoir eux-mêmes à leur ſubſiſtance. C'eſt à ceux-ci alors à ſe procurer ce qui leur eſt néceſſaire.

M. de Voltaire a dépeint, en peu de mots, les Samojédes, dans ſon hiſtoire de Ruſſie : embelliſſons-nous par ce portrait. Aux agrémens du coloris, il réunit la vérité & la préciſion. Un mérite ſi peu commun, ne pourra manquer de le faire recevoir avec plaiſir.

» Les Samojédes, dit cet écrivain » célébre, ont dans leur moral des ſin- » gularités auſſi grandes qu'en phyſi- » que. Ils ne rendent aucun culte à » l'être ſuprême. Ils approchent du » manichéïſme, ou plutôt de l'ancienne » religion des Mages, en ce ſeul point » qu'ils reconnoiſſent un bon & un » mauvais principe. Le climat horri- » ble qu'ils habitent, ſemble, en » quelque maniere, excuſer cette » créance ſi ancienne chez tant de peu- » ples, & ſi naturelle aux ignorans &

» aux infortunés. On n'entend parler
» chez eux ni de larcins, ni de meur-
» tres. Etant presque sans passions,
» ils sont sans injustice. Il n'y a aucun
» terme dans leur langue, pour ex-
» primer le vice & la vertu. Leur ex-
» trême simplicité ne leur a pas encore
» permis de former des notions abs-
» traites. Le sentiment seul les dirige;
» & c'est peut-être une preuve incon-
» testable que les hommes aiment la
» justice par instinct, quand leurs pas-
» sions funestes ne les aveuglent pas«.

Tous les usages que ces peuples observent entre eux, ne peuvent être que les fruits d'une tradition qu'ils ont reçue de leurs ancêtres; & l'on pourroit avec fondement regarder cette tradition comme une loi. Mais on ne trouve pas que cette même tradition leur défende d'assassiner, ou de voler, ou de se mettre, par la force, en possession des filles ou des femmes d'autrui; cependant il faut s'en rapporter à ce qu'ils disent eux-mêmes, & ils paroissent trop simples pour déguiser la vérité. Il ne se trouve guéres d'exem-

ples,

ples, que de pareils crimes aient jamais été commis parmi eux. Quand on leur demande la raiſon d'une ſemblable retenue, puiſqu'ils avouent eux-mêmes qu'ils ne connoiſſent aucun principe qui dût les détourner de ces actions, ils répondent tout ſimplement qu'il eſt aiſé à chacun de pourvoir à ſes beſoins, & qu'il n'eſt pas bon de s'approprier ce qui appartient à un autre : qu'à l'égard du meurtre, ils ne comprennent pas comment un homme peut s'aviſer de tuer ſes pareils : & que, par rapport aux femmes, ils penſent que celle qu'ils ont la commodité d'acheter fort facilement, peut auſſi bien contenter leurs deſirs naturels, qu'une autre qu'ils trouveroient peut-être plus à leur gré, mais qu'ils ne pourroient poſſéder que par la violence.

Tout cela montre bien qu'ils ne connoiſſent d'autres beſoins que ceux de la ſimple nature ; ſçavoir, la nourriture, les plaiſirs de la chair & le repos. Comme ils ſont d'un goût groſſier, & très-facile à contenter, l'extrême in-

différence qu'ils contractent à l'égard du choix des objets de leurs desirs, leur tient lieu de principes, & les fait agir conséquemment sans même le sçavoir.

Leurs sens & leurs facultés, conviennent aussi parfaitement à leur état. Ils ont la vue perçante, l'ouie fine, & la main sûre. Ils sont d'une légereté extraordinaire à la course, & tirent de l'arc avec une justesse admirable. Les voyageurs Hollandois rapportent (*h*) que quelques Samojédes ayant été amenés à Moscow, on leur ordonna de tirer de l'arc, & ils causerent beaucoup d'étonnement par leur adresse. Ils mettoient une fort petite piéce de monnoie dans un arbre, & alloient se placer si loin, que tout autre qu'eux avoit peine à appercevoir le but, cependant leurs flêches portoient dans la piéce autant de fois qu'ils en tiroient.

Toutes ces qualités, qui leur sont

(*h*) Recueil des voyages qui ont servi à l'établissement de la compagnie des Indes orientales des Provinces-Unies, Amsterd. 1715, *tom. I*, *p.* 164.

naturelles, & d'une néceſſité abſolue pour leur exiſtence, ſe perfectionnent par un exercice continuel. Ils ont en échange le goût groſſier, l'odorat foible, l'attouchement rude & émouſſé ; ce qui vient, ſans doute, de ce que les objets, qui les environnent, ſont de nature à ne pouvoir produire aucune ſenſation délicate.

L'ambition & l'intérêt ſont nuls en Samojédie. Ces deux grands reſſorts, qui tiennent en mouvement tout le genre humain, & qui ſont dans la ſociété les mobiles de toutes les bonnes actions, auſſi bien que de tous les vices qui marchent à leur ſuite, comme l'envie, la diſſimulation, les intrigues, les injures, les deſirs de vengeance, la médiſance, la calomnie, le menſonge, n'entrent pour rien dans le ſyſtême de morale de ces peuples ; du moins eſt-il certain que leur langue manque de termes pour exprimer ces vices, qui font tant de ravages dans les ſociétés décorées du titre de civiliſées.

Il n'eſt pas difficile de croire que la maniére de vivre de ces peuples, doit

être conforme à la simplicité de leurs notions, & à la stérilité du pays qu'ils habitent. Quoique plusieurs auteurs (*i*) disent que les Samojédes ont des princes, des juges, des maîtres auxquels on assure qu'ils obéissent avec beaucoup de soumission, il est pourtant certain qu'ils n'en ont jamais connus, & qu'actuellement il n'en existe point parmi eux. Ils paient sans répugnance le tribut qui leur est imposé en fourrures, sans connoître d'autre sujettion envers le souverain. Ils font cela de bon gré, parce qu'ils ont vu souvent pratiquer la même chose à leurs parens, & qu'ils sçavent qu'en cas de refus, on sçauroit bien les y forcer.

Au reste, ils sont parfaitement indépendans les uns des autres. S'ils ont quelque déférence, ce n'est que pour les plus vieux de chaque famille, & pour leurs *Koedesnicks*: mais cette déférence est spontanée, elle ne les rend

(i) La Martiniére, Jean Perry, le Bruyn, Isbrant Ides, & l'auteur de la relation curieuse de Moscovie, &c. &c.

en aucune façon leurs ſupérieurs, & ils ſont fort éloignés d'être ſoumis à ces prêtres.

Ces peuples ont un langage particulier, qui tient beaucoup de celui des Tartares & des Lapons.

Pour ce qui regarde le temps où ce peuple à paſſé ſous la domination Ruſſienne, preſque tous les hiſtoriens s'accordent à en fixer l'époque au régne du Czar Fédor Iwanowitz (*k*), ſous leque l'on prétend qu'un nomméOnelko fit des ouvertures ſur le commerce lucratif qu'on pouvoit faire dans ce pays-là : c'eſt ce qui donna l'idée de le conquérir. On ajoute même que la conquête de ce pays ne s'acheva que ſous le régne de ſon ſucceſſeur le Czar Boris, & cela au moyen de pluſieurs villes & forts qu'on y avoit fait conſtruire. Il y a pourtant lieu de croire qu'on ſe trompe ſur ce ſujet ; car il exiſte des ordonnances, publiées les premiéres années du régne de l'empereur Pierre le Grand, concernant les arrangemens

(*k*) Ce ſouverain fut couronné le 31 juin 1584, & mourut le 5 janvier 1598.

à prendre pour percevoir les tributs des Samojédes, où il eſt fait mention expreſſe de lettres-patentes accordées à ces peuples plus de ſoixante ans avant le régne du Czar Fédor Iwanowitz; ſçavoir en 1525, ſous celui du Czar Waſili Iwanowitz, & par leſquelles on leur octroya la permiſſion de recueillir, par eux-mêmes, le tribut qu'ils avoient à payer en pelleteries (*l*). Il

(*l*) Le ſeul moyen de concilier ces lettres patentes de 1525 avec le récit de tous les hiſtoriens, & particuliérement des voyageurs Hollandois dont la véridicité eſt aſſez connue, c'eſt de faire parmi les Samojédes la diſtinction qui a été faite par l'auteur de l'hiſtoire Généalogique des Tatars, & M. le baron de Stralhenberg. Ils les diviſent en deux nations, ſéparées par les monts Poyas, mais que la reſſemblance, ſans doute, avoit fait appeller du même nom. L'une habite entre l'Oby & la Lena vers la mer glaciale, & au-delà des monts Poyas; & l'autre, depuis les environs d'Archangel & la riviére de Dwna, juſqu'au détroit de Weigats, & en-deçà des monts Poyas. Il eſt vraiſemblable que ceux-ci ont été connus les premiers, & qu'il a pû en être fait mention en 1525. A l'égard des autres, on doit en placer la découverte ſous le régne du Czar Fédor Iwanowitz, ainſi que le rapportent les voyageurs Hollandois. Ils font remonter les enfans d'Anica,

eſt d'ailleurs certain qu'il n'a jamais été queſtion de conſtruire aucune ville, ni aucun fort pour les aſſujettir, & qu'aujourd'hui même il n'en exiſte point dans les pays habités par ces peuples. C'eſt dans de petites villes, ſituées au voiſinage, & habitées par des colonies Ruſſes, que l'on reçoit leur tribut appellé *jeſſak*, qui conſiſte en une fourrure de vingt-cinq kopekes, que tout homme capable de ſe ſervir de l'arc, doit livrer tous les ans; chaque ſorte de pelleteries étant évaluée à un prix certain. M. le baron de Stralhenberg dit que, lorſque ces peuples vont remettre leur tributs aux Ruſſes, ils font des paquets de peaux d'Hermines, d'Ecureuils & autres pelleteries chacun de neuf piéces; parce qu'ils conſidérent beaucoup ce nombre, ainſi que les Tatars; il ajoute que les Ruſſes défont enſuite ces paquets, & y mettent dix piéces de pelleteries; parce

qui découvrirent la Sybérie, juſqu'au Jeniſei. *Voyez le Recueil des voyages qui ont ſervi à l'établiſſement, &c. tom. I, pag.* 153.

qu'à l'imitation des Grecs, avec qui ils ont toujours été liés, ils préférent ce nombre à celui de neuf (*m*). Comme il s'agit ici d'une particularité historique, qui se trouve contredite par tous ceux qui ont écrit sur cette matiére, & qu'il y avoit lieu de supposer que les curieux verroient avec plaisir une piéce originale dans le style de ces temps-là, notre auteur a donné une traduction fidéle de l'ordonnance des czars Jean Alexiowitz & Pierre Alexiowitz, datée du 19 juillet 1684, & dont l'original existe dans les archives de la chancellerie de Poustoser, petite ville, ou plutôt village situé à environ cent werstes du rivage de la mer glaciale, à peu de distance du détroit de Weigatz. L'air y est si froid & le terrein si ingrat, qu'on n'y recueille

(*m*) Ceux qui seroient curieux de voir une longue dissertation sur la vénération des anciens peuples, & de différentes nations du Nord, pour les nombres de 3, 7, 9, peuvent consulter le second volume de la description de l'empire de Russie de M. de Stralhenberg, *pag.* 208 *& suiv.*

aucune ſorte de bled, ni de fruit. Malgré cette ſtérilité, le petit nombre des habitans, leur miſére & l'induſtrie de ces gens-là, rend l'emploi de Vayvode de Pouſtoſer lucratif au-delà de tout ce qu'on peut croire. Notre auteur dit y avoir connu un lieutenant, qui en avoit exercé la charge pendant trois ou quatre ans, & qui y avoit amaſſé plus de douze à quinze mille roubles (*n*).

On croira aiſément qu'il eſt fort difficile de ſtatuer ſur l'origine d'un peuple qui n'a d'autres annales qu'une tradition. Cependant ſi l'on veut les croire, ainſi que M. le baron de Stralhenberg, on n'aura plus d'incertitude à cet égard. Voici ce que cet écrivain rapporte à ce ſujet.

Lorſque j'étois en Sybérie, je demandai à ces peuples s'ils avoient demeuré de tout temps en ce pays : ils me répondirent qu'ils avoient entendu

(*n*) Le rouble vaut quatre liv. neuf à dix ſols de notre monnoie, ou cent kopekes, ou ſols de Ruſſie.

dire à leurs ancêtres qu'ils étoient venus de la *Sorcomi - Zemla*, qui eſt la Finlande ou la Laponie.

Ainſi les Samojédes pourroient bien être de même origine que les Huns, qui ſont venus d'Aſie, au moins faiſoient-ils partie de ces peuples Hyperboréens, dont les anciens auteurs ont tant parlé (*o*).

Quelque miſérable que ſoit la maniére de vivre des Samojédes ; & quelque horreur qu'elle faſſe, ſans doute, à tout homme élevé en ſociété ; cependant ces peuples ne laiſſent pas d'être toujours gais, exemps d'inquiétudes, & très - ſatisfaits de leur ſort. Quelques-uns d'entr'eux ayant eu occaſion de voir les villes de Moſcow & de Péterſbourg, & d'être témoins des commodités de la vie civiliſée, n'ont point du tout paru en être épris. Ils ont conſtamment préféré leur façon de vivre à tout ce qu'ils avoient vu de plus attrayant. L'averſion qu'ils ont

---

(*o*) Deſcription de l'empire Ruſſien, *tom.* II, *pag.* 167.

pour la servitude, pour la dépendance, & tout ce qui pourroit traverser leur penchant déterminé pour la paresse, ne leur laisse entrevoir que malheur &ennui dans toute autre genre de vie que le leur. Ils semblent cependant prendre quelque plaisir à fumer du tabac, & à boire des liqueurs fortes, quand ils en trouvent hors de chez eux; mais ils en quittent l'usage, sans marquer le moindre regret.

Cette stupide insensibilité, qui leur est si naturelle, fait qu'ils ne sont pas susceptibles d'étonnement. Quelque nouveau que soit pour eux un objet, il ne les frappe pas; leur attention est à peine réveillée, & rien ne paroît capable d'exciter leurs desirs.

Notre auteur rapporte un trait de leur indifférence dont il a été le témoin; ce récit va terminer cet article.

» Je fis un jour, dit-il, assembler
» exprès, dans une chambre, plu-
» sieurs Samojédes des deux sexes,
» pour les examiner de plus près, &
» avec plus de facilité. J'avois laissé
» à dessein sur une table, de l'argent,

» des fruits, des liqueurs fortes, dont
» je leur avois d'abord fait goûter:
» j'avois rassemblé enfin tout ce que
» j'avois cru de plus propre à tenter
» leurs desirs, & j'avois abandonné la
» chambre à leur discrétion, en fai-
» sant retirer mes domestiques, & en
» me retirant moi-même dans un coin,
» d'où je pouvois les examiner sans
» en être vu. Mes observations n'eu-
» rent que peu de sujets. Tous mes
» Samojédes ne sortirent point de leur
» indifférence. Ils resterent tranquille-
» ment assis par terre, les jambes croi-
» sées, sans toucher à la moindre cho-
» se. Il n'y eut que les miroirs qui pa-
» rurent leur causer une espéce de sur-
» prise; mais elle dura peu: un instant
» après il sembla qu'ils avoient tout
» oublié, & ils n'y faisoient pas la
» moindre attention «.

Fin du second Volume.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce Volume.

A

ACCOUCHEMENT. Préjugé singulier des Samojédes à ce sujet, *page* 303

Age auquel les Lapons marient leurs filles, 202

— Auquel les Samojédes marient les leurs, 302

Ambition. Passion inconnue aux Samojédes, 315

Ame. Idée des Lapons sur son immortalité, 248 & 250

— Celle des Samojédes à ce sujet, 308

Améthistes de Laponie. Leur description, 30

Angélique. Les Lapons s'en servent pour nourriture, 124

Angélique pierreuse. Les Lapons usent de

cette plante dans les maladies internes, 243

Animaux domestiques. Il ne se trouve en Laponie aucuns de ceux de nos climats, 36

Apathie singuliere des Samojédes dans les différens événemens de leur vie, 307

Arbre ressemblant à l'acacia qui croît aux environs de Tornea, 17

Arbres. Quels sont ceux qui croissent en Laponie, 17

— En Samojédie, 281

Arc. Moyens que les Lapons emploient pour exciter l'adresse de leurs enfans à s'en servir, 224

— Adresse des Samojédes à tirer de l'arc, 314

Armes des Lapons pour la chasse aux bêtes fauves, 146. Pour la chasse aux oiseaux, 154

Arts méchaniques sont les seuls connus des Lapons, qui y sont très-adroits, 134

B

BAPTEME. Ce sont les Lapones qui sont chargées de le faire administrer à leurs enfans, 220. Présens que l'on fait à ce sujet aux prêtres, 221

Barques des Lapons. Leur construction, 135

Berceaux des enfans. Comment ſont conſtruits ceux des Lapons, 222. Les enfans n'y ſont pas emmaillottés, mais couchés dans la mouſſe, 223
— Comment ſont ceux des Samojédes, 305
Boiſſon. Quelle eſt celle des Lapons, 125
— Des Samojédes, 296
Braſſique des Rhennes. Plante de Laponie. Origine de ce nom, 20. Deſcription de cette plante, *Idem.*
Bouleau. Uſage que font les Lapons, dans leurs maladies, de la pouſſiere des vieux troncs de cet arbre, 244
— La raclure de ce bois tient lieu de ſerviettes & de mouchoirs aux Samojédes, 297
Brochet. L'on en trouve une grande quantité dans les rivieres de Laponie, 67
Brouillards. Sont fort épais en Laponie, 8
Bugloſſe. Uſage que font les filles Lapones de cette plante, 21

C

CABANES des Lapons Suédois, 115
— Des Lapons Moſcovites, 117
— Des Samojédes, 292
Caprier. Arbriſſeau commun en Laponie, 17

Caractere des Lapons, 129
— Des Samojédes, 312
Cataractes, sont très-fréquentes dans les rivieres de Laponie, 14
Cerfs de Laponie. En quoi ils différent de ceux des autres pays, 51
Chaleur, est aussi excessive, en Laponie, dans l'été, que le froid est rude en hiver, 10
Calchat. Liqueur des Lapons : dequoi elle est composée, 271
Champignon, très-odoriférant en Laponie, 26
Chanson des Lapons après la prise d'un Ours, 150
— D'un Lapon amoureux, 206
Chasse. La rencontre d'une femme en y allant est de mauvais augure pour les Lapons, 118
— Est la principale occupation des Lapons, 154
— Est interdite aux femmes, *idem*
— Formalités que la superstition leur fait observer avant que de l'entreprendre, *idem*
— Comment les Lapons font celle des petits animaux, 146
— Des bêtes fauves, *idem*
— Celle de l'Ours est en grande considération parmi ces peuples, 147
— Comment ils font celle des oiseaux, 145

Chasse. Comment les Samojédes chassent les Rhennes sauvages, 297
Charité. Vertu des Lapons, 132
Chat noir consulté par les Lapons Danois avant de rien entreprendre, 199
Chaussure des Lapons, 109
Chemins. Précautions que l'on prend en Laponie, au commencement de l'hiver, pour les rendre reconnoissables, 10
Chiens de Laponie. Usage auxquels ils sont employés, 49
— Entendent parfaitement la chasse des Ecureuils, 57
Christianisme. Epoque de son établissement en Laponie, 157
— Causes du peu de progrès qu'il y a fait, 160, 162, & 171
— Moyens que l'on a employés pour l'étendre, 163
— Les Lapons chrétiens en observent très-religieusement les devoirs: 170
Climat de Laponie, 8, — 10
— De la Samojédie, 280
Coeffure des Lapons en hiver, 108
— — En été, 209
— Des Lapones, 111
— Des Samojédes, 290
Commerce des Lapons, 237 & 240

Commerce. Comment il ſe pratique, 241
Coquetterie des jeunes Lapones, 21
— Des jeunes Lapons, 26
— Des femmes Samojédes, 291
Confitures des Lapons, 126
Corbeilles. Adreſſes des Lapons à les travailler avec des racines d'arbres, 138
Coſmétique des filles de Laponie & de Bothnie, 21
Couleur noire, déteſtée des Lapons, 109
Cryſtaux. Il s'en trouve beaucoup en Laponie, 29
— Les Lapons en tirent du feu, 30
Culte des Lapons envers le ſoleil, 117
— Des Samojédes envers le même, 307
Cuivre. Mine de ce métal en Laponie, 27
Cygnes. Remarque ſur la prudence ſinguliere de ces oiſeaux, 33, *note*

D

DEUIL. Comment il ſe porte parmi les Lapons, 257
Divertiſſemens des Lapons, 200
— Des Lapones, 202
Divinités des Lapons, 176 & 187
— Remarque ſinguliere à laquelle ces peuples reconnoiſſent le courroux ou la faveur de ces dieux, 184 & 186

Dot. En quoi consiste celle des Lapons, & des Lapones, 213, 225
— Celles des Samojédes, 301

E

Eau est la seule boisson des Lapons, 125
Eau-de-vie. Très-estimée des Lapons, 126
— Les Samojédes en boivent avec plaisir, 323
Ecole établie en Laponie en faveur de la religion chrétienne, 164
Lettres-patentes du roi Gustave à ce sujet, *idem*, *note*
— Autres de la reine Christine concernant le même objet, 166, *note*
Ecureuil, ou *Petit-gris* de Laponie. Sa description, 54
— Instinct avec lequel il passe les rivieres, 55
Education. A qui celle des jeunes Lapons est confiée, 224
Eglises. En quel temps les premieres furent construites en Laponie, 161
— Comment elles le sont aujourd'hui, 162
Elan. Espéce de Cerf. Sa description, 49
— Propriété singuliere attribuée à la corne du pied droit de cet animal, 51
Enfans. Ce que les Lapons pratiquent à leur naissance, 220

— Noms qu'ils leur donnent, 221
Enfans. Sont nourris par leurs meres, 222
— Ne sont pas emmaillotés, mais couchés nuds dans de la mousse, 223
— A qui leur éducation est confiée, 224
— Usages pratiqués par les Samojédes à la naissance des leurs, 304
— Noms qu'ils leur imposent, idem
— Comment ils sont dans les berceaux, 305
— Jusques à quand les Samojédes en prennent soin, 311
Etrangers. Il n'est pas vrai que les Lapons leur offrent leurs femmes ni leurs filles, 2, & 215
— Même observation à l'égard des Samojédes, 303
Etre suprême. Idée qu'en ont les Samojédes, 306
Evêque-marin. Histoire plaisante de ce monstre, 74

F

FEMME-MARINE. Son histoire, 7
Festins chez les Lapons, 209
— Description de celui qui se fait à la mort d'un prêtre de cette nation, 271
Fêtes que font les Lapons après avoir pris un Ours, 149

Fêtes. Devoir ſingulier des femmes dans cette occaſion, 151
Fil d'étain. Adreſſe des Lapones à le fabriquer, 140
— Uſage qu'elles en font, *idem*
Flêches des Lapons. Comment elles ſont conſtruites, 146
Fleuves. Quels ſont ceux de Laponie, 13
— Quelques-uns renferment des perles, 30
Forêts. Il s'en trouve en Laponie de très-grandes, 12
Framboiſes croiſſent en Laponie, 18
Fromage de Rhenne. Reméde univerſel des Lapons, 245
Funérailles des Lapons Suédois & Danois, 248
— Des Lapons Moſcovites, 253
— Des enfans chez les Samojédes, 304

G

GOULU. (GULO) Sa deſcription, 65
— Ruſe avec laquelle il attaque le Rhenne, 66
Gouvernemens. Diviſion de la Laponie en ſix gouvernemens, 13
Gouvernement. Idée de celui des anciens Lapons, 225

Gouvernement. Defcription du gouvernement actuel des Lapons Suédois & Danois, 232
— Des Lapons Mofcovites, 233
— Des Samojédes, 316
— Epoque à laquelle ils ont paffé fous la domination des Ruffes, 317
Grofeillers. Il en croît de trois fortes en Laponie, 17

H

HABILLEMENT des Lapons en hiver, 104
— — en été, 109
— Des Lapones en hiver, 110
— — En été, 112
Habillement des Samojédes, 290
Habitations des Lapons, 113
— Comment ils les tranfportent, 141
— Des Samojédes, 292
Herbe des Lapons. Plante. Ufage qu'ils en font, 19
Herbes odoriférantes de Laponie, *idem*
Hermine. Defcription de cet animal, 58
—Rufe qu'il emploie pour attraper fa proie, 59
— Inftinct des meres pour faire paffer les rivieres à leurs petits, *idem*
Hirondelles. Leur féjour dans les étangs paroît fabuleux, 143

Homme-marin. Defcription de celui péché à Oxford, 75
Hofpitalité. Vertu commune aux Lapons, 133
Hupes. Remarque fur cet oifeau, 35

I

IDOLATRIE. Quels font les principes de celle des Lapons, 176
Indifférence des Samojédes pour les objets les plus nouveaux, 323
Infectes. Quels font ceux de Laponie, 100
Intérêt. Nul en Samojédie, 315
Jours que les Lapons regardent comme heureux, ou malheureux, 145
Julkes. Divinités en grande vénération chez les Lapons, 187
— temps auxquels ils leur font des facrifices, 188

K

KANNUS. Inftrument de magie, 191
Voyez tambour,
Kniper. Oifeau de Laponie. Sa defcription, 34
Kraken. Defcription de ce monftre, 87

L

La Motraye. Voyageur dont la relation paroît très-exacte, 4, *note*
Langage des Lapons, 259
Langue de Rhennes. Manger très-délicat pour les Lapons, 122
Laponie. Ce pays étoit inconnu des anciens, 6
— Epoque de sa découverte, *idem*
— Sa situation & sa division, 7
— Comment & en quel temps elle a été réduite sous la domination des Suédois, 227
Lapons. Leur taille & leur figure, 102
— Sont extrêmement forts, 104
— Leur caractére, 129 & 130
— L'air de leur patrie paroît être le seul qui convienne à leur tempéramment, 129
— Regardés comme de fort habiles négromanciens, 189
— Sont très-paresseux; quelle en est la cause, 200
— Il n'est pas vrai qu'ils offrent leurs femmes ni leurs filles aux étrangers, 2 & 215
— Ont été duppes autrefois dans leur commerce, 242
— Sont actuellement fripons, *idem*
— Sont d'un bon tempéramment, 242

Lapons. Parviennent à une grande vieilleſſe, 246
— Conjectures ſur l'origine de ces peuples, 256
Lapones. Moins ſujettes aux régles que les autres femmes, 24
— Même obſervation au ſujet des femmes Samojédes, 293
— Comment les Lapones ſont traitées pendant leurs couches, 219
— Elles ne reſtent que très-peu de temps au lit, 220
Lemmer ou *Souris de Laponie*. Sa deſcription, 60
— Courage ſingulier de cet animal, 61
— Conte ſur le prétendu ſuïcide de cet animal, 63
Linnæus (M.) a donné, dans *ſa Flora Laponica*, d'excellentes obſervations ſur les mœurs des Lapons, 5
Liévres de Laponie. Remarque ſur la variation du poil de cet animal, 64
Lingon ſimple de Laponie, 18
Loom. Oiſeau de Laponie. Sa deſcription, 33
Loups de Laponie. En quoi ils différent de ceux des autres pays, 52
Lune. Cet aſtre eſt conſulté par les Lapons ſur la naiſſance des enfans, 219
— Adorée des Samojédes, 307

Lutte. Divertiſſement des Lapons, 201

M

MAGIE. Les Lapons s'y croient fort habiles, 130 & 190
— Cérémonies obſervées par ces peuples dans leurs enchantemens, 191 — 195
— Idée dans laquelle ils les font, 196
Maiſons des Lapons, 115
— Des Samojédes, 292
Malades. Comment ont les ſoigne chez les Lapons, 247
Maladies. Sont rares parmi les Lapons, 242
— Remédes qu'ils emploient pour ſe guérir, 243 & 246
Manes. Sont regardées par les Lapons comme des divinités, 187
— Sacrifices en leur honneur, *idem*
Maraſme. Les Lapons y ſont naturellement ſujets, 133
— Effets qu'il produit ſur eux, *idem*
Marchandiſes. Quelles ſont celles dont les Lapons font commerce, 240
— Elles ont toutes un prix déterminé, 241
Mariages des Lapons. Formalités qui le précédent, 202
Premiere entrevue des amans, 205

Mariages des Lapons. Célébration du mariage chez les Lapons Suédois, 209
— Chez les Lapons Moſcovites, 210 & 211
— Conditions auxquelles les jeunes Lapons enmenent leurs épouſes, 213
— Obſervent à cet égard de ne ſe marier qu'au quatrieme degré, 214
Mariage des Samojédes, 301
— Raiſon ſinguliere qui autoriſe un Samojéde à diſſoudre ſon mariage, *idem*
Marte de Laponie. Sa deſcription, 53
— Ruſe de cet animal pour atrapper les oiſeaux, 54
Marteau, fait d'os de Rhenne, dont les Lapons ſe ſervent dans leurs opérations magiques, 194
Maupertuis (M.) a fait un voyage en Laponie, & en a donné une relation dont on a fait uſage, 5
Morale. Fondement de celle des Samojédes, 310—311
Menuiſerie. Les Lapons ſont aſſez habiles dans cette profeſſion, 138
Mines de Laponie, 27
Moine-marin. Deſcription de ce monſtre, 72
Montagnes de Neige, couvertes de ſable, trompent ſouvent les voyageurs, 16

Moucherons de Laponie, 26
Mousses. Description de celles qui croissent en Laponie, 22
— Usages auxquels les Lapons les emploient, 23
Mûres de Laponie sont d'un goût excellent, 17
— Sont un remède contre le scorbut, 18
— Les Lapons les font mariner, 124

N

NARCISSE. Croît en Laponie, 19
Navets de Samojédie, remarquables par leur grosseur, & la variété de leurs couleurs, 281
Neige. Tombe souvent en Laponie en si grande quantité, que les voyageurs courent risque d'être ensevelis, 9
Nerfs de Rhenne tiennent lieu de fil aux Lapons, 44
Nôces des Lapons, 209 — 211
Nourriture des Lapons, 121
— Des Samojédes, 296
Nuits. Sont très-claires en Laponie, 9

O

OCCUPATIONS des Lapons, 134
— Des Lapones, 139
— Des Samojédes, 298

Offrandes que les Lapons chrétiens font à l'église, 239
Oiseaux aquatiques. Quels sont ceux de Laponie, 32
— De Samojédie, 282
— Terrestres. Quels sont ceux de Laponie, 32
— De Samojédie, 282
Oisiveté. Passion commune à tous les peuples sauvages, 299
Oraison funébre d'un prêtre Lapon, 268
— Singuliere d'une servante prononcée à Stockholm, 269
Origine des Lapons. Conjectures à ce sujet, 256
— Des Samojédes, 321
Os de Rhennes. Usage qu'en font les Lapons, 139
Ours de Laponie, 49
— Leur voracité les porte à renverser les garde-mangers des Lapons, 121
— Les Lapons en aiment beaucoup la chair, 122
— Comment ces peuples leur donnent la chasse, 148

P

PAGANISME. Causes de l'attachement des Lapons à ce culte, 171

Patins des Lapons. Comment conſtruits, 137
— Des Samojédes. Ils s'en ſervent pour chaſſer les Rhennes, 300
Pêche. Les femmes Lapones s'en occupent comme les hommes, 142
Perche. Ce poiſſon eſt remarquable par ſa grandeur dans les rivieres de Laponie, 68
Perles. Il s'en trouve dans les fleuves de Laponie, 30
Pierres précieuſes de Laponie, 28
Penguin ou *Pingouin.* Oiſeau de la Samojédie. Sa deſcription, 282
Pins. Les Lapons en mangent les bourgeons, 122
— L'écorce leur tient lieu de ſel, *idem*
Poiſſon. Les Lapons le mangent cru, 123
— Les Samojédes ont la même habitude, ou le trempent dans l'huile de Baleine, 297
Poiſſons ſecs, réduits en poudre, tiennent lieu de farine aux Lapons, 122
— De riviere. Quels ſont ceux de Laponie, 68
— De mers. Quels ſont ceux des mers voiſines, 68
Polygamie, non permiſe chez les Lapons, 214

Polygamie. Permise chez les Samojédes, 303
Pompe funébre d'un prêtre Lapon, 263
Préſens de nôces que ſont les jeunes Lapons aux parens de la mariée, 209
Prêtres. Reſpect que leurs portent les Lapons, 169
— Tributs qu'ils leur payent, 239
— Des Samojédes, 303
— Leurs funérailles, 308
— Quelles ſont leurs fonctions, 310
Priere des Lapons après leurs repas, 128

Q

Quadrupedes aquatiques. Quels ſont ceux de Laponie, 64
— de Samojédie, 282
— — Terreſtres. Quels ſont ceux de Laponie, 36
— de Samojédie, 282
Querelles des Lapons, 131

R

Regnard. La relation de ſon voyage en Laponie paroît ſuſpecte, 63, 106, 214
Religion des Lapons, 154
— Des Samojédes, 306
Renard de Laponie. Deſcription de cet animal, 52

Repas. Usages que les Lapons observent avant de les prendre, 127
Reptiles. Quels sont ceux de Laponie, 100
Répudiation n'est pas permise aux Lapons, 214
— Est permise aux Samojédes, & pour quelle raison, 301
Rhenne. Description de cet animal, 37
— Usages auxquels les Lapons les emploient, 40 & 44
— Avantages qu'ils en retirent, 43
— Instinct de cet animal pour découvrir la mousse dont il se nourrit, 45
— maladie mortelle à laquelle il est sujet, *idem*
— Comment les Lapons leur donnent la chasse, 146
Richesses. Sont ce que les Lapons recherchent dans leur mariage, 202
— Quelles sont celles des Samojédes, 299
Résine employée par les Lapons pour guérir les plaies, 245

S

SACRIFICES. Quels sont ceux que les Lapons offrent à leurs divinités, & dans quels temps, 184
Samojédes, peuples de Sybérie. Origine de ce nom, 279

Samojédes. Pays qu'ils habitent, 287
— N'ont de poil que ſur la tête, 289
— Sont très-alertes & très-adroits, 314
— Leur attachement à leur patrie, 322
— Portrait de ces peuples par M. de Voltaire, 311
Samojédie, province de Sybérie; ſa ſituation & ſon étendue, 278
Sang de Rhenne. Boiſſon très-agréable aux Samojédes, 296
Scheffer a donné un ouvrage très-eſtimé ſur la Laponie, 2
Sens. Ceux des Samojédes ſont en partie très-parfaits, & en partie très-groſſiers, 314 & 315
Sermens. Quels ſont ceux des Lapons, 133
Serpens de mer. Deſcription de cet animal, 80
— Combien il eſt à craindre pour les mariniers, 83
— Moyens qu'on emploie pour ſe tirer du danger, 84
— Le ſperme de cet animal paroît très-vénéneux, 86
Sol de Laponie, 12 & 15
— De la Samojédie, 280
Soleil, ne paroît pas en Laponie pendant trois mois, 8
— Adoré des Lapons, 177

Soleil. Pouvoir qu'ils lui attribuent, 177
— Quelles ſont les victimes qui lui ſont immolées, 187
— Adoré des Samojédes, 307
Source dont l'eau appaiſe les douleurs de dents, & ne gêle jamais, 15
Stérilité. Cauſe de celle des Lapons, 217
— Des Samojédes, 302
Stoorjunkare. Divinité des Lapons. Fonctions qu'ils lui attribuent, 177
— Figure qu'ils lui donnent, 179
— Temple où ils l'adorent, *idem*
— Culte qu'ils lui rendent, 180
— Sacrifices ordinaires qu'ils lui font, 185
— Sacrifice qui lui eſt offert dans les funérailles, 251
Succeſſions. Comment partagées chez les Lapons Suédois, 154
Superſtition des Lapons avant leurs chaſſes, 145
— Envers les femmes enceintes, 218
— Envers les malades, 247
Syrêne. Deſcription de ce monſtre, 70

T

TABAC. Paſſionnément aimé des Lapons, 106
— Les Samojédes le fument avec plaiſir, 323

Taille & figure des Lapons, 102
— Des Lapones, 104
— Des Samojédes, 288
Tambour magique des Lapons. Sa description, 191
— Est en grande vénération parmi ces peuples, 194
— Usages auxquels il est employé, 195
Tanaisie, plante de Laponie; 21
— Cosmétique merveilleux, 22
Taons Combien cet insecte est incommode en Laponie, 100
Temples de Laponie, 179
Thor, ou *dieu du Tonnere*. Idée que les Lapons ont de cette divinité, 176
— Culte qu'ils lui rendent, 176 & 178
— Figure qu'ils lui donnent, *idem*
— Sacrifices qu'ils lui font, 184
Tombeaux. Les Lapons y enferment ce que possédoient les défunts,
Cet usage est aussi établi chez les Samojédes, 309
Topazes de Laponie. En quoi elles différent de celles de l'Orient, 30
Traîneaux des Lapons. Leur construction, 135
— Des Samojédes, 294
Tributs. Comment ils se levoient autrefois sur les Lapons Suédois, 233

Tributs. Comment ils se perçoivent aujourd'hui, 234
— A qui destinés, 236
— Quels sont ceux qu'ils payent à leurs prêtres, 239
— Quels sont ceux que les Samojédes payent au Czar, 319

V

VERTUS des Lapons, 132
— Des Samojédes, 312
Vices des Lapons, 130
Villes. De quoi sont composées celles de Laponie, 13, *note*
Vol en horreur chez les Lapons, 132

Y

YERTH ou JERTH. Sorte de mousse, dont les Lapons usent en décoction dans les maladies, 243
Yvrognerie. Les Lapons très-adonnés à ce vice, sont alors très-méchans, 131

Fin de la Table des Matieres.

FAUTES ESSENTIELLES à corriger.

PREMIER VOLUME.

PAGE xliij, *ligne* 1, degrés de la largeur; *lisez* degrés de &c.

24, *lign.* 7, noires, *lis.* noirs.

46, *lign.* 5, vu, *lis.* vues.

207, *lign.* 1, ils s'en trouvent, *lis.* il s'en trouve.

SECOND VOLUME.

78, *ligne* 11, entendu, *lisez* entendues.

87, *lign.* 14, après eux-mêmes, *alinea*, & *lis.* Si dans, &c.

188, *note*, croyions, *lis.* croyons

193, *lign.* 3, ses, *lis.* ces.

251, *lign.* 17, Storjunkare *lis.* Stoorjunkare,

275, *lign.* 14, croyons, *lis.* croyions.

307, *lign.* 7, un apathie, *lis.* une apathie.

311, *lign.* 16, moral, *lis.* morale.

12797
Otto Lau
Oct 26/

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Manuſcrit intitulé : *Mêlanges intéreſſans & curieux, ou abrégé d'Hiſtoire naturelle, civile, morale, & politique de l'Aſie, l'Afrique, l'Amérique, & des Terres polaires, par M. R. D. S***. Le choix des objets que l'auteur a fait, l'ordre qu'il a mis en les décrivant, le ſtyle dont il a orné ſon ouvrage, & l'intérêt qu'il a ſçu y répandre, ne peuvent qu'engager à le faire imprimer ; & il y a lieu de croire qu'il ſera bien reçu du public. A Paris, ce 19 octobre 1762.

GUETTARD.

Le Privilége ſe trouvera au Privilége du Gloſſarium novum *de Ducange.*

E763
R366m
v.2

12797
01

A P

J'A

E763
R366m
v.2